de mon cher confrère
de Mamette

Xavier Marmier
membre correspondant de
la Société royale du Canada

# A LA MAISON

## ÉTUDES ET SOUVENIRS

866

## OUVRAGES DE M. XAVIER MARMIER

**Format in-16**

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE

---

**Lettres sur le Nord**; 5e édition. 1 vol.

**Les fiancés du Spitzberg**; 4e édition. 1 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Les hasards de la vie**; 2e édition. 1 vol.

**En Alsace** : L'avare et son trésor. 1 vol.

**Gazida**, fiction et réalité. 1 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Hélène et Suzanne**. 1 vol.

**Histoire d'un pauvre musicien**. 1 vol.

**Mémoires d'un orphelin**. 1 vol.

**Sous les sapins**, nouvelles du Nord. 1 vol.

**Un été au bord de la Baltique et de la mer du Nord**. 1 vol.

**De l'est à l'ouest**. 1 vol.

**En Amérique et en Europe**. 1 vol.

**L'arbre de Noël**. 1 vol.

**Les voyages de Nils à la recherche de l'idéal**. 1 vol.

**Robert Bruce**; comment on reconquiert un royaume. 1 vol.

**Les âmes en peine**, contes d'un voyageur. 1 vol.

**En pays lointains**. 1 vol.

**Nouveaux récits de voyage**. 1 vol.

**Contes populaires de différents pays**. 1 vol.

**Nouvelles du Nord**. 1 vol.

**Légendes des plantes**. 1 vol.

*Prix de chaque volume, broché*, **3 fr. 50.**

---

8190. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

XAVIER MARMIER
De l'Académie française

# A LA MAISON

## ÉTUDES ET SOUVENIRS

**Traditions du Danube**
**Les sièges de Vienne — Légendes des Musulmans**
**Histoire d'une colonie anglaise**
**Littératures populaires — La poésie de l'anneau**
**Littérature canadienne**
**Les rois et les princes dans la géographie**

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883

Droits de propriété et de traduction réservés

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2347
.M4A43
1883

# A LA MAISON

## I

## TRADITIONS DU DANUBE

Danube, fleuve divin, qui t'en vas courant avec tes claires ondes vers de féroces nations.

Danubio, rio divino,
Que por fieras naciones
Vas con tus claras ondas discurriendo.
(III CANZONE).

C'est Garcilasso de la Véga, le Pétrarque espagnol, qui, dans le seizième siècle, adressait ces vers au fleuve germanique, près duquel il avait combattu contre les Turcs, près duquel il était exilé. Depuis cette époque, le Danube a été chanté par une foule de poètes et longuement décrit par les géographes et les touristes. A la place des

lourdes, incommodes embarcations qui jadis suivaient péniblement ses sinuosités, d'agiles bateaux à vapeur sillonnent aujourd'hui ses flots, et, chaque année, ces bateaux emportent sur leurs ailes des milliers de voyageurs. Cependant il n'est point encore aussi connu, aussi vanté, qu'il devrait l'être, ce grand fleuve, plus pittoresque souvent que le Rhin, plus imposant toujours. Nous qui avons passé d'heureuses semaines à le parcourir, de joyeux instants à nous arrêter çà et là sur ses rives, tantôt dans une des villes dont il arrose les murs, tantôt dans un des couvents gothiques dont il pare la solitude, tantôt dans un de ses sombres défilés, nous voudrions essayer de retracer quelques-uns de ses plus remarquables points de vue, et de relater ses principales illustrations historiques.

Quelques mots d'abord pour ceux qui, ayant la bonté de nous suivre dans cette exploration, voudraient en fixer exactement le point de départ. C'est dans les collines ombreuses de la Forêt Noire qu'il faut chercher la source du Danube. Quoique ces collines soient peu élevées et que nul glacier ne les couronne, il en découle une quantité de ruisseaux qui, en cheminant obscurément de côté et d'autre, comme de pauvres prolétaires, en viennent peu à peu à ga-

gner du terrain et finissent, comme de laborieux, honnêtes industriels, par conquérir une assez belle place dans le monde. Telle goutte d'eau qui tombe inaperçue de la toiture en bois de quelque charbonnier de la Forêt Noire va par le Necker et le Rhin se joindre aux vagues de la mer du Nord, et telle autre sera par le Danube emportée dans la mer Noire comme un grain de sable que le simoun enlève dans un de ses tourbillons, comme une chétive existence que le flot du temps engloutit dans l'océan de l'humanité.

La vraie source du Danube n'a cependant pas encore été découverte. Comme celle du Nil, elle repose au sein de ses montagnes de la Lune, elle échappe à la curiosité sous un voile mystérieux; mais on est convenu de l'accepter telle qu'elle se présente dans le limpide filet d'eau qui jaillit entre l'église et le palais de Donaueschingen. Le maître de ce domaine, le prince de Furstenberg, glorieux de posséder cet Hercule des fleuves à son berceau, a décoré son trésor d'une œuvre d'art, d'un groupe en pierre, qui représente le Danube sous les traits d'une belle femme[1]

1. Le nom de *Danube*, en allemand *Donau*, est féminin. Il vient probablement de *dan, down* (bas), et *au*, qui, dans les langues scandinaves, signifie *rivière*, comme on peut le remarquer dans les désignations suédoises d'*Umea*, *Pitea*, *Tornea*, qu'on prononce *Umeo*, etc.

assise entre deux enfants, symbole de ses deux principaux affluents. C'est donc de Donaueschingen que l'on commence à suivre le cours du Danube. C'est là qu'il prend son nom. C'est de là que, de toutes parts, lui arrivent ses tributaires. Trente-six mille petits cours d'eau et cent rivières ou ruisseaux se joignent à lui comme des soldats à leur général ou des vassaux à leur suzerain. C'est, par cette quantité prodigieuse d'affluents, le plus cette des fleuves de l'Europe. C'est, par son cours de sept cents lieues, le plus long de tous ceux qui existent dans les deux hémisphères, après le Volga, l'Euphrate, et après les immenses amas d'eau de l'Amérique[1]. A Ulm, à soixante lieues de son étroit bassin de Donaueschingen, il est déjà navigable. A Vienne, il a trois mille cinquante pieds de largeur; à Galacz, quinze mille; et, quand il arrive au terme de sa route, il envahit, il scinde un énorme terrain, il se jette dand la mer Noire par sept embouchures[2].

Les fleuves, a dit Pascal, sont des chemins qui

1. Cours du Mississipi, en y comprenant le Missouri, 3610 milles anglais; des Amazones, 3130; du Volga, 2100; de l'Euphrate, 1860; du Danube, 1850; du Rhin, 830; de la Seine, 510; du Rhône, 430; de la Tamise, 240.

2. De là les vers de l'illustre orientaliste M. de Hammer : « Danube, Danube, je voudrais chanter ce qui m'a ravi dans ton aspect, ce que je sais de tes voyages, oh! noble femme à sept

marchent. Celui-ci marche comme la terre se meut, d'occident en orient. Après un circuit d'une centaine de lieues, du côté du nord-est, il se dirige tout à coup vers le sud. On dirait qu'il est attiré par les rayons du soleil, et qu'il invite, par les voies qu'il leur ouvre, les peuples germaniques à retourner comme des émigrés sur le sol d'Asie où fut le berceau de leur race. Dans les degrés de longitude et de latitude où ses eaux serpentent, il passe par la plupart des différentes zones de la végétation. D'un côté, il touche à l'immense région des Alpes, de l'autre, à la terre des orangers. Sur ses rives, les forêts de sapins versent, par leurs majestueux arceaux, leurs ombres silencieuses; sur ses rives se déploient tour à tour les collines où mûrit le pampre joyeux, les champs de blé et de maïs, les vastes pâturages des poustas, ces steppes de la Hongrie, les chênes séculaires vénérés des Serbes, et les fleurs odorantes et les fruits savoureux des contrées méridionales. Entre ces dômes de verdure, ces champs féconds, ces guirlandes de raisins voisines de celles qui donnent le célèbre vin de Tockay, tantôt s'élève, comme un éternel rempart, une chaîne de rocs aux flancs noirs, à la tête

bouches, à sept langues, comme celles qui sont adorées par les disciples de Brahma. »

chauve; tantôt du milieu même des flots surgit une pierre pyramidale, comme une dent de géant, ou comme la corne pétrifiée de quelque monstre fabuleux des temps antédiluviens; tantôt au bord du fleuve apparaît une lande sablonneuse comme celle qu'on voit dans la marche de Brandedourg, ou un terrain marécageux comme celui de la Hollande. C'est cette rapide succession de tant de couleurs et de tant de nuances, c'est cette continue transformation de la configuration du sol, ce sont ces contrastes de la nature du nord et du sud qui font le charme du Danube, qui tour à tour lui donnent l'aspect le plus riant et le plus sévère. Ici, vous le voyez descendre mollement sa pente, comme une idyllique rêverie, entre le frais gazon et les fleurs champêtres qui s'épanouissent sur ses bords; là, vaguer comme un songe flottant en de capricieux méandres; plus loin se jeter de côté et d'autre par un subit élan, envahir l'espace comme un désir ambitieux, découper le terrain, enlacer des îles dans une amoureuse étreinte, puis se perdre comme une folle pensée humaine dans un archipel confus, dans un labyrinthe d'arbres épais et d'arbustes où le pilote le plus expérimenté ne retrouve qu'avec peine sa juste direction. Puis soudain le voilà qui, après cette heure de somnolence et cette sorte de divagation, rassemble tout à coup en un

même courant ses flots épars, recueille ses forces comme un athlète qui se prépare à une lutte difficile et se précipite impétueusement et bondit contre les masses de rochers qui resserrent son lit et tombe en gémissant de cascade en cascade. C'est ainsi qu'il apparaît au delà de Linz, dans son détroit de Grein, dans le défilé de Kazan, dans cet autre défilé plus orageux encore qu'on appelle les Portes-de-Fer, où les mariniers d'Allemagne invoquent, comme ceux du Canada sur les rapides du Saint-Laurent, la pitié des saints et la protection de la Vierge. A la fin de ce combat, dans l'ombre de ces Thermopyles, le Danube reparaît fier et superbe comme un soldat victorieux, et, à le voir alors épancher librement ses ondes, on dirait d'un roi qui étend au loin son manteau de pourpre. De la vive émotion que l'on a éprouvée dans une de ces sombres gorges, où une main infernale semble avoir planté des pierres de granit pour transpercer le fragile bateau, et resserré les bois et les rocs pour l'écraser, on passe tout à coup à une douce impression de calme et de bien-être quand on se retrouve au sein d'une vaste plaine, voguant sur une nappe d'eau limpide, dans le rayonnement du jour et par les douces lueurs d'une nuit étoilée.

Aux créations grandioses de la nature sur les

rives du Danube, la main de l'homme a joint ses œuvres d'art, de guerre, de religion, d'industrie, ses forteresses et ses couvents, ses villes et ses fabriques.

L'histoire du Danube se lie à celle des temps mythiques de l'antiquité. Les Argonautes ont, dans leur dramatique expédition, remonté son courant, et Hésiode a certainement dans sa *Théogonie* désigné le Danube en parlant de l'Ister. Les Romains ont connu le Danube depuis sa source jusqu'à son embouchure. Ils y élevaient des digues contre l'invasion des barbares, ils y ont fait quelques-uns de ces travaux gigantesques dont on admire les vestiges à deux mille ans de distance. Dans les sauvages gorges de Kazan, sur les confins de la Valachie, on voit encore les restes de la route militaire ouverte par Trajan. Ce qui serait aujourd'hui par l'emploi de la poudre une œuvre facile, nécessitait alors un rude et patient labeur. Il fallait tailler le roc à coups de ciseau. Pour faire une plus large voie à leurs soldats et à leurs bêtes de somme, les Romains adjoignaient à l'étroit sentier qu'ils creusaient si péniblement une sorte de pont en bois appendu comme une galerie aux flancs de la montagne. Sur la rive droite du fleuve est incrustée une table, dont les ravages du temps n'ont pas encore effacé complètement

l'inscription[1]. Ce monument historique, qui date de l'année 105 de l'ère chrétienne, fut érigé par Trajan en mémoire de ses premières campagnes contre les Daces. D'autres constructions romaines d'une grandeur imposante ont été découvertes en Hongrie, auprès de la petite ville d'Illok et près des ruines de Thèbes à cinq lieues de Presbourg; d'autres encore sur la limite de la haute et de la basse Autriche, près de la bourgade d'Enns, désignée dans les anciennes chroniques sous le nom de Laroriacum lequel nom se retrouve germanisé au village voisin de Lorch.

Le premier établissement de colonisation romaine sur les rives du Danube est probablement celui dont on remarque les vestiges à Sozoreny, au delà des Portes-de-Fer. Là s'élève, comme une des colonnes milliaires de l'universel empire, le mur encore tenace d'une tour mutilée qu'on appelle la tour Severus. Près de là sont les arches d'un pont auquel la tradition a donné le nom de Trajan. Des archéologues disputent cependant au glorieux Trajan l'honneur d'avoir jeté d'une des rives à l'autre du Danube cette gigantesque construction. Ils l'attribuent à

1. Voici ce qui reste des caractères primitifs de cette inscription, gravée entre deux figures de dauphins :

D. NERVAE. FILIUS. NERVA. TRAIANUS. GERM. PONT. MA.....

Sévère II, qui de sa basse condition d'Illyrien s'éleva au premier rang de la hiérarchie militaire, fut créé césar par Dioclétien et associé à l'empire par Galère[1]. Les archéologues impitoyables entrent souvent comme une bande noire dans l'édifice des traditions.

A quatre cents lieues de là, Probus bâtit un rempart qui des bords du Danube, entre Neustadt et Ratisbonne, s'étendait à travers des collines des vallées, des rivières et des marais jusqu à Wimpfen sur le Necker, puis se terminait aux rives du Rhin, après un circuit d'environ deux cents milles. Avec ses hautes murailles et ses fortes tours placées de distance en distance, ce rempart occupait l'espace vide par lequel les barbares, et surtout les Allemands, pouvaient plus aisément pénétrer au centre de l'empire. Mais, dit Gibbon, l'expérience de l'univers depuis la Chine jusque dans la Bretagne prouve combien il est inutile de fortifier une grande étendue de pays. Un ennemi actif, libre de varier l'attaque et de choisir le moment favorable, doit enfin découvrir quelque endroit faible ou profiter d'un instant de négligence. Les forces, aussi bien que l'attention de ceux qui défendent

1. F. J. Sulzer, Geschichte der transalpinischen Daziens, 1781. — Franke, Zur Geschichte Trajan's. Gustrow, 1827.

cette chaîne de fortifications, se trouvent divisées, et tels sont les effets d'une terreur aveugle sur les troupes les plus fermes, qu'une ligne rompue en un seul endroit est presque aussitôt abandonnée. Le sort qu'éprouva le mur de Probus peut confirmer l'observation générale[1].

Par ces remparts du nord entrèrent les Germains; par ceux du sud les Goths et les Visigoths, les Avares et les Huns, les tribus slaves et mongoles. Les unes ont disparu du sol qu'elles avaient envahi, d'autres s'y sont perpétuées. De ces diverses invasions il est resté sur les rives du Danube comme une marqueterie de peuples de différentes origines et de différents types. Des prairies du duché de Bade, le fleuve passe par le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, la Serbie, la Valachie, la Bulgarie, la Moldavie. Nul fleuve au monde ne sillonne tant de royaumes et de principautés, et nul fleuve n'arrose tant de riantes ou grandes cités.

C'est d'abord Ulm, la vieille libre cité, si riche autrefois par ses fabriques, qu'on disait : « L'argent d'Ulm gouverne le monde (Ulmer Geld regiert die Welt) », si bien fortifiée qu'on la croyait imprenable. Ses manufactures, qui occu-

1. *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, t. II.

paient au quinzième siècle quatre cents maîtres tisserands, n'en comptent plus que soixante aujourd'hui, et ses remparts ont été pris en 1805 par nos régiments. — C'est Ingolstadt où fut fondée l'une des premières universités d'Allemagne, qui donna des leçons de théologie à Faust, et fut remise entre les mains des jésuites[1].

C'est Ratisbonne qui fut jadis une des plus florissantes villes de l'empire germanique. Ville de guerre, elle inscrit dans ses annales dix-sept sièges qu'elle a vaillamment soutenus, le premier au dixième siècle, le dernier en 1809 contre l'armée de Napoléon; ville de commerce, elle étendait, au moyen âge, ses relations jusqu'aux extrémités de l'Europe; elle avait des agents en Italie, en Angleterre, en France, et un comptoir en Russie; ville impériale, elle vit soixante-deux fois se réunir dans ses murs, en soixante-deux diètes, les hauts dignitaires de l'Allemagne et les envoyés des puissances étrangères. De ses anciennes grandeurs il lui reste, dans la solitude de ses rues, dans le délabrement de ses

1. La plus ancienne université d'Allemagne est celle de Prague, qui date de 1348; viennent ensuite celle de Vienne, 1365; Heidelberg, 1386; Leipzig, 1409; Rostock, 1419; Greifeswald, 1456; Fribourg, 1457; Ingolstadt, 1472. Celles de Tubingen, Halle, Mayence, Wittemberg, Giessen, Iena, Gottingen, Erlangen, Berlin, Bonn, sont d'une date plus récente. Celle d'Ingolstadt fut en 1802 transférée à Landshut.

remparts, sa cathédrale, l'un des plus beaux édifices du treizième siècle, ses églises de deux couvents de femmes dont les abbesses avaient le titre de princesses de l'empire, son abbaye de Saint-Emeran dont le prince de Turn et Taxis a fait un large palais, son hôtel de ville avec ses sombres cachots et ses chambres de torture, dont un ouvrage publié en 1769 révèle les cruelles scènes par de minutieux détails et de nombreuses gravures[1]. De là, en passant au pied de la colline où le roi Louis de Bavière a érigé son Valhalla, au pied de plusieurs couvents de bénédictins, on arrive à l'imposant promontoire où s'élève la jolie ville de Passau à la jonction de l'Inn et du Danube.

Puis, bientôt vient Linz, la riante cité autrichienne dont l'archiduc Charles a fait, par ses constructions, une place de guerre de premier ordre ; puis Vienne, la capitale des césars, et Presbourg, où l'on couronne les successeurs de saint Étienne; Raab, Komorn, qui se sont illustrés dans leurs combats contre les Turcs; Gran, où trône sur ses collines à côté de sa magnifique cathédrale, le primat de Hongrie, et Bude, la majestueuse forteresse, et Pesth, la grande

1. *Institutio criminalis theresiana.* Un exemplaire de ce livre est déposé dans la salle souterraine où les accusés subissaient leur martyre.

métropole de la contrée des Magyars. Ici, l'on entre dans une région toute différente de celle qu'on vient de traverser, toute différente par la population qui l'occupe, par sa langue, par son origine, par ses mœurs et ses tendances. Plus loin s'élèvent des bourgades, des villes dont les chroniques locales se relient à quelques pages mémorables de l'histoire d'Europe. C'est Mohacz, où périt le malheureux Louis II de Hongrie dans sa lutte audacieuse contre Soliman; Péterwardein, illustrée par une des victoires du prince Eugène; Carlowitz, où fut signé en 1699, avec la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, le traité par lequel les Turcs abandonnaient enfin les conquêtes qu'ils avaient faites en Hongrie et en Slavonie; Semlin, qui garde avec ses colonies militaires les frontières de l'Autriche, Semlin qui est, dit M. Pirch, le point de transition entre la civilisation européenne et le régime de la puissance musulmane[1]. En face est Belgrade, la capitale actuelle de l'héroïque et poétique peuplade serbe. A quinze lieues plus loin, sur la rive droite du Danube, est Semendria, où l'un des despotes serbes, Georges Brancovitch, bâtit en 1433 une forteresse qui maintenant n'offre plus qu'un faible moyen de défense. D'ici le

1. *Reise in Serbiere*, t. I.

bateau à vapeur conduit en quelques heures ses passagers à Orsova, sur les dernières limites des possessions de l'Autriche. On entre alors dans les domaines de la Valachie et de la Bulgarie, où villes et villages, ports de commerce et forteresses, tout présente un triste caractère de misère, de faiblesse, d'inertie. De la rustique et attrayante bourgade d'Orsova, il faut faire un trajet de quarante lieues avant d'arriver à une cité de quelque importance, à Widdin, le Viminarium des Romains, la résidence actuelle d'un pacha, la principale forteresse de la Bulgarie. A cinquante lieues plus loin, sur la rive droite du fleuve, est Nicopolis, puis sur le même côté la forte citadelle de Routschouk, et sur la rive gauche les pauvres maisons en terre de Giurgewo. De là, avant d'arriver à la mer Noire, le voyageur n'a plus à noter que Silistrie, qui est encore une des notables forteresses des Turcs; puis Braïla et Galacz, où la navigation a pris depuis une vingtaine d'années un remarquable accroissement.

A la plupart des villes dont nous venons de faire une rapide énumération, se rattachent les souvenirs des jours de combat, souvenirs de deuil et de gloire, couronnes de lauriers, rameaux funèbres de cyprès. Si, dès les premiers temps de l'organisation européenne, le Danube

fut une des grandes voies commerciales de l'occident à l'orient; si, dès le treizième siècle, les bateliers d'Ulm s'étaient fait un renom par l'habileté avec laquelle ils dirigeaient leurs embarcations à travers les bas-fonds, les sables mouvants et les détours de ce fleuve difficile; si par là les riches marchands de Cologne, de Francfort, de Ratisbonne, et plus tard les Fugger d'Augsbourg, ces Samuel Bernard de la maison d'Autriche, expédiaient dans le Levant leurs tissus de laine et de soie, leurs fers, leurs fourrures, et en tiraient l'or, la soie, les épices, les armes brillantes, les étoffes de luxe; par là aussi ont navigué les hordes farouches du nord et du sud, les bateaux des pirates et les légions des conquérants; par là, de siècle en siècle, ont résonné les cris des populations épouvantées, les gémissements de la famille et les lamentations maternelles des pauvres Rachel. Depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à l'époque actuelle, les bords du Danube ont tour à tour tressailli aux récits des ravages d'Attila, le fléau de Dieu, au bruit des marches de Charlemagne, des progrès de Rodolphe de Habsbourg, des triomphes sanglants d'Amurat et de Soliman, des batailles de Gustave-Adolphe, des victoires du prince Eugène, des conquêtes merveilleuses de Napoléon et en dernier lieu du

soulèvement de la Hongrie contre la monarchie d'Autriche.

Lutte des Romains contre les barbares, et des empereurs d'Orient contre leurs sujets rebelles de Bulgarie et de Servie, expédition des croisés, invasions des Turcs, puis l'effroyable guerre de Trente ans, et les guerres de la Succession d'Espagne, et celle qui fut si vaillamment soutenue par la noble Marie-Thérèse, et celle que le brandon de la Révolution française alluma dans l'Europe entière; chacun de ces événements a produit sur le Danube, par un effet direct ou par contre-coup une violente commotion, et çà et là sur chaque rive du fleuve on en retrouve quelque commémoration.

A Elchingen est le souvenir d'un des plus beaux faits d'armes du maréchal Ney; à Ulm, celui de la capitulation; à quelques lieues de là, à Hochstaedt, ces mémorables champs de bataille où, en 1703, le maréchal de Villars remportait une éclatante victoire sur les Autrichiens, où l'année suivante nos troupes unies à celles de l'électeur de Bavière étaient écrasées par Marlborough et par le prince Eugène. Un peu plus loin, sur la rive gauche du fleuve est Donauwerth, d'où jaillit le plan de formation de la ligue protestante; sur la rive droite, le village d'Oberhausen où mourut, en 1800, Latour-

d'Auvergne. Ingolstadt a été assiégée par Gustave-Adolphe et par le général Moreau; Linz bloquée au dix-septième siècle par une armée de paysans en révolte, envahie par nos soldats en 1805. Vienne a vu deux fois d'innombrables légions musulmanes camper sous ses murs, et deux fois le drapeau de la France flotter sur ses remparts (1805-1809). Près du village de Burkesdorf est un monument funéraire qui mérite d'être cité : c'est celui du général Loudon, l'un des plus braves et des plus aventureux officiers du dix-huitième siècle. Né en Livonie, il avait à l'âge de ving-cinq ans pris part au siège de Dantzig et aux campagnes de Munich contre les Turcs. La paix étant faite de ce côté, il entra au service de l'Autriche, obtint le commandement d'un escadron de pandours, fit sous le règne de Marie-Thérèse toutes les campagnes de la guerre de Sept ans, et assiégea, sous le règne de Joseph, Belgrade et Semendria. A l'âge de soixante-quatorze ans, il entreprenait encore une expédition guerrière en Moravie, et il y mourut. Sur le tombeau qu'elle lui éleva, sa veuve fit graver cette fière et laconique inscription :

NON PATRIA, NON IMPERATOR, SED CONJUX[1]

A Presbourg fut signé, en 1805, le traité qui

1. Ni la patrie, ni l'empereur, mais l'épouse.

concédait les États vénitiens à la France et le Tyrol à la Bavière.

A Bude, sont les traces encore visibles de la longue domination des Turcs; sur toute la côte de Serbie, les héroïques légendes de Lazare, de Marco Kralievitch, transmises d'âge en âge au foyer de famille, chantées à la porte des églises par les Guzlares.

Près de Nicopolis, fondée par Trajan en mémoire d'une de ses victoires, est la plaine à jamais marquée d'un signe funèbre, la plaine fatale où, en 1396, une armée chrétienne périt sous le glaive de Bajazet Ier. Il y avait là cent mille hommes de différentes régions de l'Europe, cent mille hommes commandés par le roi Sigismond de Hongrie, par des princes et des ducs, par l'élite de la noblesse de France et d'Allemagne, par l'amiral Jean de Vienne, l'illustre Franc-Comtois[1], par les grands prieurs de l'ordre teutonique et des chevaliers de Rhodes, cent mille hommes enflammés d'une telle ardeur, qu'on entendait leurs jeunes chefs s'écrier : « Si la voûte du ciel venait à tomber, nous la soutiendrions à la pointe de nos lances! » Ils furent victimes de leur présomption, ils furent mis en déroute, dispersés,

1. Le sire de Roulans. C'est le titre qu'il avait fait graver sur son sceau et qu'il prenait dans les actes rédigés en son nom. Roulans est un village du département du Doubs.

écharpés, non pourtant sans avoir fait une vigoureuse résistance et sans avoir jonché le sol de cadavres musulmans.

Bajazet, furieux d'une victoire qui lui coûtait si cher, s'assit sur un trône, et fit assommer devant lui à coups de massue et égorger à coups de sabre ses prisonniers, jusqu'à ce que ses généraux, tombant à ses genoux, le conjurassent eux-mêmes de faire cesser un tel massacre.

A ces tragédies de bataille il faut adjoindre, dans un cercle d'idées très rétréci, mais parfois assez dramatique, les traditions des gothiques manoirs qui, jadis, effrayaient le peuple et souvent bravaient les menaces de leur suzerain. Ces forteresses étaient construites sur des escarpements sauvages, dans les défilés les plus étroits, au bord des écueils du fleuve les plus difficiles à franchir. Le roc pyramidal servait de base à leurs murailles, les forêts sombres voilaient leurs créneaux, l'oiseau de proie planait comme un vivant symbole sur leurs tourelles, et les flots écumants mugissaient à leur pied. Là veillaient continuellement les sentinelles d'un clan rapace qui se faisait un jeu de ses cruautés et un honneur de ses pillages. De là, des hommes bardés de fer descendaient par un rocailleux sentier pour rançonner au passage le voyageur inoffensif et le marchand industrieux.

C'étaient les Burgraves de l'archiduché d'Autriche, les Uscoques du fleuve. Au delà de la petite ville de Grein est un passage dont le nom indique la nature périlleuse, on l'appelle le *Strudel* (le tourbillon); là le Danube se précipite entre deux chaînes de granit qui resserrent son lit, puis s'entr'ouvre comme un compas et de ses deux branches enlace une île pyramidale, puis se jette avec fureur contre des pointes de roc qui divisent encore ses ondes, et tombe en gémissant sur sa pente rapide. L'aspect de cette île, parsemée de verts arbustes, au milieu des flots d'écume qui lui font comme une ceinture de neige, l'aspect des aiguilles de roc qui jaillissent du sein du fleuve comme des dolmens druidiques au sein des champs de la Bretagne; l'aspect des pauvres bateliers qui, au péril de leur vie, conduisent leurs barques sur ce torrent, et les rives silencieuses, et les forêts profondes qui entourent cette sinistre cascade, forment un des points de vue les plus pittoresques, les plus saisissants qu'il soit possible d'imaginer. Pour compléter ce tableau, sur la rive gauche du fleuve apparaissent les ruines du vieux château de Struden; à la cime de l'île s'élève une croix en bois érigée par la piété des canotiers, et près de cette croix sont les murailles de la tour de Warfenstein qui autre-

fois, dans ce lieu sinistre, adjoignait l'effroi de ses armes à l'effroi du tourbillon. L'histoire de ce repaire de bandits remonte jusqu'au onzième siècle; attaqué par Rodolphe de Habsbourg et par plusieurs de ses successeurs, il continua pendant un long espace de temps à intimider la contrée, et ne fut complètement subjugué qu'au milieu du quinzième siècle.

A quelques lieues de distance sont les restes imposants d'un autre château plus célèbre que celui de Warfenstein par ses longues luttes, par ses déprédations et par sa chute : c'est le château d'Aggstein, l'une des ruines féodales les plus curieuses du Danube. Il s'élève au-dessus du village d'Aggsbach, comme un nid de vautours à la pointe d'une roche conique; sur l'espace escarpé s'étendaient trois remparts, séparés l'un de l'autre par trois cours, défendues par des portes de fer. Le premier de ces édifices date du temps des Babenberg, c'est-à-dire du onzième au douzième siècle. La tradition rapporte qu'il fut construit par un brigand nommé Schreckenwald[1], qui s'amusait, après une de ses orgies, à précipiter par une trappe ses prisonniers dans un abîme, en leur disant qu'il les envoyait cou-

1. Probablement un nom fictif appliqué par le peuple à cette demeure. *Schreckenwald* signifie la forêt de la terreur.

cher sur un lit de roses. Au douzième siècle, cette forteresse était occupée par deux hommes dignes de succéder à celui qui s'y était fait un terrible renom : c'étaient les deux fils de Hadmar de Kuennering. Honorés dans leur jeunesse de la confiance du duc d'Autriche Léopold VI, dotés par lui de plusieurs privilèges, quand ce prince fut mort ils se crurent assez puissants pour ne plus reconnaître aucune suprématie ; ils levèrent contre son fils Frédéric l'étendard de la révolte, se raillèrent de sa faiblesse et s'en allèrent sur les deux rives du fleuve, pillant et ravageant la contrée comme des gens qui usent d'un droit légitime. Les paysans, en les voyant venir, s'écriaient : « Voilà les chiens de Kuennering ! » et se sauvaient épouvantés. Un jour, en l'absence de Frédéric, ils s'avancèrent jusqu'à Vienne, s'emparèrent du trésor de la couronne et le rapportèrent dans une de leurs citadelles. L'évêque de Passau lança contre eux les anathèmes de l'Eglise. Frédéric les poursuivit avec ses troupes et leur enleva une partie de leurs possessions ; mais ils se riaient de l'excommunication, du prélat et des conquêtes mêmes de Frédéric : il leur restait deux fortes citadelles où ils pouvaient se croire à l'abri de tout danger. Frédéric aurait peut-être encore inutilement lutté contre eux : ils se laissèrent prendre, comme les Troyens, à

un stratagème inventé par un habile Ulysse. Un marchand de Vienne, nommé Rudiger, qui avait à se venger de leurs rapines, après avoir fait part au jeune prince du plan qu'il avait conçu, partit pour Ratisbonne et en revint avec un bateau chargé de fines étoffes, de lingots d'or et d'autres denrées précieuses. Sous cette riche cargaison, dans les flancs de cet autre cheval de bois, il avait placé trente hommes vigoureux, résolus et armés de pied en cap. A peine est-il en vue du château d'Aggstein, que la sentinelle donne le signal de son approche : les archers de la montagne se précipitent sur lui et lui ordonnent de s'arrêter; puis, ayant découvert la valeur de sa cargaison, se hâtent d'en donner avis à leurs maîtres. L'un des deux frères accourt en toute hâte sur le rivage, il ordonne à ses gens d'emporter une première part du riche butin, puis remonte sur le bateau pour y faire une nouvelle perquisition; au même instant, les hommes couchés dans l'entre-pont se jettent sur lui, le terrassent, l'enchaînent et le conduisent Vienne. Frédéric se met aussitôt en campagne, surprend l'autre frère, s'empare de ses dernières citadelles et les incendie. Les deux farouches châtelains, naguère si fiers, demandèrent humblement grâce et l'obtinrent; l'un d'eux voulut aller à Passau, faire amende honorable devant

l'évêque et le prier de lever son arrêt d'excommunication; mais il mourut en route : la honte de sa défaite lui avait brisé le cœur.

Le domaine d'Aggstein appartient aujourd'hui à un aimable gentilhomme autrichien, qui s'est fait un devoir d'en conserver les ruines comme un curieux monument du passé et d'en rendre l'accès plus facile. De cette colline, autrefois si redoutée, remontons encore le cours du Danube. A notre gauche s'étend une noire muraille de rocs, qu'on appelle la Muraille-du-Diable. Partout où l'on rencontre de ces dénominations sataniques, on peut être sûr qu'il s'y joint une tradition. Voici celle qu'on raconte sur ce rempart du fleuve. C'était il y a longtemps, dans le temps où le diable exerçait un métier fort difficile, où, pour gagner une âme, une seule âme qui bien souvent encore lui échappait, il prodiguait les trésors de ses grottes souterraines et opérait des prodiges. A présent il n'a pas besoin de courir le monde, la bourse à la main, comme un raccoleur; il se repose de ses premières fatigues, comme un courtier qui a su se faire une bonne clientèle; les âmes n'attendent pas qu'il vienne les chercher, elles vont d'elles-mêmes à lui et se font peu marchander. Donc, en ces jours de splendides contrats diaboliques, il y avait au château de Spitz et au chà-

teau d'Aggstein deux chevaliers épris à la fois de la même jeune fille. Celui d'Aggstein était le préféré; mais la timide jeune fille, n'osant se prononcer ouvertement entre deux puissants rivaux, déclara, pour prévenir une fatale collision, qu'elle épouserait celui qui remporterait le prix à un tournois de Vienne. En même temps, elle priait ardemment le ciel de favoriser celui qu'elle aimait, et le ciel exauça ses prières. Le sire d'Aggstein revenait de la capitale de l'Autriche, heureux de sa victoire, heureux surtout d'avoir conquis par sa couronne d'athlète son triomphe de fiancé. Pendant qu'il rêvait joyeusement à son mariage, son pauvre antagoniste errait le soir sur les bords du fleuve, dans l'humiliation de sa défaite et le désespoir de son amour.

— Pourquoi cet air sinistre? lui dit un petit homme d'une figure étrange qui tout à coup apparut devant lui. Il semblerait, à vous voir, que vous méditez quelque horrible projet.

— Oui, répondit le chevalier, je projette de me précipiter dans cette onde pour y ensevelir ma honte et ma douleur.

— Misérable idée! reprit avec un sourire sardonique le Méphistophélès du Danube; je puis vous en donner une meilleure : je connais la cause de votre sombre résolution. En ce mo-

ment, votre rival navigue gaiement sur les flots, au-devant de la riante petite tête d'enfant qu'on appelle la rose d'Aggsbach. Que me donnerez-vous si, par l'effet de ma puissance, dont il est inutile de vous révéler le secret, je l'arrête ici même à son passage et vous ramène à celle que vous aimez?

— Tout, s'écria le chevalier éperdu.

— Votre âme?

— Mon âme, que j'allais vouer au démon du suicide.

— Très bien, c'est convenu. Cette nuit mon œuvre, et demain votre mariage.

Aussitôt le diable (car c'était le diable) se met à l'œuvre, et, de son bras magique, entasse pierre sur pierre, monticule sur monticule, pour étendre sur le fleuve une barrière contre laquelle viendraient se briser toutes les chaloupes. Déjà il avait accompli une grande partie de son œuvre maudite, il allait l'achever quand soudain le coq d'Aggsbach chanta. L'infernal pontonnier lui lança une flèche dans la tête; mais au même instant le jour parut, et la lumière du jour mettait fin à ses maléfices. La digue resta inachevée. Le chevalier de Spitz se retira dans un couvent pour y expier, en de rudes pénitences jusqu'à la fin de ses jours, sa criminelle erreur, et, en mémoire de ce mer-

veilleux événement, les habitants d'Aggsbach posèrent au faîte de leur clocher un coq dont la tête est traversée par une flèche.

Au dehors de la diabolique muraille s'élèvent les sommités bleuâtres du Wunderberg. Des flancs de cette montagne se détache une sorte de large pyramide de roc, dont les maisons d'une petite bourgade ceignent la base, dont un rempart côtoie la pointe, dont une large tour couronne les cimes escarpées. C'est la petite cité, c'est le bastion, ce sont les créneaux en ruine de Dürrenstein dont le nom se perpétue par la légende poétique de siècle en siècle, dans toutes les régions, tandis que ses murailles s'écroulent sur le sol qu'elles dominèrent. C'est là que Léopold d'Autriche, pour se venger de l'affront qu'il avait subi au siège de Saint-Jean-d'Acre, tint enfermé pendant quinze mois l'intrépide roi d'Angleterre, le héros des croisades, le fier émule de Philippe-Auguste, le bouillant chevalier qu'on appela Richard Cœur de Lion, et c'est là que Blondel finissait par le découvrir, après l'avoir cherché de donjon en donjon, depuis les plages de l'Adriatique jusqu'au sein de l'Autriche. Il avait aimé la poésie, ce valeureux enfant d'une ère poétique; il avait dans son séjour en Provence écouté d'une oreille complaisante les douces *chanzos* et les belliqueux

*sirventes;* il avait appelé à sa cour et honoré les ménestrels[1]. Il avait même essayé comme eux de chanter son chant de guerre et son chant d'amour[2]. La poésie reconnaissante le chercha dans son abandon et lui vint en aide dans les rigueurs de sa captivité. On dit que Blondel, en s'arrêtant au pied de la citadelle de Dürrenstein, modulait le premier couplet d'une chanson composée par Richard :

Donna, vostra beutas,
Ellas bellas faissos,
Els bels oils amorosos,
Els gens cor ben taillatz
Don sieu empresonats
De vostra amor que me liats.

Dame, votre beauté,
Et vos belles façons,
Et vos beaux yeux amoureux,
Et votre corps bien découplé
Sont ce qui m'emprisonne
Dans les liens de votre amour.

Il achevait à peine de chanter ce dernier vers quand, du haut d'une tourelle, une voix se fit entendre, qui cadençait cette autre strophe :

Si bel trop affar sia,
Ja de vos non partrai,

1. Warton, *the History of english poetry*, t. I, p. 116.
2. Voy. dans Sismonde de Sismondi, *Histoire de la littéra-*

Que maior honor a
Sol en vostre deman
Que faria des dos beisan
Tot can de vos volria.

Si vous le trouvez bon,
Je ne me séparerai plus de vous;
Car j'ai plus grand honneur
Seulement en votre demande
(En votre poursuite)
Que je ne ferais deux fois baisant
Tout ce que de vous je voudrais[1].

Blondel jeta un cri de joie. C'était celui qu'il avait tant cherché, c'était le roi lui-même qui lui répondait. Par deux stances galantes, le vaillant soldat se révélait au poète ambulant; par un accord musical, le cœur du captif se rejoignait à celui de son ami fidèle.

D'impitoyables critiques, qui portent le titre de savants, prétendent que cette aventure de Blondel n'est qu'une fable inventée à plaisir par les écrivains du moyen âge. Je les plains d'appliquer leur science à démolir cette gracieuse

*ture méridionale*, t. I, p. 151, le charmant *sirvente* qui lui est attribué.

1. Un des professeurs dont s'honore notre École des chartes, M. Guessard, a bien voulu, à ma prière, reconstituer le texte de ce chant traditionnel, tellement défiguré dans l'ouvrage de Warton qu'il en était incompréhensible, et qu'un poète anglais n'a pas craint de publier, comme une traduction de ces deux stances, un madrigal de fantaisie.

tradition. Inclinons-nous devant les graves enseignements de l'histoire; mais dans les champs qu'elle laboure avec son soc de fer, laissons au moins fleurir pour les douces rêveries quelques innocentes fictions.

Le peuple allemand aime ces fictions, c'est la naïve explication des phénomènes dont le physicien ou l'astronome ne lui a pas encore révélé le secret. C'est l'enfantine chronique des lieux qu'il habite, la légende miraculeuse de ses chapelles et de ses oratoires, la littérature de ses aïeux. Depuis les grottes profondes du Kiffhauser, où repose l'héroïque empereur Frédéric Barberousse, jusqu'aux cimes du Blocksberg, où se réunissent les sorciers; depuis les vertes collines du pays de Bade, où les fées apportent quelquefois un talisman surnaturel à l'heureux mortel qu'elles protègent, jusqu'aux vastes champs du Mecklembourg, où les elfes dansent en cercle dans le silence des nuits; depuis les rameaux d'arbres de l'enclos fécond qui secouent la neige de leurs fleurs sur la demeure des nixes dans les flots du Rhin, jusqu'aux sombres forêts du Harz gardées par de redoutables génies, il n'est pas un site remarquable en Allemagne, pas un monument qui n'ait sa légende et ses hôtes mystérieux.

La tendre, mystique, rêveuse imagination de

la vieille Germanie a peuplé d'une quantité d'aventures romanesques, de figures héroïques et de conceptions fabuleuses, les riantes vallées du Necker, les pittoresques collines du Rhin, les charmantes plaines où la Meuse s'endort dans sa mollesse, et les bords mélancoliques de la Sprée, et les flots de l'Elbe qui, de la noble capitale saxonne, vont se noyer dans les brumes de la mer du Nord, et ceux du Danube qui courent vers le soleil d'Orient.

Déjà le Danube étincelle comme un autre Ilyssus dans l'épopée primitive des Allemands, dans le *Niebelungs Lied*, ce poème bardé de fer, inondé de sang, cette galerie gigantesque où les guerriers apparaissent avec une force surhumaine, où les femmes se ceignent les reins avec une ceinture d'acier. C'est dans le gothique édifice de Melk, aujourd'hui l'un des plus magnifiques couvents des rives du Danube, que les hommes d'armes des Niebelungen trouvent des vases d'or qu'ils remplissent d'un vin généreux. C'est une *nixe*, ou, pour employer un terme consacré par les études classiques, une naïade prophétique du Danube qui prédit à Hagen la fin cruelle des Niebelungen. D'âge en âge d'autres traditions se sont adjointes à celles-ci; par malheur, nul Brentano ne s'est encore appliqué à les réunir dans l'harmonieux ensemble de son

*Wunderhorn;* nul Van der Hagen ne les a prises à leur origine, étudiées dans leurs différents points de comparaison, et nul Simrock n'en a composé un recueil spécial. Il faut que le voyageur les cherche le long de son chemin, et fasse lui-même la botanique de ces plantes éparses, qui fleurissent comme des clématites, sous les arceaux des cloîtres, et s'enracinent comme des pariétaires dans les crevasses des murailles en ruine.

Le diable joue un grand rôle dans ces traditions; le diable, ce fantasque, ce caustique, ce terrible personnage du moyen âge dont Gœthe nous a, dans son drame de *Faust*, représenté la dernière incarnation, comme Cervantes représentait dans *Don Quichotte* la dernière aberration chevaleresque. C'est le diable qui, comme nous l'avons dit, voulait barrer le Danube pour conquérir l'âme d'un amant désespéré. C'est le diable qui, par une plus grave combinaison, voulut aussi, près des rocs de Vilshofen, barrer le même fleuve pour arrêter les barques des chrétiens qui se dirigeaient vers les lieux saints. Les pieux pèlerins firent le signe de la croix, et, par ce signe salutaire, mirent en fuite leur ennemi. C'est le diable aussi qui vendit fort cher à un étudiant de Passau un talisman qui devait le préserver de toute blessure, lequel talisman

n'empêcha point le crédule jeune homme de recevoir le lendemain en pleine poitrine une balle dont il mourut. C'est le diable aussi qui reconstruisit, pour l'appât de quelques âmes, le magnifique pont de Ratisbonne, et qui fut cruellement dupé. Quand on lit toutes ces histoires de déception du diable, répandues à travers les plus beaux monuments de l'Europe, depuis la merveilleuse cathédrale de Cologne jusqu'à celle de Lund en Suède, on est vraiment tenté de plaindre le malheureux artisan de tant d'œuvres difficiles dont il a tiré si peu de bénéfices, et il me semble tout naturel de croire que de là vient la dénomination de pauvre diable appliquée à l'homme qui se trompe dans ses spéculations et échoue dans ses tentatives.

Des légendes d'amour se perpétuent aussi parmi les honnêtes habitants des rives du Danube, les unes mélancoliques et tendres comme des méditations de Lamartine; d'autres sombres et terribles, comme des drames de Shakspeare. Telle est celle de Marie de Brabant, que son époux, Louis de Bavière, surnommé le Sévère, fit égorger dans un accès de jalousie; quelque temps après, il reconnaissait l'injustice de ses soupçons, et ceux qui l'avaient vu la veille, dans l'éclat de sa verte jeunesse, regardaient le lendemain, avec une terreur superstitieuse, sa fi-

gure décomposée et ses cheveux blanchis en une nuit. Telle est celle de la malheureuse Agnès de Bernauer, qui fut aimée d'un autre prince de Bavière, du fougueux Albert, fils du duc Ernest. Ce n'était qu'une modeste bourgeoise d'Augsbourg, mais si belle, si pure, que le prince oublia, en la voyant, toute idée de mésalliance, et l'épousa. A la nouvelle de ce mariage, qui lui semblait une infamie, le duc, profitant d'une absence d'Albert, fit enlever l'innocente jeune femme, la livra à une troupe de satellites qui, formant entre eux un simulacre de tribunal, l'accusèrent de sorcellerie et la condamnèrent à mourir. Elle fut précipitée dans le Danube, près du vieux château de Vohenberg. Ses bourreaux la regardaient froidement se débattre dans les flots, et, comme le courant la rejetait sur la plage, l'un d'eux la saisissant par ses longues tresses de cheveux, la lança de nouveau au milieu du fleuve où elle expira. Cette mort barbare devait être vengée cruellement. Albert, en l'apprenant, courut se ranger sous l'étendard du plus implacable ennemi de son père, et engagea, dans l'égarement de sa douleur, une guerre sacrilège, une guerre acharnée qui ne se termina qu'après plusieurs combats par l'intervention de l'empereur. Ceux qui s'étaient constitués les juges et les exécuteurs de la pauvre Agnès

furent, à leur tour, jugés et condamnés; mais leur châtiment ne pouvait être pour Albert qu'une stérile satisfaction. Il s'affaissa dans ses regrets et mourut de chagrin. En ces temps passionnés du moyen âge, on croyait encore au *broken-heart*, et l'on avait de bonnes raisons pour y croire. Les hommes alors portaient un cœur bouillant sous leur cuirasse de fer, ils n'avaient que d'inflexibles pensées de haine ou d'amour, et ne pouvaient se distraire d'une catastrophe par une fantaisie. La douleur entrait dans leur âme comme dans le tronc d'un chêne; ils se brisaient à son entaille, ou s'éteignaient dans les austérités d'un cloître.

Sur un tertre de gazon, dans la plaine de Vienne, s'élève une flèche découpée en arceaux portant sur ses colonnettes les bouquets de fleurs symboliques d'une religieuse époque, et à sa sommité une croix. C'est une œuvre d'art d'un travail charmant, un *ex-voto* d'un pieux Autrichien. Il y a longtemps qu'une noble jeune fille de l'impériale cité venait là dire adieu à son fiancé qui se rendait à la croisade. A l'heure du départ, en se jetant à genoux pour implorer la protection de Dieu en faveur de celui qu'elle aimait, elle suspendit sa quenouille à la croix. Le chevalier tomba sur un des champs de bataille de la terre sainte. Sa fiancée se fit trans-

porter au pied du saint monument où elle l'avait vu pour la dernière fois, et y exhala avec une dernière parole d'amour son dernier soupir. Les Autrichiens ont conservé ce naïf épisode des grandes guerres de Frédéric Barberousse. La croix sur laquelle la belle fiancée déposait, comme une chaste offrande, le lin qu'elle filait au foyer de famille, s'appelle encore la croix de la fileuse (das Spinnerinn Kreuz).

Sur les frontières de la Hongrie, du haut de la pyramide de rocs couronnés par les ruines du magnifique château de Thèbes, les regards plongent dans un abîme effroyable où mugissent les flots du Danube. Le maître de ce château venait de célébrer joyeusement ses noces avec une jeune fille de la Carinthie; dans l'ivresse de son bonheur il oublia qu'autour de lui rôdaient d'implacables ennemis : ses sentinelles n'étaient point à leur poste, ses ponts-levis et ses portes n'étaient point gardés. Tout à coup un cri d'alarme et d'épouvante retentit dans sa demeure : c'est un de ses plus redoutables adversaires qui vient d'y entrer avec une troupe effrénée. En vain le comte de Thèbes, saisissant ses armes, essaye de se défendre, en vain il appelle à lui ses compagnons; les uns sont déjà égorgés, d'autres, saisis d'épouvante, se dispersent et s'enfuient; hors d'état de résister seul

à une troupe formidable, le comte se retire avec sa jeune femme dans une tour solitaire qui, par l'épaisseur de ses murs, lui offre encore un solide refuge. Son ennemi le suit, le somme de se rendre ou de lui livrer sa femme : « Non! s'écrie celle-ci, non jamais! » Et prenant par la main celui à qui elle vient de jurer saintement une éternelle fidélité, elle monte avec lui sur la terrasse de la tour. En ce moment, les soldats ont mis le feu à la porte de cette tour, elle s'enflamme, elle va éclater. Les deux époux lèvent les yeux au ciel, s'embrassent et, par une même pensée, par un même mouvement, se précipitent dans l'abîme.

Voici encore une de ces histoires d'amour, moins dramatique que les précédentes. Au delà de Semlin, près de Moldova, un rocher solitaire s'élève au milieu du fleuve à une assez longue distance des deux rives; on l'appelle *Babakai*, et l'on raconte qu'un Turc, qui soupçonnait sa femme de l'avoir trahi, la lia sur la crête de ce roc et s'éloigna en ne répondant à ses supplications que par ce mot : « Babakai, babakai, — Repens-toi, repens-toi! » La tradition ajoute que la malheureuse créature, ainsi exposée à devenir la pâture des oiseaux de proie, se repentit peu, et qu'un beau Léandre ne tarda pas à la délivrer.

Plus vaste est le cercle des légendes religieuses dans le noble empire d'Autriche, dans le royaume de Hongrie, qui, à travers les invasions des Turcs et sous la pression du protestantisme, sont restés si fidèles à la sévérité du dogme et à l'idéale poésie du catholicisme. Ces candides légendes, elles sourient là, à chaque pas, à l'imagination du voyageur; elles festonnent comme des liserons les murs de l'ermitage solitaire, les voûtes de la chapelle rustique; elles s'épanouissent comme les guirlandes de la Pâque fleurie sous les arceaux des couvents autrichiens, les plus beaux couvents de l'Europe; elles suivent depuis des siècles, comme un flot de pieuses pensées, le cours limpide ou turbulent du Danube. Au delà de Belgrade est la grotte ténébreuse de Golubacz, d'où s'échappent perpétuellement des tourbillons d'insectes. On raconte que saint Georges, ayant tué le dragon qui désolait la contrée, jeta sa tête dans cette grotte, et que cette tête maudite enfante cette nuée d'insectes sanguinaires. Près de Vienne est l'élégant édifice de Kloster-Neuburg; sur le sol qu'il décore aujourd'hui de sa royale façade, on ne voyait jadis qu'une épaisse forêt. Un jour, le voile de la margravine Agnès fut enlevé par un coup de vent, et on le chercha vainement de tous côtés. Quelque temps après, dans une partie de

chasse, le margrave Léopold IV vit le léger tissu flottant sur les rameaux d'un chêne, et au lieu où il lui semblait que le souffle de Dieu même avait transporté ce voile nuptial, il construisit un monastère. Un autre, celui de Saint-Michel, a été construit, dit la chronique, par Charlemagne, à l'endroit où, dans une de ses excursions, il rencontra un saint ermite qui travaillait à faire une clairière dans le bois, et qui, à l'heure où il interrompait son utile labeur pour prier, suspendait sa hache à un rayon du soleil.

Au pied de la majestueuse colline qui s'élève sur la rive droite du Danube, en face de la petite ville de Krems, trois pauvres étudiants se reposaient un jour dans une de leurs pédestres pérégrinations. Tous trois se destinaient à l'état ecclésiastique, et chacun d'eux, en parlant de sa vocation et de ses projets futurs, déclara que, si quelque jour il devenait évêque, sa joie serait de bâtir un beau couvent. C'était au onzième siècle, à cette époque de démocratie religieuse où l'église plébéienne régentait les empereurs, où le fils du paysan s'élevait, de degré en degré, jusqu'aux hautes dignités sacerdotales, et dominait à son tour les fiers seigneurs qui avaient dominé son père. Les trois pauvres étudiants arrivèrent à l'épiscopat et accomplirent leur vœu : l'un d'eux fut évêque de Wurzbourg,

l'autre archevêque de Saltzbourg, et le troisième, étant promu au siège épiscopal de Passau, fonda le cloître de Gottweihe, dont la prospérité pendant l'espace de huit siècles n'a fait que s'accroître, et qui renferme aujourd'hui une bibliothèque de quarante mille volumes, des centaines d'incunables et de manuscrits, un musée d'antiquités, une collection de gravures et un cabinet de physique.

Le même évêque de Passau, l'infatigable Altmann, qui fonda cette grandiose institution, reconstruisit en l'an 1061 l'abbaye de Saint-Florian, la plus ancienne de l'Autriche. Saint Florian, dit la légende, servait comme officier dans une légion romaine, au temps de Dioclétien. Accusé de s'être converti au christianisme, quand Galère publia un de ses sanglants édits de persécution, le fidèle néophyte proclama hautement sa foi et fut condamné à mort. Les soldats païens le jetèrent dans le Danube avec une meule de moulin au cou; par un miracle de Dieu, il surnagea encore longtemps à la surface des flots, adressant à ses bourreaux une exhortation évangélique; puis il vint, en murmurant une dernière prière, expirer sur le rivage. A l'endroit où ses reliques avaient été recueillies par les fidèles, saint Severin bâtit une chapelle. Par les tributs volontaires des habitants du voisinage, par les

dotations des princes, cette chapelle a été transformée en un vaste édifice qui possède aussi une nombreuse bibliothèque et un riche cabinet de médailles.

Le plus splendide de ces établissements religieux est celui de Melk. Sur le plateau qu'il domine, les Romains avaient bâti une forteresse. Dans le poème des *Niebelung*, ce même terrain de Melk est cité sous le nom de Medilik. Au dixième siècle, les farouches Magyars s'étaient fait là un redoutable retranchement. Le margrave Léopold Ier, le fondateur de la dynastie des Babenberg, s'empara de cette place en 984, y érigea un château et y fixa sa résidence. Le prince et cinq de ses successeurs furent ensevelis dans la crypte de l'église.

L'édifice actuel ne date que du commencement du seizième siècle. Le plan en fut tracé par un architecte des rives du Danube, et suivi sans restriction dans ses proportions gigantesques.

Par sa majestueuse façade, par ses deux grandes ailes, ses cours et ses jardins, il occupe toute la circonférence d'une colline qui s'élève à environ deux cents pieds au-dessus du rivage. Au centre est l'église, dont la haute coupole apparaît de loin comme un phare aux bateliers du Danube. Le savant archéologue anglais Dibdin a fait une description enthousiaste des beautés

de cet édifice, et pas un voyageur ne l'a vu sans l'admirer, et pas un artiste ne l'a regardé sans vouloir au moins en emporter une esquisse.

Il me souvient d'une journée que j'ai passée là avec deux amis, dont le cœur et l'imagination me rendaient mes émotions meilleures en s'y associant. C'était un dimanche. Dès le matin, les cloches résonnaient harmonieusement dans les airs, et les habitants de la bourgade de Melk, fonctionnaires, bourgeois, ouvriers, gravissaient pieusement avec leurs femmes et leurs enfants le sentier qui conduit à leur religieuse métropole. Nous suivîmes en silence cette foule recueillie. Après la messe, qui fut célébrée comme dans une cathédrale, un prêtre, à qui nous allions demander tout simplement la permission de visiter l'intérieur de l'abbaye, voulut lui-même nous servir de guide; nous ne pouvions en souhaiter un plus aimable. C'était un homme jeune encore, appartenant à une noble famille d'Autriche, très lettré, parlant plusieurs langues, et tout joyeux en ce moment d'acquérir une nouvelle instruction par la complaisance d'un hôte du couvent, d'un prélat de Hongrie, qui lui enseignait les principes de l'idiome des Magyars. En causant avec nous de la façon la plus agréable, notre excellent guide nous conduisit d'étage en étage à travers la vaste abbaye, dans

les riches appartements réservés à la famille impériale, dans les chambres studieuses des religieux, dans la bibliothèque qui honorerait le palais d'un souverain, dans les serres et les jardins. A chaque pas nous admirions le luxe intelligent, l'élégante ordonnance de ce majestueux établissement, et nous restâmes longtemps appuyés sur son balcon de marbre, contemplant dans une douce et muette rêverie le paysage qui se déployait sous nos yeux : les champs féconds, les forêts vertes, les blanches maisons des villages que le Danube enlace dans ses capricieux contours, et les eaux limpides du fleuve étincelant aux rayons du soleil, se déroulant au loin comme une voie lactée, comme un sillon de lumière sous les rameaux des chênes, à l'ombre des clochers. C'était un merveilleux spectacle à contempler, du haut de notre balustrade aérienne, la spendeur d'une œuvre de Dieu, autour de l'imposante sérénité d'une catholique institution. Les religieux de Melk, ainsi que ceux de Gottweihe et de Saint-Florian, appartiennent à l'ordre des bénédictins. En 1848, le gouvernement révolutionnaire de l'Autriche leur a retranché une partie de leurs revenus. Ce brave gouvervement! il est probable que, dans son ardeur de réformes, il ne se donna pas un instant la peine de réfléchir à la mission de ces communautés,

et crut se montrer très magnanime envers elles, en ne leur enlevant pas d'un trait de plume toutes leurs dotations. Ils font pourtant de nobles œuvres, ces bons religieux des bords du Danube, et chaque hameau situé dans leur voisinage peut leur rendre cette justice. Ils desservent un grand nombre de paroisses, ils entretiennent des écoles gratuites, ils dirigent le laboureur dans ses travaux agronomiques. Ils ont dans leur abbaye une pharmacie pour les malades, un cellier toujours ouvert pour le pauvre, des livres pour les enfants, un gymnase pour ceux qui veulent faire des études classiques, un séminaire pour ceux qui se destinent au sacerdoce. S'ils n'illustrent pas leur maison par de grandes publications, comme nos anciens bénédictins de France, il répandent autour d'eux d'une main active la semence des bonnes lettres et la semence de l'Évangile. Les paysans de leur domaine se distinguent des autres paysans de l'Autriche par leur honnêteté, leur intelligence; les enfants de leurs paroisses reçoivent tous au moins un premier élément d'instruction, et il en est plus d'un qui, après avoir suivi pendant quelques années les cours de l'abbaye, pourrait sans crainte se présenter à l'Université.

Non loin de ce cloître de Melk, qui semble

avoir été bâti pour servir de retraite à un Charles-Quint, il est un autre édifice religieux dont la modeste enceinte n'attirera point peut-être les regards du touriste, mais que les bateliers du Danube saluent avec respect. C'est l'église et l'hospice de Saint-Nicolas, fondés au douzième siècle par une charitable femme, à l'un des endroits le plus périlleux du fleuve, au bord du Strudel, pour donner des secours à ceux qui sortaient épuisés de leur lutte contre l'orageux torrent et une sépulture chrétienne à ceux qui y succombaient.

Ces pauvres bateliers du Danube! ils ont aussi leurs légendes, tristes légendes, marquées çà et là par des croix funèbres ou des *ex-voto*. Le puissant fleuve sur lequel ils transportaient autrefois les voyageurs, et où ils transportent encore tant de lourdes denrées, les condamne souvent, par ses nombreux détours, par ses bas-fonds, par ses îles d'où pendent de grands saules, par ses sables mouvants, à de rudes fatigues, et quelquefois les expose à de mortels dangers. A leurs embarcations chargées de grains, de sel et de bois, sont attelés des chevaux choisis parmi les plus robustes. Sur chaque cheval est un homme vêtu d'un simple pantalon de toile, la tête couverte d'un large feutre, et en avant de cette cavalcade s'avance un guide expérimenté

qui dirige la marche du convoi et proclame ses ordres que l'on répète de rang en rang jusqu'à ce qu'ils arrivent aux rameurs courbés sur leurs larges avirons. Ces laborieux manœuvres ne peuvent, comme sur les bords de la Saône ou du Rhône, suivre régulièrement un des deux côtés du fleuve. A tout instant il faut qu'ils aillent, tantôt à droite, tantôt à gauche, chercher le chemin qui leur échappe, qu'ils traversent un bras du Danube pour gagner une île, un banc de sable et qu'ils lancent de nouveau leurs chevaux à la nage pour atteindre une autre rive. Si le fond du fleuve les trompe, si le courant trop rapide les entraîne, si leur monture n'est pas assez forte, ou leur main assez ferme, il y va pour eux de la vie. Mais, plus le passage est difficile, plus ils affectent de joie et de résolution. C'est dans ces moments critiques qu'ils crient et font claquer leurs fouets pour s'encourager mutuellement et se guider l'un l'autre à travers les flots. Le soir ils amarrent leur bateau à un rocher et campent sur la grève. On tire les provisions de la cambuse, on allume un grand feu et l'on prépare le souper en se racontant les vicissitudes de la journée. Les chevaux paissent en plein air, les hommes reposent sous leurs tentes. C'est au centre de l'Europe civilisée, entre la royale ville de Munich et la capitale de l'Autriche, l'i-

mage d'une pérégrination dans les steppes, d'une caravane dans le désert.

D'importants travaux ont été faits pour faciliter la navigation du Danube, par les ordres de Marie-Thérèse dans le défilé du Strudel, par ses successeurs sur plusieurs points essentiels, par l'ardente initiative du comte de Sechenyi près de Drencova. Chaque année, d'habiles ingénieurs, de nombreux ouvriers, continuent cet utile labeur. S'ils n'ont point encore aplani partout le cours du fleuve, ils l'ont du moins dégagé de ses principales entraves, et le poète Campbell qui, il y a un demi-siècle, chantait le Danube en ses beaux vers, n'aurait plus le droit de dire aujourd'hui : « Ces rivages non parcourus, inconnus, incultes, où le paysan trouve à peine un sentier, où le pêcheur tient à peine une rame[1]. » Ces rivages sont animés chaque été par une foule de voyageurs. De Ratisbonne à Sulina ce fleuve est sillonné par une quantité de barques, de navires et de bateaux à vapeur.

1. Unknown, unploughed, untrodden shore,
Where scarce the peasant finds a road
And scarce the fisher plies an oar.

## II

# LES SIÈGES DE VIENNE

En 1853, les Russes ont fait à l'empire turc un fatal anniversaire. En 1853, quand le tzar menaçait de sa colère la cité des sultans, il y avait juste quatre siècles que Mahomet II renversait les remparts de cette cité, et que ses soldats s'y précipitaient avec une rage frénétique en foulant aux pieds le cadavre du dernier empereur des Grecs. Déjà Osman, d'où vient le nom d'Osmanlis appliqué aux musulmans, avait fondé son empire en Asie; Orchan avait érigé à Brousse son palais, au-devant duquel s'élevait une grande porte d'où le gouvernement turc a pris son titre de Sublime Porte. Le sort se joue souvent cruellement des pompeuses désignations dont se pare l'orgueil de l'homme. Derrière cette sublime porte, longtemps les padischas ont pu se croire.

comme le disaient leurs courtisans, les maîtres de l'univers, les premiers représentants de Dieu en ce monde, l'ombre d'Allah sur terre. Par cette sublime porte, longtemps ils ont reçu les bulletins de leurs armées victorieuses, les récits de leurs conquêtes. Par là, ils ont vu s'avancer dans la plus humble attitude les envoyés des puissances chrétiennes, qui courbaient le front devant l'arrogant ennemi des chrétiens et subissaient en silence les lois de la plus outrageante étiquette. Par cette même sublime porte, le divan entend aujourd'hui la tempête qui mugit autour du trône des fils du Prophète, comme une mer orageuse autour d'un navire démâté. Par là, il reçoit l'impérieux ultimatum d'un officier moscovite; par là, il tend dans sa détresse les mains à ceux qu'il appelait autrefois les chiens d'infidèles.

Étrange revirement des choses humaines!

Pour conserver aux Turcs la possession des rives du Bosphore, la France, l'Angleterre, arment aujourd'hui leurs légions, augmentent leurs escadres; et lorsqu'en 1453, on apprit que Mahomet venait de s'emparer de l'antiqu Byzance, un cri de désolation retentit dans toute l'Europe. Les princes gémirent de n'avoir point réuni leurs efforts pour prévenir cette catastrophe, et le pape Nicolas V en mourut, dit-on, de douleur.

Chacun pressentait alors, et malheureusement trop tard, les conséquences d'une telle conquête. C'était l'ambition effrénée mise à la place du timide, cauteleux empire grec, le régime féroce du sabre balayant les nefs de Sainte-Sophie et les cellules littéraires des Paléologues, la plus sauvage barbarie campée en face de la civilisation naissante, la loi sanglante de l'islamisme menaçant de sa furieuse audace la douce loi du Christ!

Quelle que fût l'épouvante des hommes les plus perspicaces de cette époque, il est probable pourtant que pas un n'entrevit dans toute leur étendue les suites de la prise de Constantinople. Qui aurait pu alors prévoir l'effroyable progrès de ces quelques hordes de soldats, que les croisés avaient vaincus tant de fois sur la terre sainte? Qui aurait pu prédire, à plusieurs longs cycles de distance, les incroyables invasions des Bajazet, des Sélim, des Soliman?

Au dixième siècle, les descendants de cette tribu tartare de l'Altaï, que nous appelons les Turcs, se confondaient encore dans les armées arabes, servaient de gardes, pour la plupart, aux califes de Bagdad. Au quatorzième siècle, ils commençaient à inonder les régions orientales de l'Europe. En 1389, à la bataille de Kossova, où périt l'héroïque Lazar, ils écrasaient le

royaume serbe; en 1526, à la bataille de Mohacz, où mourut Louis II, le pauvre jeune roi des Magyars, le dernier des Jagellons, ils traversaient la Hongrie; trois ans après, ils commençaient leur premier siège de Vienne. Pour entreprendre cette campagne, il leur fallait peut-être un prétexte, ils le trouvèrent dans un pacte inique. Par la mort de Louis II, l'archiduc Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, héritait sans difficultés de la couronne de Bohême, et en vertu d'un ancien contrat, et en vertu de son titre de beau-frère de Louis, devait également hériter de la couronne de Hongrie[1]. Mais un prince, qui s'était déjà signalé en plusieurs occasions par sa nature violente, par son caractère ambitieux, Jean Zapolya, possesseur de vastes domaines, vayvode de Transylvanie, déclara qu'un Hongrois seul pouvait monter sur le trône de Hongrie, et prit lui-même le titre de roi de cette contrée. Attaqué en rase campagne et battu par le comte de Salm, qui commandait les troupes de l'archiduc, abandonné par la plupart des grands seigneurs du pays, qui reconnaissaient les droits de souveraineté

1. Louis avait épousé la princesse Marie, sœur de Ferdinand et de Charles-Quint. La maison de Habsbourg s'est merveilleusement développée par ses alliances matrimoniales. C'est à ces habiles contrats qu'elle a dû l'Espagne et le nouveau monde, les Pays-Bas et la moitié de la France carlovingienne, Naples et une partie de l'Italie, la Hongrie et la moitié de l'Allemagne.

de Ferdinand, le hautain Zapolya se retira en Pologne, et là, se voyant seul, vaincu, humilié, dépossédé non seulement de la couronne qu'il convoitait, mais de ses biens héréditaires, dans sa fureur, il invoqua pour se venger l'appui de Soliman, et Soliman saisit avec empressement ce motif de guerre contre la maison d'Autriche. Il s'engagea donc à donner à Zapolya le trône de Hongrie; en revanche, celui-ci se constituait son vassal, s'obligeait à lui payer chaque année une somme de cent mille florins et à lui livrer, tous les dix ans, le dixième de la population de son royaume. Ainsi fut résolue dans le conseil de la Sublime Porte l'invasion de l'Autriche. Le conquérant de Byzance, Mahomet II, humilié dans son orgueil par la merveilleuse résistance des chevaliers de Rhodes, avait dit en mourant : « Qu'on inscrive sur ma tombe que je voulais prendre Rhodes et entrer en Italie! » Soliman II avait pris Rhodes et vraisemblablement portait aussi ses regards vers l'Italie.

Au mois d'avril 1529, Soliman partit de Constantinople avec une armée de deux cent mille hommes, et, malgré des pluies abondantes qui rendaient les chemins très difficiles, quelques semaines après il avait passé les Balkans; à la fin de juin il était en Hongrie. Pour répandre dans les lieux qu'il devait traverser l'épouvante

de son nom, pour lui frayer sa route par le fer et le feu, devant lui marchait un corps de trente mille cavaliers commandés, faut-il le dire? par un descendant des Paléologues, par Michel Oglou! Cette bande effrénée, les Turcs l'appelaient eux-mêmes la bande des ravageurs; les Allemands lui donnèrent tout simplement le nom de *Sackmann* (homme au sac), probablement à cause de la prestesse avec laquelle chacun de ceux qui en faisaient partie vidaient les sacs des maisons allemandes, ou de l'ardeur qu'il mettait à remplir son propre sac. Quoi qu'il en soit, ce nom trivial de Sackmann s'est perpétué sur les rives du Danube avec une affreuse réminiscence, et maintenant encore, dans les campagnes d'Autriche, plus d'une mère apaise l'irascibilité de son enfant en le menaçant du Sackmann. Une chronique allemande du seizième siècle raconte ainsi l'entrée des hordes de Michel Oglou dans les provinces de l'empire : « En ce temps-là apparut le Sackmann, qui précédait les Turcs, et pillait, brûlait, dévastait tout; il enlevait les hommes, les femmes, les enfants; il en a enlevé plus de trente mille, et ceux qu'il ne pouvait emmener, il les massacrait. »

Justement effrayé du péril qui le menaçait, l'archiduc Ferdinand Ier avait fait dans ses États une levée d'hommes extraordinaire, et prescrit

de nouveaux impôts. Puis il s'était adressé aux princes d'Allemagne, les conjurant d'oublier, en une si grave circonstance, leurs rivalités politiques, leurs dissensions religieuses, et de s'unir l'un à l'autre, dans leur propre intérêt, contre une invasion qui pouvait s'étendre jusqu'au cœur de la Germanie. Pour stimuler leur zèle, pour obtenir plus promptement leur appui, il se rendit à la diète de Spire; il y renouvela de vive voix ses exhortations, ses prières, et, plus d'une fois, sortit avec amertume d'une séance où il avait en vain usé de son titre de roi et de son éloquence. Parmi les électeurs, les ducs, les seigneurs souverains assemblés à Spire, il en était qui ne se souciaient nullement de s'aventurer, à leurs risques et périls, sur le théâtre d'une guerre fort éloignée d'eux; d'autres, dans leur prédilection pour la doctrine de Luther, ne s'affligeaient point de voir quelque peu martyriser le catholicisme de l'Autriche; d'autres, enfin, refusaient de croire à tout ce qu'ils entendaient raconter des forces de Soliman et de ses projets de conquêtes.

Si, dans les circonstances ordinaires, dans les jours de calme et d'administration régulière, les assemblées délibérantes peuvent rendre d'utiles services, en un temps de crise leurs habitudes minutieuses d'examen, leurs vanités de langage,

leurs rivalités d'opinion, souvent prolongent, aggravent le péril. Il est des heures solennelles où la fortune fugitive dépend d'une prompte résolution, où le capitaine d'un navire doit se précipiter lui-même à la barre du gouvernail, où Condé accomplit un acte d'une inspiration sublime en lançant son bâton de commandement au milieu du camp ennemi, où le fouet de chasse de Louis XIV peut être un instant le sceptre de la monarchie.

Pour surmonter les réserves de la diète, il fallut que Ferdinand la décidât à envoyer à Vienne des commissaires qui devaient constater eux-mêmes les progrès des Turcs. Les rapports que les commissaires, au retour de leur voyage, présentèrent à l'assemblée, ne laissaient plus aucun doute sur la gravité des événements. Il fut convenu alors qu'on donnerait un secours à l'Autriche; mais, ce premier point résolu, il fallait déterminer entre plusieurs concurrents le choix d'un général, et cette question entraînait de nouvelles difficultés.

Tandis que les représentants des divers États de l'Allemagne perdaient ainsi en de longs débats des semaines précieuses, Soliman, dont nul congrès n'entravait l'active volonté, poursuivait rapidement son trajet. On comptait que la ville de Bude, avec sa colline baignée à ses pieds par

le Danube, hérissée à sa crête d'une ligne de remparts, l'arrêterait au moins quelque temps dans sa marche. Mais déjà les habitants de cette localité, épouvantés à l'approche du Sackmann, avaient en grande partie déserté leurs maisons pour se réfugier en Autriche ou en Pologne. La garnison de la citadelle, qui se composait d'un millier d'hommes, se révolta contre son commandant, qui voulait défendre son royal drapeau, et capitula. La garnison de Comorn et celle de Raab, saisies du même effroi, suivirent ce même exemple. L'archevêque de Gran livra honteusement son château et sa ville aux janissaires. Altenbourg tomba en leur pouvoir par une lâche trahison. Deux bourgades seulement, Bruck et Wiener-Neustadt, et quelques petites forteresses, se défendirent vaillamment; mais leur bravoure ne suffisait pas pour suspendre le cours du torrent des hordes musulmanes, et le 26 septembre les étendards turcs flottaient en face des murs de Vienne.

Bientôt, jusqu'à plusieurs lieues de distance, la plaine qui se déroule autour de la capitale de l'empire autrichien fut couverte de chevaux, de chameaux, de munitions de guerre, de provisions de luxe, et d'une multitude innombrable de cavaliers et de fantassins. Là étaient les cohortes des pachas de Belgrade, de Roumélie, de Bosnie,

celles de plusieurs renégats, et celles du grand vizir Ibrahim, cet autre renégat, le favori, le confident, le beau-frère du sultan[1]. Au milieu de ces divers campements, on distinguait de loin à sa magnificence celui de Soliman. Sa vaste tente était, dans toute son étendue, couverte d'étoffes de soie et d'or. A l'intérieur, de splendides tentures la divisaient en différentes salles, où sur le sol s'étendaient les tapis les plus précieux, où sur ces tapis brillaient les divans ornés de perles, de saphirs et d'émeraudes. Cinq cents hommes d'élite veillaient nuit et jour à la porte de ce palais. Autour de la demeure du souverain s'élevaient celles de ses ministres, et douze mille janissaires protégeaient dans l'immense cité des soldats musulmans cette cité des maîtres. Trente mille tentes étaient ainsi rangées autour des murs de Vienne. Six cents bateaux turcs occupaient les îles du Danube; trois cents bouches à feu étaient posées sur leurs affûts, et trois cent

1. C'est un fait curieux à constater, que plusieurs des généraux qui ont donné le plus d'éclat aux armes des musulmans étaient des renégats. A présent, c'est encore à un renégat que le sultan confie le suprême commandement. Le plus favorisé, le plus puissant de tous ces renégats fut sans doute cet Ibrahim, ce Grec qui assistait au premier siège de Vienne. Soliman inventa pour lui de nouveaux témoignages de distinction, et, pour mieux lui prouver son affection, lui donna une de ses sœurs en mariage. Sa haute fortune fut de courte durée. Une nuit son cher beau-frère le fit poignarder dans son lit.

mille hommes juraient d'exterminer la ville des infidèles.

La garnison de cette ville, cernée par une telle armée, se composait de vingt mille soldats d'infanterie, de deux mille cavaliers et d'une milice bourgeoise qui ne s'élevait pas à plus de mille hommes. Avec une si faible troupe, il n'était guère possible de songer à livrer bataille aux Turcs en dehors des remparts. Il fallait se résoudre à rester sur la défensive. Des approvisionnements furent faits en vue d'un long siège, et les soldats strictement rationnés dès le premier jour. Malheureusement, pour ménager les provisions qu'on avait eu beaucoup de peine à recueillir dans les campagnes, on dut retrancher de la population de la ville un grand nombre de femmes, de vieillards et d'enfants, ce qu'on appelle en terme de guerre : les bouches inutiles. Ces pauvres gens, bannis des remparts où ils espéraient avoir un refuge assuré, errèrent de côté et d'autre et périrent pour la plupart misérablement. Cinq mille d'entre eux, dit une chronique du temps, tombèrent entre les mains des farouches soldats d'Oglou et furent égorgés. Tout ce qui restait de bras valides dans la cité fut employé à consolider les fortifications, à relever les murs délabrés, à en construire de nouveaux derrière ceux qui devaient être les premiers atteints

par le canon des Turcs. Pour prévenir autant que possible toute fausse alarme, la grande voix des cloches fut interdite; la sonnerie même des horloges des églises fut arrêtée. On eût dit que dans les jours de lutte qui se préparaient, la ville assiégée devait oublier le cours des heures. Restait encore une précaution très grave, très essentielle, à laquelle, par malheur, s'opposèrent trop longtemps des intérêts privés. Il s'agissait de démolir la longue ceinture de maisons, de faubourgs, qui à cette époque s'étendait déjà autour des remparts de l'impériale cité. Les habitants de ces faubourgs se mirent enfin à déménager leurs demeures; mais ils n'avaient pas fini, que déjà les légions turques arrivaient de tout côté, furieuses de voir le butin qui leur était enlevé. On mit le feu à ces maisons, les janissaires l'éteignirent, et des murailles que l'incendie n'avait point encore fait crouler se firent un fatal retranchement.

Dès que Soliman fut installé dans son camp, il envoya à Vienne quatre prisonniers dotés par lui de riches vêtements. Ces messagers devaient annoncer aux magistrats que le jour de la Saint-Michel (le 29 septembre), le magnanime sultan comptait déjeuner dans la grande salle du palais impérial; que, si la ville se soumettait humblement à son pouvoir, elle n'aurait qu'à se louer

de sa générosité; que si, au contraire, elle essayait de résister aux armes invincibles des vrais croyants, tous ses citoyens seraient passés au fil de l'épée, tous ses commandants condamnés aux plus cruelles tortures, et que le sel et la cendre seraient semés à la place de ses maisons rasées. Le gouverneur de Vienne, le ferme et brave palatin Philippe, renvoya au sultan, en échange des prisonniers allemands, quatre prisonniers turcs qu'il fit également revêtir de riches habits, et ne répondit pas même à sa sommation. Mais, quelques jours après la Saint-Michel, il lui fit dire par d'autres prisonniers qu'on l'avait attendu comme il le désirait au palais impérial, et que, le déjeuner préparé pour lui étant gâté, il fallait qu'il se contentât de ce que la garnison lui jetterait par-dessus les remparts.

Les Turcs n'avaient pu amener à travers les champs hongrois, détrempés par les pluies, des canons d'un assez fort calibre pour battre en brèche les murs de la ville. Ils se mirent à creuser des mines. C'est un travail dans lequel, à plusieurs circonstances, ils ont fait preuve d'une remarquable habileté. Mais, par les révélations de leurs espions, par celles qu'ils extorquaient de quelques prisonniers, les assiégés parvinrent à connaître la direction de la plupart de ces chambres souterraines, et en paralysèrent

l'explosion. D'autres pourtant échappèrent à leur vigilance. Le 9 octobre deux mines éclatèrent à la fois, et les janissaires se précipitèrent impétueusement sur la brèche qu'elles leur ouvraient. Mais ils y trouvèrent un rang de soldats inébranlable. Trois fois de suite ils recommencèrent leur assaut, trois fois ils furent rejetés dans les fossés. Le surlendemain une contre-mine renversa un vaste pan de muraille près de la porte de Carinthie, une multitude de musulmans s'élança de ce côté, et quelques-uns, dit-on, parvinrent même, dans leur impétuosité, à franchir les remparts. L'intrépide bravoure des assiégés résista encore à cette formidable attaque. Le combat dura trois heures, et les Turcs se retirèrent, laissant plus de douze cents morts sur l'espace où ils s'étaient amoncelés. Un troisième assaut, non moins acharné que les précédents, ne leur ayant pas donné plus de succès, leur ardeur commença à chanceler. Dans leur esprit superstitieux, ils attribuaient une puissance surnaturelle à cette petite troupe d'hommes au pied de laquelle échouait l'effort de leurs innombrables légions. Puis leurs provisions diminuaient à vue d'œil, et ce n'était pas chose aisée de les renouveler; puis, sous leurs frêles tentes en toile, ils souffraient du vent aigu d'octobre, de la neige, du froid, dans ce pays

qu'un de leurs hyperboliques historiens représente comme la résidence du roi de l'hiver. D'un autre côté, on ne pouvait se résoudre aisément à abandonner une ville qu'on s'était flatté de conquérir en quelques jours, et à s'éloigner les mains vides des trésors qu'elle renfermait.

Dans cette perplexité, les officiers furent appelés par Ibrahim à donner leur avis. Après une longue délibération, il fut décidé qu'on ferait encore un nouvel effort, qu'on tenterait un dernier assaut, après quoi on se retirerait, si le courage maudit des chrétiens l'emportait sur la puissance des vrais croyants. Cette bataille fut fixée au 14 octobre. Le 13, les assiégés n'eurent aucune lutte à soutenir. Les Turcs faisaient leurs préparatifs pour le lendemain. Toute la journée des crieurs publics errèrent à travers les tentes, proclamant à haute voix les récompenses offertes par le sultan à celui qui, le premier, parviendrait à planter le croissant sur les remparts des infidèles. Si c'était un capitaine, il gagnerait par là le rang de gouverneur; si un simple soldat, il serait nommé capitaine, et, de plus, recevrait une récompense en argent de six cent mille aspres (six cents ducats). Le sultan lui-même monta à cheval pour encourager ses troupes, observer le travail des mines, et juger par ses propres yeux des dispositions prises pour le

combat. Tandis que tout était en mouvement dans l'armée ennemie, les habitants de la ville travaillaient de leur côté activement à préparer leurs moyens de défense. Ils réparaient les brèches de leurs murailles, élevaient des palissades, creusaient de nouveaux fossés. Le même danger menaçait toutes les existences, et une même ardeur animait tous les esprits. Les vieillards prenaient la hache et la pioche; les femmes et les enfants portaient des pavés dans leurs bras, ou charriaient la terre dans des tombereaux. Les prêtres aussi ne restaient pas inactifs. Ils allaient deçà, delà, et partout stimulaient le zèle des travailleurs, tantôt en leur adressant de pieuses paroles, tantôt en s'associant eux-mêmes à leur labeur. Une ville est bien forte quand elle est ainsi défendue par une pensée unanime de religion et de patriotisme, quand nulle sacrilège suggestion n'a jeté l'incertitude dans le cœur de ses citoyens, quand la voix de la trahison n'est point entrée comme un élément dissolvant dans ce culte de l'autel et cet amour du foyer. C'est ce qu'on a vu en des sièges mémorables de l'antiquité et des temps modernes, c'est ce qu'on devait voir à ce siège de Vienne.

Le 14 octobre au matin, l'armée turque se divisa en trois grands corps, et, vers les sept heures, elle marchait vers la ville. Mais déjà elle

n'avait plus cet impétueux élan qui la rendait si redoutable dans les premiers jours, elle avait perdu l'espoir qui enflamme le courage, et plus d'une légion, opposée tacitement à cette nouvelle tentative, n'obéissait qu'à regret à l'ordre de ses chefs.

A midi, les assiégés découvrirent heureusement une mine qui pouvait produire un terrible désastre, et en retirèrent vingt-six tonnes de poudre. Mais, au même instant, deux autres mines éclatèrent à la porte de Carinthie et y ouvrirent une brèche de vingt-quatre toises. Là se précipitèrent des nuées de musulmans, là fut l'arène sanglante où, pendant plusieurs heures, assiégeants et assiégés se disputèrent avec acharnement chaque pied de terrain. Les Turcs enfin furent vaincus, et Soliman se résigna à se retirer. Mais sa retraite devait être signalée par une effroyable exécution. Dans la rage de sa défaite, il fit égorger ou jeter vivants dans un brasier tous les prisonniers qu'il ne voulait point emmener, les vieillards et les femmes infirmes; les autres furent liés avec des cordes et conduits à sa suite comme des bestiaux.

A deux lieues de distance de l'emplacement où naguère s'élevait sa tente superbe, il s'arrêta pour recevoir les félicitations de ses ministres et de ses généraux sur le succès de sa campagne,

et leur distribua des récompenses comme s'il venait de remporter une grande victoire. A son favori Ibrahim, il remit un sabre enrichi de diamants, quatre caftans d'honneur et trente mille ducats; à chacun des autres pachas, il donna deux caftans et une somme d'argent. S'il ne pouvait se dissimuler qu'il était vaincu, cruellement vaincu par quelques milliers d'hommes, ses courtisans ne négligeaient rien cependant pour lui persuader que ses armes n'avaient jamais été plus resplendissantes. Et la fin de sa campagne est relatée en ces termes curieux dans son histoire officielle :

« Un infidèle vint apporter au magnanime sultan l'expression de la soumission des princes, des habitants de la ville, des soldats, et implorer en leur faveur sa clémence. Le padischah reçut avec bonté leurs supplications et leur accorda son pardon. Mais, comme les pays d'Allemagne n'ont aucun rapport avec l'empire ottoman, comme il est difficile d'en régulariser les gouvernements, le sultan ne se donna point la peine de faire évacuer les forteresses et de les réorganiser. Il donna aux janissaires pour les récompenser de leurs services une gratification de mille aspres, et après avoir rétabli partout sur son chemin la tranquillité, il retourna vers sa suprême demeure. »

Pendant qu'on lui rédigeait ce glorieux bulletin, et qu'il recevait à Bude les hommages de Zapolya, les Viennois poursuivaient jusque sur les limites de la Hongrie les détachements de son arrière-garde, leur tuaient un grand nombre d'hommes et délivraient de leurs liens une quantité de prisonniers. D'après les diverses relations du temps, en prenant un terme moyen entre des chiffres exagérés et d'autres notoirement trop faibles[1], on peut dire que l'armée turque laissa dans les champs de Vienne trente mille morts ou blessés; les assiégés perdirent environ deux mille hommes.

Ce qui devait affliger les Autrichiens dans leur triomphe, c'est qu'après avoir refoulé jusqu'au delà de leurs frontières les hordes musulmanes ils n'entrevoyaient, après un tel succès, aucune apparence de pacification. Soliman se retirait non point comme un ennemi vaincu qui reconnaît l'utilité d'une plus longue lutte, mais comme un lion blessé qui n'aspire qu'à s'élancer de nouveau contre ses adversaires. Cette campagne, où tant de sang avait déjà coulé, n'était que le premier acte d'un drame dont plusieurs générations ne purent voir la fin. C'était un duel engagé

1. Par les unes, ce chiffre a été porté à 80 000 par d'autres à 60 000 par les plus timorées à 14 000.

entre la terre d'Orient et celle d'Occident, un duel que la lassitude des combattants interrompait de temps à autre par une trêve dont ils ne pouvaient pas même attendre l'expiration[1], un duel que les sultans transmettaient en mourant à leurs successeurs comme une dette religieuse, qui se prolongea sous les règnes de dix souverains d'Autriche, dans un espace de cent cinquante ans.

De la fin du onzième à la fin du treizième siècle, les chrétiens, dans l'ardeur de leur foi, avaient poursuivi l'islamisme sur les côtes de la Méditerranée, sur les rives du Jourdain et les bords du Nil. A son tour l'islamisme, maître absolu des lieux où les Godefroi de Bouillon, les Baudoin, les Lusignan avaient planté l'étendard de la croix, maîtres du Bosphore et de la plus grande part de la Méditerranée, s'avançait le long du Danube jusqu'au sein de la chrétienté. Dans le premier conflit des deux religions, de funestes dissensions avaient trahi la première espérance des croisés; dans celui qui éclatait au seizième siècle sur un autre terrain, la même fatalité secondait la politique des musulmans. La doctrine de Luther lançait la discorde entre les

1. Premier traité de paix à Grosswardein en 1538, les autres en 1540, 1547, 1568, 1575, 1664.

États naguère unis en une même croyance religieuse, divisait en deux camps hostiles les populations de l'Europe, et la politique des souverains y soulevait un autre antagonisme. Tandis que la papauté appelait tous les chrétiens à se liguer contre l'effroyable puissance des Ottomans, Henri VIII se séparait violemment de la papauté; tandis que Charles-Quint allait attaquer dans leurs repaires les Tunisiens, François Ier envoyait une ambassade à Constantinople et faisait un traité d'alliance avec Soliman.

Il savait bien ce qui se passait en Europe, cet homme qui fut à la fois l'un des plus heureux généraux et l'un des plus habiles souverains de la Turquie, l'une des plus étonnantes apparitions de ce siècle, où l'on vit à la fois siéger sur les quatre premiers trônes de l'Europe, Léon X, Charles-Quint, Henri VIII et notre chevaleresque François Ier; de ce siècle où du travail longtemps contenu des sociétés, des flancs de l'humanité, jaillirent à la fois les plus nobles œuvres de génie, et les plus audacieuses innovations, les plus admirables vertus et les plus grands crimes, la gerbe de lumière et la lave du volcan.

Deux ans après son retour à Constantinople, Soliman se mettait à la tête d'une armée qui, au dire de quelques historiens, s'élevait à six cent mille hommes, et se dirigeait de nouveau vers

l'Allemagne. Mais cette fois Charles-Quint, ayant fait la paix avec la France, et calmé par quelques témoignages de bon vouloir l'animosité des protestants, pouvait s'avancer au secours des principautés menacées par le sultan. Un événement des plus inattendus lui donna le temps de rallier en un même corps les détachements qui lui arrivaient de différents points et porta un grave préjudice à son adversaire. La petite ville de Güns, avec quelques remparts mal entretenus et une faible garnison, refusa intrépidement de se rendre aux sommations du sultan, et pendant vingt-cinq jours arrêta au pied de ses murs un demi-million de musulmans. On ne pourrait croire à ce fait s'il n'était attesté par les plus véridiques historiens. Les Turcs creusèrent des mines, ouvrirent des brèches, s'élancèrent onze fois à l'assaut et furent constamment repoussés. A la fin, Soliman, regrettant d'avoir perdu tant de jours devant cette obscure bourgade, s'avisa de cacher l'affront de son échec sous une apparence de générosité. Il fit venir dans son camp avec un sauf-conduit le commandant de la place, le vaillant Jurechich, et, après l'avoir félicité de son rare courage, il lui dit que, pour lui montrer combien il estimait les braves gens, il lui faisait don de cette vaillante cité de Güns et de sa citadelle; puis il se remit en route. Mais, au lieu de

s'avancer vers Vienne comme on s'y attendait, il entra en Styrie, s'empara de la ville de Gratz et assiégea vainement la citadelle. Pendant ce temps, ses hordes de ravageurs, commandées comme dans la première expédition par le farouche Michel Oglou, pénétraient dans l'archiduché d'Autriche, pillant, brûlant les villages, dévastant le sol, égorgeant les habitants. A l'approche des troupes de Charles-Quint, il se décida pourtant à se retirer, de peur que ces troupes n'en vinssent à barrer le chemin entre lui et l'armée de Soliman. Mais la soif du sang, l'ardeur du pillage, l'avaient retenu trop longtemps acharné à sa proie. Déjà, par une habile disposition, une masse compacte d'infanterie et de cavalerie allemande avait pris possession des gorges étroites par où il devait passer. Là, l'effroyable légion qui avait en tant de lieux répandu l'effroi et la désolation fut attaquée avec fureur, cernée de toute part, écrasée, massacrée. De quinze mille hommes dont elle se composait, à peine quelques-uns parvinrent-ils à s'échapper. Michel Oglou, tenant d'une main son sabre, de l'autre sa hache d'arme, combattit jusqu'au dernier moment avec la rage du désespoir, puis enfin tomba sur le sol couvert de blessures.

La nouvelle de ce désastre et celles que l'on répandait autour de lui sur les forces de Charles-

Quint déterminèrent Soliman à renoncer encore cette fois à ses projets de conquête. Il abandonna la Styrie de telle sorte que sa retraite ressemblait à une déroute. Si, dans ce moment, l'armée impériale se fût mise à sa poursuite, nul doute qu'elle n'eût terrifié cette multitude de soldats humiliés, fatigués de leurs longues marches, et démoralisés par les échecs qu'ils avaient subis.

Qui sait si, à la suite d'une telle campagne, les Turcs n'eussent pas renoncé à leur guerre de Hongrie? Mais Charles-Quint ne pensait qu'à se rendre au plus vite au concile de Trente, et il perdit, pour ne plus la retrouver, l'occasion que la fortune lui offrait. La paix se fit pourtant à des conditions qui assuraient à l'Autriche l'héritage de Louis II, et qui, par malheur, furent bientôt violées. Dans le traité de paix conclu le 24 février 1538, à Grosswardein, il était dit que Zapolya conserverait le titre de roi des provinces de Hongrie conquises par lui ou par les Turcs, et le titre de prince de Transylvanie, mais qu'il ne s'unirait plus à aucune entreprise hostile contre l'Autriche; que, s'il venait à mourir sans enfants, sa couronne appartiendrait à Ferdinand, et que dans le cas même où il aurait un fils, ce fils n'hériterait que des propriétés patrimoniales de la maison de Zopolya et du comté de Zips.

Deux ans après, Zapolya mourut, laissant un fils au berceau. En dépit du contrat de Grosswardein, sa mère le fit proclamer roi de Hongrie et le plaça sous la protection du sultan. Plus parjure encore que cette reine ambitieuse, Soliman, oubliant à la fois et les promesses qu'il avait faites à son vassal, et les engagements qu'il avait pris avec l'Autriche, envoya la mère et l'enfant en Transylvanie, et prit lui-même tranquillement possession des provinces hongroises. Par sa position stratégique, la ville de Bude était pour les Turcs une importante conquête; par ses sources d'eaux minérales, elle leur offrait une existence agréable, et cette cité de Magyars, ils en firent le chef-lieu d'un de leurs pachaliks, et ils la gardèrent cent cinquante ans.

A la suite de cette imprudente violation d'un solennel traité de paix, la lutte recommença. Malgré le courage avec lequel les Autrichiens la soutinrent, ils furent vaincus, et, en 1547, Ferdinand signait un autre pacte par lequel il reconnaissait la souveraineté de Soliman dans les districts de Bude, Erlau, Temeswar, Grosswardein, Stuhlweissenbourg, et, de plus, s'engageait à payer à son puissant ennemi un tribut annuel de trente mille ducats.

Investi de la couronne impériale après l'abdi-

cation de Charles-Quint, et se croyant peut-être par là plus fort ou obligé à un nouveau devoir, il entreprit contre les Turcs une quatrième guerre et n'en vit pas la fin. C'est dans cette guerre, continuée par son fils Maximilien II, qu'on vit le noble comte Zrinyi défendre, avec deux mille cinq cents soldats, le château de Szigeth contre une armée de cent mille musulmans; en s'enfermant dans cette citadelle, il avait fait jurer à chacun de ses compagnons d'armes de mourir plutôt que de se rendre. Ses braves soldats ne faillirent pas à leurs serments : après plusieurs combats acharnés, plusieurs assauts furieux, Soliman, désespérant de vaincre par la force l'étonnante résolution de Zrinyi, essaya de séduire son ambition par des offres splendides, puis d'émouvoir son cœur par la corde la plus sensible. Un jour, il lui offrit des titres d'honneur et de vastes domaines; un autre jour il le menaça d'égorger son fils, dont il venait de s'emparer. A ces promesses, à ces menaces, Zrinyi resta également inébranlable. Ses premiers retranchements ayant été pris après un siège de dix-sept jours par terre, il se retira dans une seconde enceinte, puis dans les tours du château. Soliman venait d'ordonner un assaut général, quand il fut saisi d'une maladie à laquelle il succomba; il avait alors plus de

soixante-dix ans, et, dans ses quarante-huit années de règne, il avait commandé en personne treize expéditions guerrières. Quelques heures avant d'expirer, il prêtait une oreille inquiète aux rumeurs de son camp, et s'écriait avec désespoir : « Le tambour de la victoire ne se fera donc pas entendre ! » Son fidèle vizir Mohamed-Sokolli, qui fut le guide intelligent de son souverain, réussit à cacher cette mort qui pouvait sauver Zrinyi, et l'inexorable volonté du sultan fut accomplie. Les palissades de la petite forteresse étaient démolies, ses murs renversés par l'explosion des mines, sa garnison réduite à trois cents hommes ; il ne restait plus aux assiégés qu'une tour qui ne pouvait résister longtemps à l'effort d'une armée gigantesque. Soudain Zrinyi ouvre lui-même la porte de son dernier refuge, et s'élance avec son bataillon au milieu des ennemis, tenant d'une main son drapeau et de l'autre brandissant son épée ; il tombe bientôt, criblé de blessures, dans les rangs serrés des musulmans, et tous ses compagnons furent égorgés ; puis les Turcs s'élancèrent avec des cris de triomphe vers cette tour, au pied de laquelle ils avaient répandu tant de sang. Mais là les attendait la vengeance de Zrinyi ; dans la profondeur des murailles étaient entassés des barils de poudre, Zrinyi y avait posé une mèche

allumée. Tout à coup la poudre s'enflamme, et la tour, ébranlée jusque dans ses fondements, engloutit trois mille Turcs sous ses décombres.

Sous le règne de Rodolphe II, les Autrichiens se signalèrent encore dans cet interminable guerre par plusieurs actions d'éclat. Le pacha de Bude fut battu en rase campagne; le pacha de Bosnie tué dans un autre combat; le maréchal de Tauffenbach remporta encore sur les Turcs une autre victoire, et Adolphe de Schwarzenberg leur enleva la ville de Raab, dont ils s'étaient emparés trois années auparavant.

Ces actes de courage, ces victoires d'un jour, ne suffisaient pas pour améliorer la situation de l'Autriche. Un événement beaucoup plus important pour elle, la mort de Soliman, ne lui donna ni plus de force ni plus de succès. Soliman avait été le Louis XIV de son empire, il avait élevé à son point culminant la monarchie ottomane; après lui elle ne grandit plus, et bientôt commença à décroître. Sous le règne des faibles ou vicieux souverains qui tour à tour occupèrent le trône illustré par le vainqueur de Rhodes, sous les règnes de Sélim, Amurat III, Mahomet III, Achmet Ier, Mustapha Ier, Osman II, l'Autriche s'estima heureuse de maintenir la trêve conclue par l'empereur Mathias. En vertu de cette trêve, les Turcs conservaient la Mol-

davie, la Valachie, la Transylvanie et une grande partie de la Hongrie.

En d'autres circonstances, nul doute que l'Autriche n'eût repris les armes pour essayer de ressaisir ce malheureux héritage de Hongrie qui lui avait déjà coûté tant d'argent et tant d'hommes, qui a été pour elle une cause perpétuelle de sollicitudes, et qui, en 1848, dans l'ouragan de l'Europe, a éclaté comme un cratère. Mais dans quel état de crise l'Autriche se trouva jetée dès le commencement du dix-septième siècle ! Quel temps que celui où, après avoir réprimé le soulèvement de la Bohême, elle avait à lutter contre l'Allemagne luthérienne et le génie de Gustave-Adolphe, contre la juvénile ardeur de Bernard de Weimar et la ténébreuse politique de Richelieu, qui, après avoir écrasé à la Rochelle la révolte du protestantisme de France, entrait en négociation avec Oxenstiern, et donnait son appui au protestantisme de l'Allemagne ! Quel temps que celui où l'empire de Maximilien s'engageait tout entier dans cette guerre de dévastation qui dura trente ans, où de toutes parts, sans cesse, on voyait surgir contre lui de nouvelles inimitiés, où son propre terrain semblait s'écrouler sous son sceptre, où le plus illustre des généraux de cet empire, le romantique héros du drame de Schiller, le glo-

rieux Wallenstein, trahissait lui-même la cause qu'il devait défendre et devenait, dans son ambition, le compétiteur de son souverain!

En une telle continuité de batailles et de désastres, comment l'Autriche aurait-elle pu songer à reprendre le royaume dont elle avait revendiqué l'entière possession à la mort de Louis II? Ce fut pour elle une grâce providentielle que les sultans n'eussent point l'idée de l'attaquer en ces jours de calamité, et de conduire, comme Soliman, leur armée sous les murs de Vienne.

Lorsque, enfin, le traité de Westphalie eut apaisé l'agitation de l'Europe, l'Autriche en revint à tourner ses regards vers les contrées où elle aspirait à fixer son pouvoir. Dans la Transylvanie soumise au protectorat des Turcs, deux candidats se disputaient les fonctions princières vacantes par la mort de Georges Rakocy. C'étaient le général Kemeny et Michel Apafi. L'Autriche s'allia au premier de ces concurrents. Les Turcs soutenaient le second. Un combat s'engagea entre les deux partis. Kemeny y fut tué. Les Turcs, animés d'une nouvelle ardeur belliqueuse par cette bataille, pressés d'ailleurs par Apafi, qui leur montrait en perspective de nouvelles conquêtes, se mirent en marche du côté de l'Autriche, sous les ordres d'Achmet Kiuperli. Déjà

ils touchaient à Raab. S'ils emportaient cette citadelle, en quelques jours ils pouvaient venir camper dans les plaines de la capitale. Par bonheur, l'Autriche avait à leur opposer un vaillant officier. Le 1er août 1664, Montecuculli leur livra, près du village hongrois de Saint-Gothard, une bataille où les Turcs perdirent dix-sept mille hommes et abandonnèrent toute leur artillerie. Après cette victoire, l'Autriche conclut avec la Porte une trêve de vingt ans, qui devait aboutir à une terrible lutte.

L'inflexible catholicisme autrichien, qui avait résolument combattu les protestants de l'Allemagne, ne pouvait souffrir que la doctrine de Luther s'implantât dans ses provinces de Hongrie, et les mesures qu'il employa pour l'extirper, et les lourdes charges que le séjour de ses troupes imposait à ces provinces, soulevèrent un mécontentement qui enfanta une vaste conspiration. Les chefs de ce complot furent arrêtés à temps et exécutés. L'un des principaux, Étienne Tekely, mourut dans la ville d'Arva où il s'était réfugié. Il laissait plusieurs filles, qui furent conduites à Vienne, et un fils, qui le vengea cruellement : c'était le fameux Émeric Tekely. A la tête d'une soldatesque effrénée, qu'on distinguait par le nom de Kuruzze (probablement une dérivation du nom de croisés), Émeric

se jeta dans les districts hongrois appartenant à l'Autriche, pillant et ravageant les villages comme un autre Oglou. Tout ce qu'il y avait d'aventuriers, de bandits dans la contrée venait se ranger sous ses drapeaux; et, en haine de l'Autriche, la France, il est triste de le dire, fomentait cette sacrilège rébellion. L'empereur essaya de rétablir le calme dans les districts insurgés en leur accordant la liberté de religion, en diminuant leurs impôts, en leur offrant une complète amnistie; mais déjà la révolte avait fait de trop grands progrès, et l'ambition de Tekely s'était élevée à une hauteur démesurée. Il rejeta dédaigneusement toutes les propositions qui lui furent faites, et, pour arriver au but qu'il se proposait dans son orgueil, pour conquérir le titre de duc de Hongrie qu'il fit graver sur ses monnaies, il s'allia aux musulmans, il réveilla par ses flatteries et par l'appui qu'il leur offrait leur vieille ardeur de conquêtes européennes.

Dans la juste inquiétude que lui donnait un tel état de choses, le gouvernement autrichien envoya à Constantinople une ambassade pour demander la prolongation, ou, pour mieux dire, la consolidation réelle d'une trêve qui, depuis plusieurs années, n'était qu'une trêve nominale. Pour rendre cette mission plus solennelle, on

adjoignit au comte Caprara, qui en était chargé, cinquante gentilshommes; on plaça sous ses ordres une flottille de dix-sept navires, et on lu remit une cargaison d'objets précieux qu'il devait offrir en présent au Grand Seigneur. Ses instructions portaient qu'il ne devait rien négliger pour surmonter toutes les tergiversations habituelles de la diplomatie musulmane et obtenir un traité de paix vraiment efficace.

Mais dès son arrivée à Constantinople, Caprara ne pouvait plus se dissimuler l'inutilité de son voyage. Sous ses yeux mêmes, on équipait des troupes destinées à rejoinder celles de Tekely, on lui fit attendre trois mois l'audience qu'il avait sollicitée, et lorsque enfin il fut admis à comparaître devant les ministres du sultan, on lui fit des propositions qu'il ne pouvait accepter. Quelques semaines après, le divan, ayant appris que Tekely venait de remporter une nouvelle victoire, devint encore plus exigeant. Pour signer un traité de paix avec l'Autriche, il demandait que l'empereur s'engageât à payer chaque année à la Porte un énorme tribut; qu'il reconnût Tekely comme prince de la haute Hongrie; qu'il livrât à la Turquie les forteresses de Raab, de Komorn, et lui remît en outre un titre d'indemnité de guerre de la somme de six millions de thalers. C'était là, ajoutait le benin divan,

l'ultimatum de la Sublime Porte. Près d'un tel ultimatum, celui que la Turquie a reçu l'an dernier du prince Mentschikof peut paraître fort modéré.

Caprara rompit la conférence en déclarant que l'empereur d'Autriche, forcé de recommencer la guerre, s'en fiait à Dieu et à son bon droit. Dès ce moment il fut traité comme prisonnier. On ne lui permit pas même d'envoyer un courrier à Vienne pour rendre compte de ses dernières tentatives de négociation, et, dans l'automne de 1682, le grand vizir Kara-Mustapha, qu'une ardente cupidité portait à cette expédition, se dirigeait vers la capitale de l'Autriche, avec une armée de quatre cent mille hommes, dans laquelle on comptait deux cent soixante-quinze mille soldats réguliers qui allaient rejoindre douze mille Tartares, treize mille janissaires, deux mille spahis, quatre-vingt mille soldats de diverses nations, réunis déjà sous les ordres de Tekely.

Le 8 décembre 1682, les domestiques de Caprara qui, plus heureux que leur maître, avaient pu sortir librement de Constantinople, apportèrent à Vienne la nouvelle de la résolution des Turcs et d'effrayants détails sur leurs armements. La guerre que l'Autriche s'était efforcée de prévenir allait donc éclater, et la nature vic-

lente, avide, cruelle de celui qui l'avait voulue, du hautain Kara-Mustapha, donnait à cette guerre un caractère terrible. Le danger de cette nouvelle invasion musulmane s'annonçait avec une telle perspective, que l'Europe entière s'en émut. La Bavière, la Saxe, le Brandebourg, promirent des secours à Léopold. L'Italie et l'Espagne lui témoignèrent la même sympathie. Le pape Innocent XI lui envoya par le cardinal Cibo une somme d'un million deux cent mille écus, en s'engageant à renouveler ce subside. La France ne s'associa point à ce généreux mouvement des puissances chrétiennes. Bien plus, elle essaya de l'entraver. Six ans auparavant, dans une de ses lettres qui sont devenues un des monuments historiques de son temps, Mme de Sévigné écrivait à sa fille : « Que dites-vous de notre bonheur qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie[1]? » Elle traduisait ainsi en riant la pensée politique de Louis XIV, et cette pensée était restée la même. Dans sa rivalité politique, Louis XIV, oubliant son titre de roi très chrétien, de fils aîné de l'Église, s'alliait aux persécuteurs du christianisme contre l'Autriche catholique, applaudissait à leurs armements et faisait des vœux pour leurs succès. En

1. Paris, 29 avril 1676

Allemagne, ses envoyés avaient ordre de s'opposer autant que possible aux sollicitations de Léopold. En Pologne, ils s'efforçaient de détourner les grands dignitaires du pays et le roi de tout projet hostile contre les Turcs. A quoi tiennent les destinées d'une nation! Si, dans son orgueil, Louis XIV n'avait point, par une vaine loi d'étiquette, froissé l'amour-propre de Marie Casimir, l'impérieuse épouse de Sobieski, il est probable que cette femme, qui exerçait un suprême ascendant sur l'héroïque Sobieski, se serait unie en cette circonstance aux combinaisons du cabinet de Versailles et aurait arrêté l'élan belliqueux du vainqueur de Chocim. Elle ne l'arrêta pas, et l'épée de Sobieski sauva l'Autriche.

Cependant, par l'effet de l'égoïsme qui peu à peu refroidit l'ardeur subite d'une libérale inspiration, peut-être aussi par l'influence de nos agents diplomatiques, les cours d'Allemagne, qui avaient répondu avec tant d'empressement à l'appel de Léopold, se montrèrent fort tièdes quand le jour arriva où elles devaient réaliser leurs promesses. Somme toute, l'empereur ne parvint pas à rassembler dans l'enceinte de sa capitale plus de vingt mille soldats de troupes régulières; de ses provinces hongroises, il tira environ trois mille hommes. Par bonheur, Kara-

Mustapha faisait de courtes marches et de longues haltes. Les Autrichiens, prévenus de son départ au mois de décembre, commencèrent aussitôt leurs préparatifs de défense et purent les continuer pendant tout l'hiver et tout le printemps. Tous les habitants des campagnes voisines furent obligés de venir successivement travailler aux fortifications : les ondulations de terrain qui pouvaient offrir un point avantageux aux Turcs furent aplanies ; les maisons qui s'élevaient trop près des remparts furent rasées. On creusa de nouveaux fossés, on fortifia les murs d'enceinte par une palissade de trente mille pieux de chênes, et, pour prévenir l'une des calamités les plus redoutables d'un long siège, le 20 mars 1683, les magistrats promulguèrent un édit par lequel il était enjoint à tout citoyen de se procurer des vivres suffisants pour un an, sinon de quitter la ville.

Le 30 juin, l'armée turque parut devant le fort de Raab. Les Impériaux pensaient que ce fort, ainsi que celui de Komorn, l'arrêteraient au moins quelque temps, et y avaient mis une garnison. Tekely et les autres généraux déclarèrent aussi qu'il serait très imprudent de s'avancer vers la capitale de l'Autriche, en laissant derrière eux des citadelles qui, en cas de défaite, pouvaient leur couper la retraite. Mais le grand vizir, qui

avait conçu le projet de fonder en Autriche un second empire ottoman, dont il eût été le souverain, était impatient de s'approcher de sa future résidence. Comme les pachas, qui n'avaient pas les mêmes motifs de précipitation, renouvelaient d'un ton plus ferme leurs objections, le vizir leur montra, pour mettre fin à leur résistance, le hatti-chérif par lequel le grand sultan lui donnait plein pouvoir de diriger, comme il l'entendrait, les opérations de la guerre. Tous les récalcitrants s'inclinèrent devant cet arrêt suprême. En même temps Kara-Mustapha lançait dans les campagnes de l'Autriche des légions de Tartares pour y jeter l'épouvante. De loin on pouvait compter les villages envahis par ces hordes sauvages à la lueur des incendies qu'elles y allumaient, et l'on ne reconnaissait que trop les chemins qu'elles avaient suivis au sang dont ils étaient inondés. Un engagement eut lieu entre quelques-unes de ces légions et un détachement de troupes impériales qui se repliaient sur Vienne. Celles-ci, surprises d'une attaque inattendue et craignant d'être tombées au beau milieu de l'armée turque, se débandèrent. Le duc Charles de Lorraine[1], qui les commandait, parvint

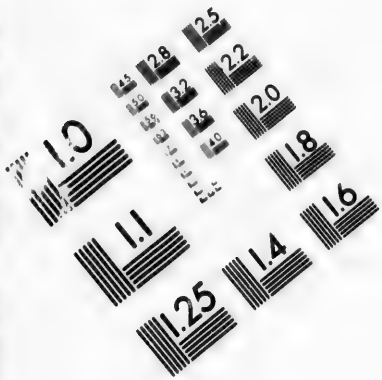
1. Charles V de Lorraine, le neveu, le successeur de cet étonnant Charles IV qui, selon l'expression de Voltaire, passa sa vie

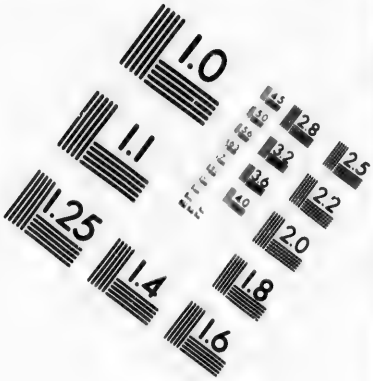
pourtant à arrêter les fuyards, à les ramener au combat, et les Tartares furent repoussés. Mais les récits de cette bataille travestis par de fausses rumeurs, ceux des paysans qui fuyaient éperdus devant les bandes vagabondes de Kara-Mustapha, l'aspect des femmes et des enfants qui, de leurs demeures dévastées, venaient en pleurant implorer un refuge dans les murs de Vienne, les cris de deuil ou d'angoisse qui s'élevaient de toutes parts, répandirent dans la capitale une sorte de terreur panique. On eût dit que les Turcs la tenaient sans défense sous le feu de leurs batteries. Tandis que les pauvres gens des campagnes demandaient à y entrer avec les misérables débris de leur fortune anéantie, les gens riches n'aspiraient qu'à en sortir et à porter bien loin de ces périlleux bastions ce qu'ils avaient de plus précieux. L'empereur, qui, il faut le dire, n'avait jamais eu la moindre prétention à l'héroïsme, donna lui-même l'exemple de cette désertion. Le 7 juillet au soir il partit avec sa mère, son épouse, les archiduchesses et la du-

à lever des troupes et à perdre ses États, qui, selon l'épitaphe que lui fit Pavillon,

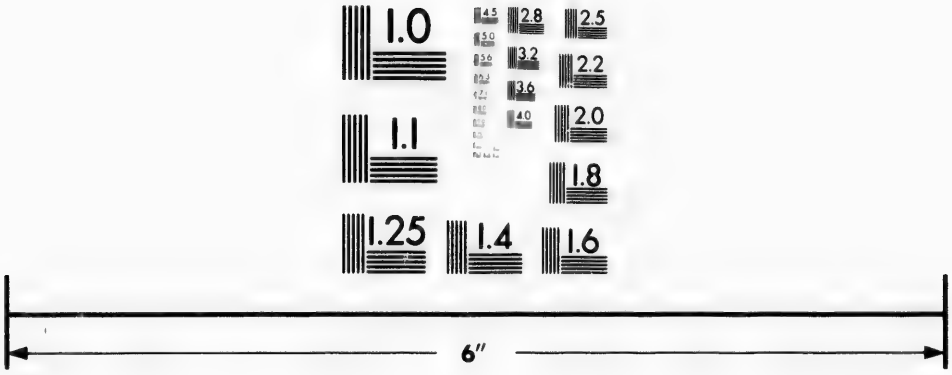
> ...Fut brave comme César
> Et malheureux comme Pompée,

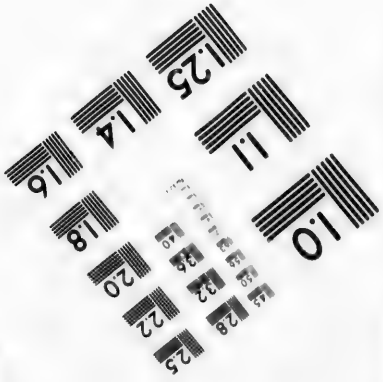
Charles V eût voulu rester l'allié de la France. Louis XIV, par sa hauteur, s'en fit un ennemi, mais il se plaisait à l'appeler le plus sage, le plus grand et le plus magnanime de ses ennemis.





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

chesse de Lorraine. Après lui, pendant toute la nuit, on vit défiler, sur la rive du Danube, une immense quantité de charettes chargées de bagages de toutes sortes, et plus de cinquante mille personnes. Quiconque en ce moment d'angoisse pouvait prendre de force ou obtenir à prix d'argent une voiture et des chevaux se hâtait de s'en emparer. L'incendie allumé par les Tartares sur les hauteurs de Kalenberg, au couvent des camaldules, éclairait cette marche nocturne, et le fleuve reflétait dans ses flots les lueurs de cette flamme sinistre. La frayeur troublait tellement l'esprit des fugitifs, qu'en s'embarquant pour remonter la rive gauche du Danube ils oubliaient de faire couper les ponts par lesquels les rapides escadrons musulmans pouvaient les poursuivre. Celui de Krems était envahi quand le marquis de Sapeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut, s'y établit avec ses gentilshommes, et par son courage sauva la famille impériale. « Ces Français, dit M. de Salvandy dans son éloquente histoire de Sobieski, ces Français commencent toujours par ce que veut l'honneur, sans s'inquiéter de ce qui plairait à la politique[1]. » Léopold pouvait s'arrêter à Linz; mais déjà les Tartares, dans leur fa-

1. *Histoire de Jean Sobieski*, 2e édition, page 461.

rouche élan, s'avançaient près de cette ville. Il alla jusqu'à Passau, sur les frontières de ses États héréditaires, et de là son œil inquiet cherchait à Inspruck, à Milan, à Prague, de plus sûrs asiles[1].

Tandis que le faible successeur de Charles-Quint, plus soucieux de sa sécurité que de son honneur, abandonnait ainsi à ses généraux le soin de défendre sa capitale, les soldats, les citoyens qui étaient restés là, qui, comme les fuyards, avaient eu aussi leur jour de découragement, se relevaient de leur état de prostration morale par l'heureuse influence de plusieurs nobles cœurs, par les sages conseils et les fermes exhortations du comte de Stahremberg, gouverneur de la ville, par la chevaleresque ardeur du duc de Lorraine, par la vertu de l'évêque de Neustadt, le comte Léopold Kollonitsch[2], qui joignait à la charité de l'homme d'église le courage de l'homme d'armes. L'archevêque de Vienne avait suivi l'empereur, Kollonitsch le remplaçait en cette heure solennelle. Ancien chevalier de Malte, il avait acquis dans ce premier emploi de sa vie des connaissances stratégiques qui furent plus d'une fois utiles à

1. *Histoire de Jean Sobieski*, p. 462.
2. Le pape le nomma cardinal après la levée du siège de Vienne.

Stahremberg, et il avait conservé un amour pour les armes qui le fit chérir des soldats. Pendant toute la durée du siège, on le vit parcourir chaque jour avec le commandant les différents quartiers de la ville, s'avançant bravement près des points les plus périlleux, s'arrêtant à chaque poste où il avait une bonne œuvre à faire, où il pouvait soulager une misère, encourager un blessé, consoler un mourant. Sur ce champ de bataille, où les fils de Mahomet menaçaient d'exterminer les disciples de l'Évangile; en cette guerre, qu'il pouvait vraiment appeler une guerre sainte, le vénérable prélat se disait qu'il avait, en sa qualité d'apôtre du Christ, plus de devoirs à remplir que les officiers et les généraux, et il fut l'un des héros de cette lutte glorieuse, un des mobiles les plus puissants, et un des guides de ces quelques milliers de citoyens et de soldats auxquels Léopold dut la conservation de se capitale, si, comme le remarquait alors un écrivain de France, un souverain pouvait devoir quelque chose à ses sujets[1].

Le lendemain du départ de l'empereur, des escadrons turcs s'avançaient jusqu'auprès des bastions de Vienne, caracolant autour des lignes de retranchements, mesurant à la course l'espace

1. *Mercure galant*, octobre 1682, p. 159.

que leur général en chef allait bientôt occuper, et de côté et d'autre cherchant pour leur propre agrément une occasion de meurtre ou de pillage. Ceux des habitants de la capitale qui n'avaient pas été témoins des atrocités commises dans les campagnes par ces hordes sanguinaires, apprirent par un horrible événement de quelle façon elles tenaient leurs promesses envers les chrétiens et célébraient leur victoire.

Près de Vienne est la petite bourgade de Perchtoldsdorf, qui, en 1529, avait, à l'aide de quelques fortifications, vaillamment résisté aux soldats de Soliman. Un détachement de troupes de Kara-Mustapha vint l'attaquer. Les habitants, qui voulaient se montrer dignes de leurs aïeux, entreprirent de se défendre, quoiqu'ils n'eussent avec eux qu'une compagnie de trente soldats. Leurs faibles remparts s'écroulent sous les boulets de leurs ennemis, la brèche est ouverte, la place envahie. Les courageux Autrichiens se retranchent alors avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils peuvent emporter de munitions dans la nef, dans la tour de l'église dont les murailles épaisses leur offrent une dernière sauvegarde. De là, ils braquent leurs fusils par les fenêtres, par les meurtrières, tirant avec une ferme résolution et presque à chaque coup abattant un ennemi. Leur lutte héroïque durait

depuis deux jours, quand un pacha arriva avec de nouveaux renforts pour y mettre fin. Il fit étendre un tapis sur le pavé de la place, s'assit avec sa pipe sur ce tapis et envoya aux assiégés un parlementaire pour les engager à se rendre. Les pauvres gens ne comprenaient que trop qu'au milieu des lignes qui les entouraient une plus opiniâtre résistance ne pouvait que retarder une catastrophe inévitable; que le canon démolirait leur dernier refuge, ou qu'une mine les ferait sauter. Leurs provisions d'ailleurs ne pouvaient longtemps durer, et le pacha leur offrait une honorable capitulation. Il leur garantissait a tous la vie sauve et la libre possession de leurs biens. Pour prix de cette grâce, il exigeait seulement une contribution de quatre mille florins, et pour donner un signe particulier à son entrée dans une forteresse qui n'avait pu être prise par les armes du grand Soliman, il demandait que les clefs de l'église lui fussent présentées par une jeune fille portant une couronne sur ses cheveux flottants. Il avait, comme on le voit, dans ses transactions guerrières, des idées très poétiques, ce magnanime pacha. Après une délibération à laquelle les vieilles voûtes du temple, les saintes images de l'autel donnaient un caractère suprême, les propositions du général musulman furent acceptées. Une douce et

timide jeune fille vint en tremblant lui remettre les clefs de la religieuse citadelle; puis les valeureux bourgeois de Perchtoldsdorf, confiants en sa parole, vinrent se ranger sur la place devant lui. Dès qu'il les vit tous réunis, il les fit cerner par ses troupes. Au signal dont il était convenu avec ses affidés, il se leva brusquement, abattit lui-même d'un coup de sabre la tête de l'innocente jeune fille qui se tenait encore debout devant lui, et tous ceux à qui il avait promis la vie et la liberté furent égorgés. Plus de trois mille cinq cents hommes périrent dans ce massacre, et les rues de la bourgade furentà la lettre, dit un savant historien, nondées d'un ruisseau de sang. Quant aux femmes et aux enfants qui se trouvaient encore dans l'église, ils furent faits prisonniers, conduits on ne sait où. Jamais on ne les a revus[1].

Le 14 juillet au matin, l'armée turque, dont on n'avait encore vu que l'avant-garde, se déroula dans les plaines de Vienne, avec son innombrable quantité de chevaux, de chameaux, de bagages et de munitions. Elle se forma en demi-cercle et couvrit de ses tentes un immense espace. Celles qu'on érigea pour le grand vizir,

1. Schimmer, *Wien's Belagerungen*, p. 220.

pour son harem et pour ses gardiens, occupaient, a dit Sobieski, une étendue presque égale à celle de Varsovie.

Jamais un plus formidable appareil n'avait menacé la vieille cité des empereurs. Jamais, du haut des terrasses dentelées, des clochetons fleuris de la haute cathédrale de Saint-Étienne, on n'avait vu flotter tant d'étendards, scintiller tant de sabres et de mousquets dans ces douces, silencieuses prairies, dans ces belles îles découpées, enlacées par le Danube. Pour réunir sous ses drapeaux ces centaines de milliers d'hommes, Kara-Mustapha avait fait des recrues dans toutes les régions de l'empire ottoman. L'Asie Mineure, l'ancien kalifat de Bagdad, la Grèce, lui avaient livré leur contingent. Il lui était venu des soldats des rives de l'Euphrate et des rives du Nil. La Crimée lui avait donné ses bandes de Tartares; Constantinople, ses meilleures cohortes de janissaires. Les princes tributaires de Valachie et de Moldavie l'avaient rejoint avec leurs soldats, et Tekely lui donnait une légion de Hongrois. Un savant eût pu faire une longue étude de géographie et d'ethnographie au milieu de tant de races diverses rassemblées sur le sol d'Allemagne. Un Homère aurait composé dans son épopée un chant curieux du dénombrement de ces légions, de la description

de leurs armes, de la peinture de leurs mœurs et de leurs physionomies.

Une partie des recrues impériales ayant été employées à la défense de Raab, de Komorn, et de quelques autres points, il ne restait à Vienne, au début du siège, que treize mille huit cent cinquante hommes de troupes régulières. Les bourgeois y adjoignirent leur milice. La maison de l'empereur forma un corps de mille hommes. La corporation des marchands arma deux cent cinquante hommes ; celle des bouchers et des brasseurs, deux cent quatre-vingt-quatorze ; celle des boulangers, cent cinquante-quatre ; celle des cordonniers, deux cent quatre-vingt-huit ; celle des apprentis, de différents métiers, trois cents ; celle des aubergistes, deux cent quarante-cinq. L'Université suspendit ses cours et sept cents jeunes gens abandonnèrent Hippocrate et Justinien pour prendre avec ardeur le sabre et la giberne. Ces compagnies d'étudiants, d'ouvriers, étaient commandées par des hommes de la plus haute aristocratie, ou par de vieux officiers qui se faisaient un honneur de les exercer au maniement des armes et de les conduire aux palissades. Dans ces jours de crise qui saisissent par ses fibres les plus délicates le cœur d'une nation, la distinction de la fortune et de la naissance s'efface, en un même sentiment

de danger, et celui-là apparaît comme le plus noble qui s'y montre le plus valeureux. Il y avait à Vienne des fils de quelques-unes des premières familles d'Allemagne, qui se confondaient dans les rangs des simples artisans, des grands seigneurs de Bohême, de Bavière, de Prusse, qui luttaient de courage avec de jeunes apprentis, et des Français. On est sûr de trouver des Français partout où il y a quelque péril à braver et quelque gloire à conquérir.

A peine les Turcs avaient-ils fait leur campement, qu'ils commencèrent à creuser leurs mines, en même temps qu'ils lançaient sur la ville des boulets, des bombes et des flèches enflammées. Une de ces flèches, enduite de soufre, mit le feu à un couvent; cet édifice, l'un des plus considérables de la capitale, et l'église qui y attenait s'abîmèrent en quelques instants dans un torrent de feu, et l'on ne parvint qu'avec peine à éteindre un incendie qui déjà dardait sur plusieurs points ses langues ardentes. Le lendemain de ce jour néfaste, le comte de Staremberg fut blessé à la tête par l'éclat d'une bombe ; mais le vaillant général ne voulut pas s'astreindre au repos que les médecins lui prescrivaient : à peine se donna-t-il le temps de faire panser sa plaie, et on le vit reparaître sur un brancard, s'en allant, comme la veille, de

quartier en quartier, de porte en porte, tandis que, de son côté, le grand vizir se faisait porter à travers les rangs les plus avancés de son armée, dans une litière en fer à l'épreuve de la balle.

La grande île où s'élève le faubourg de Léopodstadt, où se déroulent, sous leurs arbres séculaires, les allées du Prater, si cher aux Viennois, appartenait encore aux assiégés, et leur donnait un passage sur le Danube, un moyen d'action au dehors. Le général Schulze était entré dans cette île avec un corps de cavalerie, résolu à la défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais il ne leur était pas possible de la défendre contre les nuées de musulmans qui s'y précipitaient. Le 17 juillet elle fut envahie, et, dès ce jour, la ville impériale se trouva cernée, bloquée de toutes parts, isolée comme une autre île au milieu du torrent ennemi, privée de toute espèce de communication avec les campagnes qui pouvaient renouveler ses provisions, avec son souverain confiné dans ses limites restreintes de Passau, avec le duc de Lorraine, qui avait échelonné ses troupes des forêts du Kahlenberg jusqu'à Krems. Là il avait de fréquents combats à soutenir pour arrêter l'invasion des Turcs, sur les rives du haut Danube; là il voulait constituer une armée pour

délivrer le sol de l'Autriche. Dans ce but, il ne cessait d'invoquer le secours des princes d'Allemagne; il adressait message sur message à Sobieski, il le conjurait de venir, « dussiez-vous, disait-il dans sa noble et généreuse admiration pour celui qui lui avait disputé et enlevé le trône de Pologne, dussiez-vous venir seul, vous seul vous valez une armée! »

Le 23, les Turcs, ayant fait éclater quelques mines, tentèrent un premier assaut et furent repoussés. Le 27, ils y revinrent avec une telle ardeur, que les janissaires, dédaignant de prendre leurs fusils, s'élançaient sur les palissades le sabre en main : trois cents d'entre eux périrent à cette seconde attaque. Le grand vizir demanda une suspension d'armes pour ensevelir les morts; on lui répondit qu'il n'y avait point de morts dans la ville et qu'on ne voulait point de trêve. Il envoya presque aussitôt un nouveau parlementaire pour sommer l'arrogante cité de se rendre, la menaçant des plus horribles châtiments si elle persistait dans sa résistance. Staremberg lui fit dire que les habitants de Vienne ne se rendraient que lorsqu'ils n'auraient plus une goutte de sang à verser pour la défense de leur sol et de leur religion.

Un mois s'écoula, un mois de luttes perpétuelles, pendant lequel les musulmans creu-

saient constamment le terrain, mettaient le feu à leurs mines, recommençaient presque chaque jour leurs assauts. A toute heure, un nouveau cri d'alarme retentissait dans la cité, et les soldats accouraient sur la brèche qu'une explosion venait d'ouvrir, et le combat s'engageait quelquefois à une portée de fusil, quelquefois corps à corps, sur un rempart entr'ouvert, sur des pierres vacillantes, sur des palissades en feu; puis, dès que les ennemis avaient été rejetés, culbutés dans les fossés, soldats et bourgeois travaillaient à réparer les dégâts produits par la mine, à relever les murailles écroulées. Si, en face d'un ennemi alerte, infatigable, on n'avait pas le temps d'achever une nouvelle maçonnerie, on se faisait une fortification avec des troncs d'arbres, des poutres. Quiconque possédait une de ces pièces de bois, se hâtait d'en faire l'abandon, et les énormes pressoirs, qui naguère broyaient l'orge ou le raisin, fournirent plus d'un bloc de chêne à ces rapides constructions.

Cependant ces combats réitérés décimaient la garnison; les fatigues journalières et les rations insalubres de viandes salées enfantaient dans ses rangs de graves maladies. Les assiégés, enfermés dans une ceinture de fer, ne pouvaient plus recevoir aucun approvisionnement de la campagne ni pénétrer au sein des hordes mu-

sulmanes pour leur enlever un convoi. Les vivres s'épuisaient; le prix des denrées de première nécessité s'augmentait de jour en jour; le semmel (le petit pain), que l'on payait un kreutzer (quatre centimes) au commencement du siège, se vendait le 20 août soixante centimes; la livre de bœuf valait deux francs, et le gastronome qui voulait se procurer la jouissance d'un œuf ne l'obtenait pas à moins d'un écu. « Ce fut, dit un des naïfs chroniqueurs du temps, une fatale époque pour les chats, que les Viennois appelaient les lièvres des gouttières; on leur tendait des pièges dans leurs promenades nocturnes, on les poursuivait à coups de fusil. » Des restaurateurs s'établirent dans les rues, qui, plus honnêtes que ceux de nos barrières, ne cherchaient point à déguiser la nature de leurs exhibitions culinaires, et offraient à tout venant des rôtis de chat et des civets de chat. Dans une situation qui sans cesse devenait plus périlleuse, qui pouvait aboutir à un mortel désastre, il restait à la pauvre ville une espérance de salut, l'espérance que lui avait donnée le duc de Lorraine; elle connaissait le noble caractère de ce prince, elle savait qu'il n'oublierait pas sa promesse; mais, quoiqu'il n'y eût entre elle et lui qu'un espace de deux lieues, cet espace, fermé par les armes musul-

manes, n'était-il pas infranchissable? Les magistrats firent annoncer par un crieur public qu'ils donneraient une récompense de cent ducats à celui qui voudrait se rendre dans le camp du duc pour lui remettre une missive. Personne ne répondit à cet appel. Quelques jours après, comme le danger de la cité grandissait d'heure en heure, un Polonais résolut bravement de tenter cette effrayante entreprise. L'Autriche devrait aimer les Polonais; l'un d'eux a fait pour elle ce que nul Allemand n'avait osé faire; un autre a été son libérateur. Ce Polonais, nommé Koltschitzky, parlait le turc couramment et connaissait les mœurs des Turcs; il revêtit les habits d'un officier musulman, descendit des remparts à la dérobée, avec son domestique, et entra d'un air dégagé dans le camp de Kara-Mustapha, comme s'il en faisait partie. Un aga, auquel il plut par sa riante physionomie, et à qui il raconta qu'il venait s'enrôler volontairement sous l'étendard du Prophète pour combattre les chiens d'infidèles, l'invita à prendre du café dans sa tente, et, après avoir conversé amicalement avec lui, l'engagea à ne pas exposer sa vie en s'approchant trop près de la cité maudite. Après cette halte de bon augure, le hardi Polonais poursuivit tranquillement son chemin et franchit peu à peu toutes les lignes du camp;

mais, lorsqu'il arriva près des avant-postes des troupes impériales, il faillit être victime d'une de ses plus utiles précautions : les sentinelles, trompées par son uniforme musulman, s'apprêtaient à tirer sur lui; par bonheur, il savait aussi leur idiome, il leur cria en allemand qu'il était un de leurs amis, se fit conduire près du duc et rapporta à Vienne une lettre dans laquelle le prince annonçait qu'il lui arrivait des renforts de la Bavière, de la Saxe, de la Franconie; qu'il en attendait d'autres encore, qu'il attendait surtout le secours promis par la Pologne, et que bientôt il serait en état d'attaquer à son tour les forces musulmanes[1].

Cette lettre raviva l'espoir des assiégés, et l'espoir soutenait leurs forces, affermissait leur résolution. Il s'établit entre eux et le valeureux prince, qui proposait leur délivrance, un système de signaux au moyen de fusées volantes : mystérieux, éloquent télégraphe inventé par la nécessité. Quand le soir suspendait les luttes sanguinaires de la journée, quand des gerbes d'étincelles sillonnaient d'une lueur fantastique les ombres de la nuit, quand les Turcs voyaient

1. En récompense de son courage, Koltschitzky obtint la permission d'ouvrir un café. Il n'en existait encore point à Vienne; mais on peut dire que les Viennois ont en ce genre de spéculation bien réparé le temps perdu.

scintiller dans les airs les fusées de la tour de Saint-Étienne et celles du Kahlenberg, ils ne savaient pas que, d'une part, ces jets de lumière transmettaient aux troupes de Léopold une pensée d'angoisse et une prière, que, de l'autre, ils donnaient aux assiégés un témoignage de fraternelle sollicitude et un encouragement.

Vers la fin du mois d'août, tout un côté de la ville était complètement démantelé, les ouvrages extérieurs sapés, démolis par les mines, et les fossés à moitié comblés. Les Turcs touchaient au dernier mur d'enceinte, ils y revenaient sans cesse avec impétuosité, ils s'y cramponnaient. On ne braquait plus contre eux le mousquet ou la couleuvrine, on les tuait à coups de faux et de pique, et les femmes, pour les arrêter dans leur escalade, leur versaient sur la tête des seaux d'eau bouillante ou de poix fondue. Après plusieurs assauts acharnés, dans lesquels ils perdirent un grand nombre d'hommes, le 3 septembre, ils s'emparèrent du bastion du Burg, qui, pendant un mois, avait résisté à leurs efforts, et que le grand vizir appelait le morceau de pierre magique. De là, ils menaçaient les deux bastions voisins; de là, ils pouvaient, en un dernier combat, s'élancer dans la ville. C'était l'heure suprême, l'heure où les cloches de la cathédrale vibraient dans tous les cœurs comme

les soupirs de l'agonie. Épouvantés de leur péril, mais décidés encore à se défendre, les Viennois plantèrent sur les ruines de leurs remparts une nouvelle palissade, élevèrent de distance en distance des baricades dans leurs rues, enlevèrent les grilles des fenêtres et des portes de leurs maisons pour les enfoncer comme des lances entre les pavés. Tous les hommes valides furent sommés de se rendre dans les rangs de la milice, et un arrêt du gouverneur décréta la peine de mort contre tout soldat qui serait trouvé endormi à son poste.

L'Europe entière avait alors les yeux fixés sur cette noble cité qui, avec sa faible garnison, avec une population accablée par tant de fatigues, décimée en tant de batailles, épuisée en outre par une maladie épidémique, luttait intrépidement depuis deux mois contre le fer et le feu, le travail souterrain et l'assaut perpétuel d'une armée colossale. Tous les États chrétiens éprouvaient à la fois une profonde admiration pour cet héroïque peuple, et une vive anxiété. La Saxe et la Bavière accéléraient leurs armements pour lui venir en aide ; le pape, tremblant que le secours humain n'arrivât trop tard, invoquait avec ardeur le secours de Dieu et ordonnait une exposition du saint-sacrement dans toutes les églises de l'univers catholique.

La France, il est pénible de le dire encore, la France seule gardait une froide attitude au milieu de ce mouvement universel de sympathie, et lorsque le triomphe des nouveaux croisés sur les ennemis de l'Évangile fut proclamé avec enthousiasme dans toutes les églises, célébré avec une sorte d'ivresse dans toutes les villes, la France, soumise à la volonté de Louis XIV, ne s'associa point aux manifestations de cette joie universelle. Nos gazettes ne rapportèrent que tardivement, et comme à regret, la victoire de Sobieski, et, comme elles ne pouvaient cependant la dissimuler, elles s'efforçaient de l'atténuer. Un des principaux recueils du temps, le *Mercure galant*, très galant, trouva même dans son récit l'occasion de louer la piété, la générosité de Louis XIV, et de faire valoir les services que le grand roi avait rendus en cette circonstance à l'Église. « Pendant que plusieurs puissances armaient pour l'intérêt de la chrétienté, Sa Majesté, dit l'ingénieux écrivain, travaillait à faire diminuer dans son royaume le nombre des hérétiques, et l'on en voyait tous les jours rentrer au sein de l'Église, comme il y en rentre encore à toute heure. Le zèle de ce monarque pour l'avantage de la religion et de tous les peuples de l'Europe ne s'est pas arrêté là, puisqu'en tenant seulement Alger bloqué, il s'est fait rendre un

grand nombre d'esclaves, et est cause que la plupart de ceux que les Algériens avaient faits sur les autres nations se sont sauvés. Ainsi l'on peut dire que, dans le temps que les Turcs et les Tartares ravageaient l'Allemagne et faisaient des esclaves, le roi empêchait les vaisseaux algériens de faire la même chose sur les mers, et qu'il servait seul et à ses dépens la chrétienté, pendant que, d'autre part, tant de princes étaient unis pour la secourir. »

Le même écrivain, dont la relation dut être fort bien accueillie à Versailles, se lamentait sur les désastres commis par les Turcs, et dans un paragraphe amphigourique rehaussé par une image courtisanesque du soleil, l'emblème du grand roi, accusait de ces désastres l'orgueil de Léopold. « Il était, dit-il, des moyens infaillibles de sauver Vienne avant qu'elle fût réduite aux abois. On lui pouvait épargner la douleur de voir ses beaux édifices et ses remparts renversés, le sang de ses citoyens et de ses soldats à tout moment répandu, l'esclavage d'un nombre infini de malheureux et la désolation de plus de cinquante lieues de pays, enfin les plus grandes cruautés que les barbares exercent et qui ont été commises dans les plus indignes excès. Il n'y avait pour cela qu'à demander ou même à témoigner ce que l'on souhaitait pour qu'on allât

au-devant par des offres avantageuses; mais on n'aime pas toujours à voir briller le soleil : sa lumière n'éblouit pas seulement, elle obscurcit encore toutes celles qui ont moins d'éclat. On aime mieux perdre quelquefois que de rien devoir, surtout quand ceux à qui on devrait sont déjà montés au plus haut point de la gloire et que ce qu'on tiendrait d'eux leur fournirait des moyens d'augmenter celle qu'ils se sont acquise, s'il était possible que rien l'augmentât[1]. »

Ce qui contribua très grandement au salut de Vienne, ce fut la cupidité de celui-là même qui, malgré l'avis des ulémas, et malgré le sultan, avait voulu l'assiéger. Kara-Mustapha, ébloui de son pouvoir, aspirait à en conquérir un autre plus élevé. Comme Wallenstein, il ne se contentait plus d'être le premier général de son souverain, il voulait avoir sa propre souveraineté. Il s'était fait dans sa pensée la carte d'un empire dont il prendrait librement possession, et Vienne devait être la nouvelle Byzance de ce nouveau Mahomet. En deux mois de temps, il avait tellement affaibli cette ville, qu'elle semblait hors d'état d'échapper à son étreinte. On a tout lieu de croire que si, à la fin du mois d'août, il eût réuni en un même assaut toutes ses forces

1. Octobre 1683, p. 107 et 252.

contre elle, la pauvre cité eût succombé. Mais il la choyait déjà comme sa future résidence, il la tenait étroitement bloquée pour garder les richesses qu'elle renfermait, il la fatiguait par des détachements de troupes, par des assauts partiels, pour qu'elle capitulât et se rendît avec tous ses édifices et tous ses trésors.

Cependant son armée s'irritait de cette tactique dont elle ne devinait pas le motif, mais dont elle condamnait les lenteurs. Les janissaires, humiliés de leurs inutiles tentatives, de leurs perpétuels échecs, commençaient à faire entendre de sinistres murmures, et l'historien turc Cantemir raconte que plusieurs d'entre eux s'écrièrent : « Oh! infidèles, si vous ne voulez pas venir vous-mêmes nous attaquer, montrez-nous seulement vos bonnets : ils suffiront pour nous mettre en fuite. »

Le grand vizir reconnut qu'il ne pouvait, sans s'exposer à une mortelle catastrophe, persister plus longtemps dans ses combinaisons. Il apprenait d'ailleurs que l'armée du Danube, déjà grossie par de nombreux renforts, commençait à se mouvoir de son côté. Déjà elle s'était signalée par plusieurs victoires. La garnison de Klosterneuburg avait repoussé vaillamment l'attaque de plusieurs milliers de Turcs. Le supérieur du couvent de Melk avait mis en fuite de

escadrons de Tartares ; un autre prélat, un vieillard, le vénérable Kollreis, appelant à lui les habitants des campagnes, les ralliant sous sa bannière, les exaltant par ses religieuses exhortations, avait dispersé toute une légion de musulmans, et l'infatigable duc de Lorraine venait de battre Tekely sous les murs de Presbourg.

Kara-Mustapha ranima par de nouveaux ordres l'ardeur de ses troupes. Le 4 septembre, il fit mettre le feu à une mine qui renversa tout un bastion, et la ville entière en trembla; au même instant il s'élançait lui-même à la tête de quatre mille janissaires vers la brèche ouverte par cette effroyable explosion. Soldats et bourgeois, officiers et généraux, tout le monde accourut sur cette nouvelle arène; le combat s'engagea, et dura deux mortelles heures. Les Turcs se retirèrent, laissant cinq cents hommes sur le champ de bataille. Le 7, autre explosion de mine suivie d'un autre assaut. Les Turcs perdirent à celui-ci quinze cents hommes. Mais la malheureuse ville payait cher chacune de ses victoires, elle y versait le plus précieux de son sang, elle voyait de jour en jour les rangs de ses défenseurs s'amoindrir. Toute la nuit, elle lançait du haut de Saint-Étienne ses signaux de détresse, et de la cime du Kahlenberg jaillissaient d'autres signaux qui lui promettaient un prompt secours. Si ces se-

cours tardaient encore à venir, c'en était fait de la courageuse cité. « Encore quelques jours », disait Staremberg à ses soldats, comme Christophe Colomb à ses matelots. « Encore quelques jours, » répétait son noble auxiliaire, l'évêque Kollonitsch, en visitant le malade, en consolant le blessé. Dans deux jours en effet, la capitale de l'Autriche devait périr ou devait revivre.

Elle devait revivre. Le 12 septembre, au premier rayon de l'aube, une cloche sonnait dans la chapelle du Kahlenberg. Un prêtre, qui s'était distingué par son courage dans les guerres contre les Turcs et par ses vertus, le capucin Marco Aviano, allait célébrer la messe, et à cette messe devait assister la plus auguste assemblée. C'étaient les princes confédérés qui, des rives de l'Elbe, de l'Inn et de la Vistule, s'étaient rejoints sur le même sol pour défendre la même cause. C'étaient le duc George de Saxe, le margrave de Baireuth, le prince de Waldeck, le duc de Saxe-Lauenburg, le prince Louis de Bade, qui, plus tard, devait combattre dans les rangs de nos adversaires contre Villars et Catinat. C'était le jeune et valeureux Maximilien de Bavière, qui fut l'un de nos plus illustres et de nos plus malheureux auxiliaires dans la guerre de succession. C'était le fils du comte de Soissons, qu'on appelait dédaigneusement à Ver-

sailles le *petit abbé*, et qu'on devait un jour appeler de son grand nom de prince Eugène. Louis XIV lui avait refusé un régiment, il allait en conquérir un sous les drapeaux de l'Autriche à sa première bataille.

Au milieu de cette cohorte de princes, les regards des spectateurs cherchaient celui dont le nom errait sur toutes les lèvres et se fixaient sur un homme de cinquante ans, à la taille robuste, à l'œil noir, à la physionomie à la fois énergique et spirituelle : c'était Jean Sobieski. A sa droite marchait le vaillant duc de Lorraine; à sa gauche, son fils Jacques, tout jeune encore, à qui il enseignait le métier des armes. Le héros polonais n'entra le premier dans la chapelle que pour y mieux faire voir son humilité chrétienne : lui-même servit le prêtre à l'autel, puis s'agenouilla pieusement pour recevoir la communion. Les princes catholiques communièrent avec lui, et, à leur sortie du temple, ils allèrent se ranger dans un préau où Sobieski arma son fils chevalier, où Marco Aviano vint leur donner à tous sa bénédiction.

« Allons maintenant, s'écria Sobieski en brandissant son glaive, allons avec assurance. Dieu nous assiste. »

Un instant après, la bataille commençait.

En apprenant l'arrivée des troupes polonaises,

leur jonction avec celles d'Allemagne et du duc de Lorraine, et leur approche, Kara-Mustapha, laissant autour de la ville assiegée le nombre d'hommes nécessaire pour la tenir bloquée, s'était mis en marche pour arrêter au village de Nussdorf, au pied du Kahlenberg, les confédérés. En quittant son camp, persuadé que bientôt il en reprendrait possession, il y laissait tous ses trésors; seulement il avait pris la précaution d'y faire égorger un bon nombre de prisonniers. Son armée, amoindrie par les légions qui restaient stationnées devant Vienne, par celles que Tekely avait conduites dans son expédition en Hongrie, se montait encore à cent mille hommes. Elle était divisée en trois corps : le premier commandé par le pacha de Mésopotamie, le second par le pacha de Bude. Le grand vizir était au centre avec les spahis et les janissaires.

Les alliés avaient pris les mêmes dispositions. Leur armée, qui, en somme, se composait de quatre-vingt-cinq mille hommes, qui, par les détachements qu'elle avait dû jeter sur différents points, était réduite à soixante-cinq mille hommes, se divisait aussi en trois corps : l'aile gauche, commandée par le duc de Lorraine; l'aile droite, par le roi de Pologne; le centre, par Maximilien de Bavière

L'aile gauche engagea la première le combat.

En descendant par les ravins de Nussdorf et de Heiligenstadt, elle arriva en face des Turcs qui lui barraient le chemin et lui disputaient avec acharnement chaque pied de terrain, chaque monticule, chaque escarpement. La lutte dura plusieurs heures, ardente de part et d'autre, meurtrière, inflexible. Les Saxons vinrent d'abord en aide aux Bavarois; mais ces deux troupes réunies n'étaient pas encore assez fortes pour enfoncer les lignes ennemies. A midi enfin apparut l'aile droite de l'armée chrétienne, dont la marche avait été retardée par les forêts qu'elle devait traverser ; à deux heures elle fut rejointe par l'armée polonaise. Toute cette masse de soldats, animée d'un religieux enthousiasme, encouragée par la voix, par l'exemple de ses chefs, se précipita à la fois sur les Turcs, emporta les retranchements qu'ils avaient érigés à Nussdorf, à Heiligenstadt, s'empara de leurs batteries, pénétra dans leurs rangs. Kara-Mustapha fit un dernier effort, un effort désespéré pour arrêter ce torrent impétueux, enveloppa dans ses escadrons un régiment d'uhlans et l'écrasa. L'armée chrétienne poursuivait cependant ses progrès, elle n'avait plus devant elle qu'une redoute élevée par les musulmans entre Weinhaus et Gersthof. Les plus vaillants pachas, l'élite des janissaires, s'étaient réunis pour la défendre.

Trois fois le duc de Lorraine tenta de l'enlever, trois fois il fut repoussé. Le prince Louis de Bade se jeta, de son côté, avec son régiment de dragons, et la redoute fut prise. En même temps, Sobieski s'avançait avec ses troupes sur les flancs de l'ennemi. Les Turcs, saisis de frayeur, se débandèrent, s'enfuirent. Ils accouraient dans leur camp avec le grand vizir, qui espérait peut-être pouvoir encore s'y retrancher, lorsque, d'un côté, ils virent Staremberg s'avançant hors des remparts de Vienne avec sa terrible garnison, et, de l'autre, le margrave de Bude, qui les poursuivait avec ses dragons. Alors nulle exhortation ne put apaiser leur épouvante. Ils partirent en désordre, abandonnant leurs tentes, leurs munitions, entraînant dans leur tumultueuse retraite les pachas et le grand vizir, dont ils ne reconnaissaient plus l'autorité, dont ils n'écoutaient plus la voix. Ils coururent sans s'arrêter jusqu'au delà des limites de l'Autriche, jusque sur les terres de Hongrie, d'où ils devaient être encore bientôt chassés.

Le lendemain de ce merveilleux événement, les Viennois, affamés par leur blocus, ramenaient en triomphe dans leur ville les approvisionnements du camp de Mustapha, et Sobieski adressait à la reine de Pologne cette lettre écrite évidemment au courant de la plume, un peu exagérée

en quelques détails, notamment dans l'énumération des tentes musulmanes, mais pleine d'abandon charmant :

« Dieu soit à jamais loué ! Il a donné la victoire à notre nation, il lui a donné un triomphe tel que les siècles passés n'en virent jamais de semblable : toute l'artillerie, tout le camp des musulmans, des richesses infinies, nous sont tombés entre les mains. Les approches de la ville, les champs d'alentour sont couverts des morts de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation. Nos gens nous amènent à tout moment des chameaux, des mulets, des bœufs, des brebis que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multitude innombrable de prisonniers. La victoire a été si subite et si extraordinaire que, dans la ville comme dans notre camp, on était toujours en alarme ; on croyait voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé en poudres et munitions pour la valeur d'un million de florins.

« Le vizir a tout abandonné dans sa fuite, il n'a gardé que son cheval et son habit. C'est moi qui me suis établi son héritier, car la plus grande partie de ses richesses me sont tombées entre les mains.

« Avançant avec la première ligne et poussant le vizir devant moi, j'ai rencontré un de ses do-

mestiques qui m'a conduit dans les tentes de sa cour privée. Ces tentes occupent à elles seules un espace grand comme la ville de Varsovie ou la ville de Léopol. Je me suis emparé de toutes les décorations et des drapeaux qu'on a coutume de porter devant le vizir. Quant au grand étendard de Mahomet, que son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au saint-père par Talenti[1]. De plus, nous avons de riches tentes, de superbes équipages et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai pas encore tout vu, mais il n'y a pas de comparaison avec ce que nous avons vu à Chocim. Rien que quatre ou cinq çarquois montés de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de ducats. Vous ne direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tartares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien apporté, car il n'y a que l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.

« J'ai aussi un cheval du vizir avec le harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près, mais il a échappé. Son kihag ou premier lieutenant a été tué, ainsi que nombre d'autres des principaux

1. Le pape foula aux pieds pendant une messe solennelle cet étendard des infidèles; puis l'ayant aspergé et bénit, le fit placer au Vatican.

officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la poursuite, et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turcs se défendent avec acharnement. A cet égard, ils ont fait la plus belle retraite du monde. Cependant les janissaires ont été oubliés dans les tranchées, et la nuit on les a tous taillés en pièces. Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turcs, que, tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela. Je les estime, sans les Tartares, à trois cent mille combattants, d'autres ont compté trois cent mille tentes; ce qui composerait un nombre d'hommes au delà de toute proportion connue. Pour moi, je compte à peu près cent mille tentes, car ils comptaient trois camps immenses. Depuis deux nuits et un jour, s'en empare qui veut, ceux mêmes de la ville sont venus prendre part au butin; je suis sûr qu'ils en ont pour huit jours. Les Turcs ont laissé en fuyant beaucoup de captifs du pays, surtout des femmes, mais après en avoir massacré tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc par conséquent beaucoup de femmes tuées, mais aussi beaucoup ne sont que blessées et peuvent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans, un charmant petit garçon à qui un de ces lâches

a hideusement fendu la tête par la bouche. Le vizir s'était emparé, dans un des châteaux de l'empereur, d'une très belle autruche vivante; mais il lui a aussi fait couper la tête pour qu'elle ne retombât pas au pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffinements de luxe que le vizir réunissait dans ses tentes. Il y avait là des bains, de petits jardins avec des jets d'eau, des garennes à lapins, enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats ont fait la chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

« Aujourd'hui je suis allé voir la ville, elle n'aurait pu tenir au delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets; les immenses bastions crevassés et à moitié croulés ont un aspect épouvantable : on dirait de grands quartiers de rues.

« Toutes les troupes ont bien fait leur devoir; elles attribuent à Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi a commencé de plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis le vizir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers moi à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant fort peu à faire. J'ai vu alors accourir M. de Bavière, le prince de Waldeck et autres : ils m'embrassaient, ils me baisaient les mains et les pieds; les soldats et les officiers à pied et à cheval s'écriaient :

*Ah! unser brav Kœnig!* Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

« Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et M. de Saxe, nous n'avons pas pu nous rencontrer hier parce qu'ils étaient à l'extrême gauche; je leur avais donné quelques escadrons de nos hussards commandés par le maréchal de la cour. Le commandant de la ville, Staremberg, est aussi venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé en me donnant le nom de sauveur. J'ai été dans deux églises, où le peuple m'a baisé les mains, les pieds, les habits; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin, s'écriaient : « Ah ! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses. » Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat;* mais ils étaient retenus par la crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros du peuple fit entendre une espèce de *vivat.* Je remarquai que les supérieurs le voyaient de mauvais œil; aussi, après avoir dîné chez le commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de regagner le camp[1]. »

La triste remarque qui termine cette lettre n'était que trop juste. Les fonctionnaires autri-

1. Lettres du roi de Pologne Jean Sobieski à la reine Marie Kasimir, traduites par le comte de Plater, publiées par M. de Salvandy, lettre neuvième.

chiens devinaient la pensée de leur souverain et s'y soumettaient. Une misérable vanité s'était réveillée dans l'esprit de Léopold après la défaite de ses ennemis. Il avait, au jour du danger, sollicité, imploré le secours du roi de Pologne. Maintenant il se sentait embarrassé de lui devoir un si grand service. Le 13 septembre, à la suite du *Te Deum* qui fut solennellement chanté dans la cathédrale, un prêtre, fidèle interprète des justes sentiments du peuple, monta en chaire, et tournant ses regards vers Jean Sobieski, qui était là humblement agenouillé, prit pour texte de son sermon le sixième verset de l'évangile de saint Jean : *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Johannes.* Le 14, Léopold, en rejoignant sa capitale, discutait froidement de quelle façon il devait, selon les lois de l'étiquette, se rencontrer en sa qualité de souverain héréditaire avec celui qui venait de sauver son empire et qui n'était que roi électif. « Il faut le recevoir à bras ouverts, » s'écriait le duc de Lorraine; mais ce cri généreux ne trouvait pas d'écho dans l'âme éteinte de Léopold.

Bientôt, Sobieski reconnut que sa présence n'était nullement agréable à ceux qu'il avait arrachés à un mortel péril. Il pressentit aussi que les magnifiques promesses qu'on lui avait faites quand on invoquait son appui, ne seraient

point tenues. Il n'en continua pas moins la glorieuse tâche qu'il avait entreprise, il poursuivit les Turcs en Hongrie et joignit d'autres palmes à celles qu'il avait conquises à Nussdorf, dans sa bataille à jamais mémorable.

« Ce qui distingue surtout cette bataille, dit M. de Salvandy, c'est qu'on ne sait si on en trouverait dans l'histoire une autre qui eût ainsi marqué nettement, pour un empire conquérant, le passage de la grandeur à la décadence. Ce fut le caractère du désastre des Turcs sous les murs de Vienne, d'être la borne fatale posée à leur puissance. Le désastre de Lépante n'avait fait que suspendre leur essor; celui de Vienne le brisa. Après la victoire de don Juan, l'islamisme s'était remis à soumettre, comme si de rien n'était, des provinces, des îles, des royaumes. Depuis la victoire de Jean III, le divan n'a pas fait une guerre, pas un traité où il ait gagné un pouce de terre; la trêve de Zuravno est sa dernière paix conquérante. Dans la campagne de Vienne, Jean lui arracha en trois mois plus qu'il n'avait conquis en cent ans. La suite ne devait pas démentir ces brillants débuts. La guerre de quinze années, qui commençait, allait être, pour la chrétienté, féconde en réparations et en victoires. Aussi est-ce des journées de Chocim, de Vienne, de Parkau, de Strigonie, qu'à l'exemple

du prince Cantémir tous les historiens font dater la décadence de l'empire des Mahomet et des Soliman[1] »

1. *Histoire de Sobieski*, p. 568.

## III

# LES LÉGENDES BIBLIQUES

## DES MUSULMANS

Chacun sait que la religion musulmane a été en partie greffée sur la religion des juifs et sur celle des chrétiens. Chacun sait que les noms des patriarches de la Bible, celui de Jésus-Christ et celui de la Vierge, sont respectueusement cités dans le Coran[1]; chacun sait enfin qu'à travers le dogme de sensualisme et de fatalisme proclamé dans ce livre éclate en différents passages, par la plus étrange association, la pure morale de l'Évangile.

Si, comme le fait semble démontré, Mahomet

1. On trouve dans les différentes sourates du Coran les noms d'Adam, Seth, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Ésaü, Jonas, Moïse, Aaron, Saül, Zacharie, Job, souvent celui de David et de Salomon, et toujours avec une expression de respect celui de Jésus. Les musulmans disent que le Coran fut apporté par l'ange Gabriel à Mahomet, dans l'espace de vingt ans, verset par verset, selon le besoin des circonstances.

était fort ignorant; s'il prenait à bon droit le titre d'Ommi, c'est-à-dire d'homme qui ne sait ni lire ni écrire, il lui avait été facile pourtant d'acquérir quelques notions orales sur les enseignements de Moïse et sur ceux de l'Évangile, par ses voyages en Syrie, par les familles juives qui s'étaient retirées en Arabie, et par les chrétiens hérétiques réfugiés dans la même région. Il appartenait à une tribu qui faisait remonter son origine à Ismaël, et il y avait pour lui un sentiment d'orgueil à recueillir les traditions judaïques qui, de siècle en siècle, remontaient jusqu'à Abraham et jusqu'au premier homme. La Bible lui constituait une imposante généalogie, et peu à peu il en vint à faire des hauts faits qu'elle relate autant de jalons lumineux destinés à éclairer sa propre route, et des grands personnages dont elle raconte la vie autant de précurseurs de sa divine mission. Il admettait le mérite, la sainteté des prophètes, mais en leur attribuant, comme signe essentiel de leur vertu, l'honneur de l'avoir, l'un après l'autre, entrevu dans l'avenir, annoncé, révéré, et en se déclarant lui-même la dernière expression de Dieu, le cachet des prophètes.

Des récits de la Bible, Mahomet et ses disciples ont ainsi composé, pour leur agrément et leur édification, un recueil de légendes dont plus

d'une page ne serait point déplacée dans la fantastique collection des *Mille et une Nuits*. Ces légendes étaient en partie dispersées dans divers ouvrages, et M. d'Herbelot en cite un grand nombre de passages dans sa *Bibliothèque orientale*. Le savant orientaliste, M. de Hammer, en a réuni plusieurs des plus caractéristiques dans l'ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Rosenœhl* (huile de rose). Un professeur allemand, M. G. Weil, à qui l'on doit une excellente histoire de Mahomet, les a prises de çà et de là dans le Coran et dans ses volumineux commentaires, dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque de Paris et de celle de Gotha, et il en a formé un recueil qui mérite certainement d'être cité comme une des productions les plus curieuses de la littérature orientale.

Nous voulons essayer d'en donner une idée.

Les musulmans commencent leur cycle légendaire avec les premiers récits de la Genèse, avec l'histoire d'Adam, car Adam doit aussi, à plus de cinq mille ans d'avance, rendre hommage au glorieux enfant de la Mecque. Ce que la Genèse ne rapporte qu'en termes concis, les musulmans le racontent en détail avec la joie de leur imagination. Ce qu'elle ne dit pas, eux le disent avec une parfaite confiance. Ainsi, par eux, nous apprenons que le père des hommes est né un

vendredi dans l'après-midi, à l'heure où le muezzin appelle les fidèles à la prière. Les peuples, qui célèbrent tant d'anniversaires, pourraient bien en conscience célébrer celui-là.

Quand Dieu eut résolu de compléter son œuvre par cette création, les quatre anges suprêmes, Gabriel, Michel, Israfil et Asraël, apportèrent, pour former le corps d'Adam, de la terre des quatre points du globe; mais pour faire son cœur et sa tête, ils prirent de la terre de la Mecque et de Médine, à l'endroit où devait être un jour déposée la sainte Caaba, et où devait s'élever le tombeau de Mahomet[1].

Avant même d'être animé par le souffle divin, Adam était si beau, que les anges restèrent en admiration devant lui, à l'exception d'Iblis, qui devint le génie du mal. Il était si grand, que, lorsqu'il se leva de toute sa hauteur, sa tête touchait au septième ciel. Dieu appela l'âme destinée à vivifier le premier homme, et qui, depuis des siècles, reposait dans des flots de lumière. Elle résista au premier ordre qui lui fut donné; elle ne voulait pas abandonner le lumi-

1. Dieu, dit une autre légende de l'Orient, a formé Adam de la boue; la boue provenait de l'écume, l'écume, de la mer, la mer, des ténèbres, les ténèbres, de la lumière, la lumière, du poisson, le poisson, du rubis, le rubis, de l'eau, l'eau par la parole toute-puissante : Qu'elle soit! Et elle fut.

neux espace pour entrer dans un corps terrestre. Dieu lui dit :

— Tu entreras dans ce corps malgré toi, et, pour te punir de ton indocilité, tu en sortiras un jour malgré toi.

Il l'insuffla alors dans les organes d'Adam, qui, d'abord, ouvrit les yeux et vit le trône céleste avec cette inscription : « Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète. » Puis ses oreilles s'ouvrirent, et il entendit les chants des anges. Puis sa langue se délia, et il s'écria :

— Gloire à toi, unique, éternel Créateur!

L'âme ayant enfin animé tous ses membres, il se leva; mais alors ses regards furent frappés d'une clarté si éblouissante, qu'ils ne pouvaient la supporter.

— D'où vient donc, dit-il, ce torrent lumineux qui m'oblige à baisser les paupières?

— Il vient, répondit Dieu, d'un prophète qui sera issu de toi, d'un prophète pour lequel je t'ai créé, et pour lequel j'ai créé le monde. Il porte dans le ciel le nom d'Ahmed (le glorieux), et se nommera sur la terre Mohammed.

Le Seigneur appelle ensuite tous les animaux à comparaître devant Adam; les oiseaux, les insectes, les poissons, lui enseignent leur nom, leur organisation et le but de leur existence. Puis il invite les anges à se réunir à la fois et à

se courber devant l'être le plus parfait, le plus libre, devant l'homme, dont le cœur palpite par le souffle divin. Tous les anges obéissent. Iblis seul s'écrie :

— Comment un esprit céleste, formé d'un rayon de feu, peut-il se courber devant cette fragile et terrestre créature!

Pour ce cri de révolte, il est banni du paradis, et Adam fit bien voir qu'il n'était pas indigne du respect des anges, car il prononça devant eux une magnifique harangue sur la grandeur de Dieu, et articula en soixante-dix-sept langues les noms de toutes les plantes et de tous les animaux.

Après ce triomphe philologique, Dieu lui fit donner une grappe de raisin du paradis, qu'il savoura avec la joie d'un écolier, et il s'endormit.

A son réveil, il aperçut près de lui la femme tirée d'une de ses côtes pendant son sommeil et s'élança vers elle pour l'embrasser. Mais la belle Ève, qui connaissait déjà les usages musulmans, lui dit :

— Dieu est mon maître, je ne puis être à toi sans sa permission, et il ne convient pas que la femme se lie à l'homme sans recevoir de lui un présent de noces.

Le bon Adam, qui n'avait rien à objecter à ce sage raisonnement, et qui désirait se marier au

plus tôt, invoqua le secours de l'ange Gabriel qui lui adressa ces consolantes paroles :

— Dieu te donne Ève pour épouse. Il l'a faite pour toi ; il t'ordonne de l'aimer comme toi-même et de la traiter avec douceur. Au lieu de lui remettre le présent de noces qu'elle te demande, tu prieras vingt fois pour Mahomet, dont le corps sera engendré par toi, et dont l'âme flotte devant le trône de l'Éternel, depuis des milliers d'années antérieures à la création du monde.

Ridhan, le gardien du séjour céleste, donne alors à Adam un cheval ailé, et à Ève une jeune chamelle. Gabriel les aide à monter sur ces deux animaux, qui les transportent au paradis. A leur aspect, les anges s'écrient :

— Salut au père et à la mère de Mahomet!

Puis ils élèvent pour eux, au milieu de l'Éden, une tente en soie, et, sous cette tente, un trône d'or où le fils de la terre s'assoit à côté de sa jeune compagne. Les glorieux époux vivent paisiblement cinq cents ans dans leur merveilleux empire. Oiseaux et quadrupèdes, fruits et fleurs, tout leur appartenait, tout, à l'exception de l'arbre à blé, auquel ils ne devaient pas toucher. L'homme et la femme étaient alors vraiment les souverains de la création ; ils devaient en devenir les tristes et malheureux ouvriers. Iblis, le fatal génie de l'envie ; Iblis, puni de son orgueil par son exil.

n'aspirait qu'à rentrer dans le paradis et à se venger de ceux qui avaient été la cause de son bannissement. Pour atteindre son but, il lui fallait un auxiliaire. Il s'adressa d'abord au paon, qui non seulement était le plus magnifique des oiseaux, mais qui, en outre, à l'origine du monde était doué d'une voix admirable. « Un tel animal, se dit Iblis, qui avait la finesse des méchants, doit être très vaniteux; je lui ferai des compliments et il m'écoutera. » L'observation était juste. Le paon avait la vanité du dandy et celle du chanteur; mais en même temps il était d'une nature indécise et timide. Il écouta d'une oreille complaisante les flatteuses paroles d'Iblis, et, ne se sentant pas le courage de lui venir en aide, il lui conseilla de s'adresser au serpent.

Le serpent était alors le plus charmant de tous les animaux. Grand comme un chameau, il portait sur le col de longs cheveux flottants comme ceux d'une jeune fille, et sur sa peau brillaient les plus riantes couleurs. Sa tête était comme un rubis, ses yeux comme des émeraudes. Sa crinière exhalait une odeur de musc et d'ambre. Il ne se nourrissait que de safran, et par ses chants harmonieux il réjouissait Ève, dont il était le compagnon fidèle.

— Tu dois vieillir, tu dois mourir, lui dit Iblis; mais je puis, par trois mots magiques,

t'assurer une constante beauté, une éternelle jeunesse, et ces trois mots, je te les révélerai, si tu veux m'introduire dans le paradis.

Le serpent se regarda dans le miroir d'un lac, et se voyant si preste, si coquet, si séduisant, fut épouvanté à l'idée de la décrépitude. Pour gagner son eau de Jouvence, il prit Iblis dans son gosier, il le porta frauduleusement dans l'enceinte du paradis. Là, l'implacable Iblis rencontra bientôt l'innocente Ève; là il l'effraya, comme le serpent, par la perspective de la vieillesse et de la mort, et lui dit que, pour échapper à une telle fin, elle n'avait qu'un remède assuré, qui était de mordre au fruit défendu. Ce fruit était le blé, qui, en ce temps de bénédiction, ne poussait point chétivement, par un rude labeur, sur une tige menue. Il croissait sur un arbre dont la tige ressemblait à l'or, les rameaux à l'argent, les feuilles à des émeraudes. De chacune de ses branches sortaient sept épis, étincelants comme des pierres précieuses; chacun de ces épis contenait cinq grains blancs comme la neige, doux comme le miel, odorants comme le musc, et gros comme des œufs d'autruche.

Ève écouta les traîtreuses paroles de l'astucieux Iblis, regarda cet arbre si attrayant, et se laissa tenter. La pauvre Ève! Depuis six mille ans, l'humanité la poursuit de ses récriminations. La

légende turque fait excuser sa chute par la peinture de toutes les séductions auxquelles, dans sa candeur, elle se trouva livrée. Les hommes, qui de plus en plus deviennent fragiles, resteront-ils impitoyables pour la fragilité de leur mère? Et Adam ! La même légende musulmane raconte qu'il résista pendant quatre-vingts ans aux instances de sa compagne, qui, ayant trouvé le fruit défendu très savoureux, voulait, en bonne épouse, le lui faire goûter. Quel homme de fer résisterait pendant quatre-vingts ans aux prières d'une femme aimée et à l'espoir de conquérir par une facile complaisance une nouvelle jeunesse?

Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre avaient failli à la loi de Dieu, et Dieu les condamna, eux et leur postérité, aux souffrances physiques et morales, à la caducité et à la mort. A la quantité de maladies et de fléaux auxquels nous sommes exposés dès notre naissance, nous avons joint comme corollaire plusieurs autres infirmités, telles que celle, par exemple, de raconter à tout venant nos douleurs en mauvais vers.

Adam fut chassé du paradis par la porte de la pénitence, Ève par la porte de la miséricorde. Le paon fut privé de sa voix mélodieuse, le serpent de sa forme primitive, et Iblis précipité au fond des enfers. L'aigle alors dit à la baleine,

avec laquelle il vivait en bonne amitié sur les bords de l'océan Indien :

— A présent, il faut nous séparer, car l'homme va devenir notre ennemi, et nous ne pourrons échapper à son astuce et à sa cruauté qu'en nous retirant, toi au fond des vagues, et moi au-dessus des nuages.

Par le fouet de la colère céleste, Adam et Ève furent séparés l'un de l'autre. Adam fut jeté dans l'île de Serendib, dont nulle géographie européenne ne fait mention. Les Cingalais disent qu'il resta longtemps dans leur île de Ceylan, et l'une de leurs montagnes porte encore le nom de Pic-Adam. Ève fut emportée à Djedda.

Dans leur solitaire retraite, tous deux souffrirent d'une douleur dont nulle douleur humaine ne peut donner l'idée. Adam versa tant de larmes, que les oiseaux et les quadrupèdes en étaient abreuvés. Une partie de ses larmes pénétrait encore dans le sol, et là où elles s'infiltraient, on vit s'élever les arbres à épices, les plantes embaumées. Comme le temps, ce grand consolateur des vulgaires mortels, accroissait au contraire les regrets de l'exilé du paradis, il pleura tant, que des paupières toujours inondées de son œil gauche sortit la source du Tigre, et de son œil droit l'Euphrate. Toute la nature attendrie pleurait avec lui, et les animaux s'ap-

prochaient de lui avec un sentiment de commisération. Ève pleurait de même; ses larmes qui tombaient sur la terre enfantaient les plus beaux rubis, et celles qui roulaient dans la mer se transformaient en perles, comme celles de Freia, la divinité scandinave, se sont depuis changées en pépites d'ambre. Tous deux faisaient entendre de tels gémissements que le vent d'ouest portait à l'oreille d'Adam les soupirs d'Ève, et le vent d'est ceux d'Adam à sa malheureuse femme.

Enfin, le Seigneur, touché d'une telle souffrance, envoya au pécheur repentant l'ange Gabriel, qui lui dit de prononcer ces paroles : « Dieu seul est Dieu. Pardonne-moi, mon Dieu! au nom de Mahomet, le plus grand, le dernier des prophètes. »

Dès qu'il eut fait cette prière, il entendit une voix qui lui disait :

— L'Éternel accepte l'expression de ton repentir. Prie encore, il écoutera ta demande, il t'ouvrira même un jour l'entrée du paradis.

— Seigneur, reprit humblement Adam, comment dois-je faire pour me préserver des pièges de l'esprit du mal?

La voix aérienne lui répondit :

— Répète cette invocation : « Dieu seul est Dieu. » Bois de l'eau, bâtis des mosquées, et Iblis n'aura aucun pouvoir sur toi.

— Mais, ajouta le craintif Adam, si le rusé Iblis me poursuit dans mes rêves?

— Lève-toi et prie.

— Mais encore, comment, avec ma faible intelligence, distinguerai-je le bien du mal?

— Je mettrai deux de mes anges dans ton cœur, pour t'indiquer le mal et te porter au bien.

De son côté, Ève adressait à Dieu une prière semblable, et Dieu lui répondait qu'elle serait guidée et soutenue par la tendresse et la foi de l'homme.

Iblis, profitant de l'occasion, veut aussi savoir quelles seront sa vie et sa destinée, et Dieu lui dit :

— Tu habiteras dans les ruines et dans les lieux impurs, tu t'abreuveras de vin, tu occuperas tes loisirs par la danse, la musique, la poésie galante, et tu resteras maudit jusqu'au jour du dernier jugement. Tu enfanteras une race sept fois plus nombreuse que celle des vrais croyants, et elle ne pourra vaincre les vrais croyants.

Adam, ayant, par ses larmes et ses pieuses supplications, obtenu un regard de miséricorde, vit passer devant lui toute sa postérité, Mahomet en tête, avec tous ses disciples qui se rangèrent à sa droite; puis les infidèles, qui s'alignèrent à sa

gauche ; les premiers destinés aux joies du paradis, les autres aux flammes de l'enfer.

Puis il rejoignit sa bien-aimée Ève, dans les environs de la Mecque, et sur ce sol construisit le premier temple du monde, le temple où il déposa la sainte Caaba. Cette Caaba était primitivement l'ange chargé de garder le fruit défendu. En punition de sa négligence, il fut changé en un bloc de diamant. Ce diamant, noirci par les péchés des hommes, est la noble pierre devant laquelle vont se prosterner les pèlerins de la Mecque. Mais, au jugement dernier, elle se ranimera et redeviendra l'ange de lumière, châtié de sa faute par une si longue métamorphose.

Après avoir appris de Gabriel les cérémonies du pèlerinage et les formules des prières que Mahomet doit un jour révéler au monde, Adam va s'établir dans l'Inde avec Ève. Là, son céleste instituteur lui enseigne l'art de labourer la terre, d'y semer du maïs et de le récolter. Il enseigne à Ève la manière de tisser la laine des agneaux, et celle de broyer la farine et d'en faire du pain. Il lui apporte pour allumer son four un charbon de l'enfer qu'il avait trempé soixante-dix-sept fois dans la mer ; sans cette précaution, le tison infernal eût tout dévoré. Adam se soumit avec résignation au dur labeur qui lui était imposé. Il pleurait encore quelquefois en creusant son sillon,

et pourtant le blé qu'il semait lui donnait une moisson qui enchanterait un fermier de la Beauce. De son temps, le grain de blé était encore presque aussi gros que dans le paradis. De siècle en siècle, il s'amincit par la perversité des hommes. Au temps d'Énoch, il était gros comme un œuf d'oie; au temps d'Élie, comme un œuf de poule; au temps du Christ, quand les juifs dressèrent le Calvaire, il devint comme un œuf de pigeon; et au temps d'Esdras, il fut réduit à l'état où nous le voyons.

Ce qui doit nous surprendre, c'est que depuis cette époque il n'ait pas encore diminué.

A la mort d'Abel, le tendre Adam s'affaissa sous le poids de son affliction, son visage se rida, sa tête se courba sur sa poitrine. Il vécut cependant jusqu'à l'âge de neuf cent trente ans, puis tomba sous le coup de l'ange de la mort. Ève mourut l'année suivante. Tous deux furent ensevelis dans la terre, les uns disent dans la terre indienne, les autres à Jérusalem. Dieu seul sait tout.

Après cette mirifique histoire du premier homme, les musulmans racontent, à peu près comme la Bible, celle de Noé et celle du déluge. Seulement ils ajoutent que lorsque l'arche flottant sur les eaux arriva près de la montagne où était gardée la Caaba, elle en fit sept fois le tour comme un vieux pèlerin. Mais voici venir Abraham,

l'un des personnages les plus vénérés des mahométans; avec lui l'imagination orientale reprend son essor et, en touchant çà et là du bout de son aile au récit sacré de la Bible, nous fait une curieuse tradition.

Abraham est né à Suse ou à Babylone, au temps de Nemrod, qui était un roi païen. Dans la nuit même où ce glorieux prophète vint au monde (une nuit du jeudi au vendredi), Nemrod vit en songe toutes ses idoles renversées, et il entendit une voix qui lui criait : « Malheur à ceux qui ne se convertiront pas à la foi d'Abraham ! » Le lendemain il consulta ses prêtres et ses magiciens sur cette vision, et ses conseillers lui dirent qu'un enfant qui allait naître lui enlèverait son trône et sa divinité, car Nemrod se faisait adorer comme un dieu. Aussitôt, comme Hérode, il ordonna d'égorger dans toute l'étendue de son royaume tous les nouveau-nés. Mais la mère d'Abraham, par l'inspiration de Gabriel, déposa son fils dans une grotte et se retira. Abraham fut nourri par les cinq doigts de Dieu. D'un de ces doigts tombait une eau pure, de l'autre, un lait onctueux, du troisième, du miel, du quatrième, du suc de dattes et du cinquième, du beurre.

Cependant sa mère venait le voir de temps à autre, et un jour elle le trouva en contemplation devant les astres.

— Qui est mon Dieu? lui demanda-t-il.

— C'est moi, répondit sa mère.

— Et qui est ton Dieu à toi?

— C'est ton père.

— Et le Dieu de mon père?

— C'est Nemrod.

— Et le Dieu de Nemrod?

A cette dernière question, sa mère, ne sachant que répondre, lui donna un soufflet et se tut. Mais, en lui-même, il se disait : « Je ne connais pas d'autre Dieu que celui qui a créé le ciel et la terre. »

Quelques années après, son père, qui était un sculpteur, le chargea de vendre les idoles qu'il ciselait. Abraham portait ses statuettes dans les lieux publics et s'écriait : « Qui veut acheter une méchante marchandise très préjuciable à quiconque la gardera dans sa maison? » Avec cette réclame, il était sûr de rapporter au logis toutes ses images. Un jour que les habitants de la ville étaient partis pour faire un pèlerinage à l'un de leurs édifices païens, il se glissa secrètement dans le temple et y brisa soixante-douze idoles.

A la suite de cette exécution, il fut arrêté et conduit devant Nemrod, qui le condamna à être brûlé tout vif, brûlé solennellement sur un bûcher gigantesque, pour lequel on amassa pendant quarante jours le bois le plus inflammable.

Le bûcher étant allumé, Nemrod fit comparaître Abraham, et, à la vue des tourbillons de feu qui déjà s'élevaient dans les airs, le somma de déclarer qui était son Dieu.

— Mon Dieu, répondit Abraham, est celui qui a le pouvoir de faire vivre et le pouvoir de détruire.

— S'il en est ainsi, s'écria Nemrod, je suis Dieu; je tiens entre les mains la vie et la mort.

Et il se fit amener deux esclaves; à l'un d'eux il fit trancher la tête et remit l'autre en liberté.

— Tu peux tuer, dit Abraham, mais tu ne peux pas vivifier. Qu'on m'apporte à moi quatre oiseaux, et, au nom de mon Seigneur tout-puissant, tu verras quelle merveille je puis opérer.

Les quatre oiseaux lui furent remis. Abraham les coupa, les disséqua en mille morceaux, puis ensuite, appelant ces oiseaux chacun par son nom, il leur enjoignit de revivre, et tous quatre aussitôt reprirent leur vol, et s'élevèrent vers le ciel en gazouillant.

Nemrod, dont ce miracle n'avait fait qu'irriter l'orgueil, ordonna à ses soldats de saisir Abraham et de le lancer dans le feu, à l'aide d'une machine dont le diable lui-même, ce constructeur de tant de machines, avait donné le modèle. Abraham invoque le nom de Dieu, et aussitôt les flammes qui devaient le dévorer s'éteignent.

A la place de l'infernal bûcher jaillit une source d'eau parfumée, et Abraham apparaît là, vêtu d'un cafetan de soie que Gabriel lui apporte du Paradis.

Nemrod, pourtant, persiste dans son aveuglement. Nemrod veut, dans sa sacrilège audace, élever une tour jusqu'aux astres et combattre le Dieu du ciel. Son édifice s'écroule sur ses ouvriers. Il voit Abraham qui, déjà, a réuni une troupe de disciples fidèles et se raille de son impuissance. Il assemble une armée pour s'emparer de lui, bien résolu à le faire périr par le plus cruel supplice.

Pour vaincre ce superbe souverain, Abraham demande seulement à Dieu le secours d'une mouche.

— Qu'il en soit ainsi que tu le désires, lui répond Dieu; mais j'aurais pu t'envoyer un insecte soixante-dix fois plus petit que celui dont tu as toi-même prononcé le nom.

Par l'ordre du Créateur, le roi des mouches convoque alors ses escadrons ailés et ils se précipitent sur les soldats de Nemrod avec une telle impétuosité, qu'ils les mettent complètement en déroute. Nemrod lui-même abandonne le champ de bataille et se réfugie dans une tour. Mais une mouche y pénètre avec lui, et le harcelle et l'aiguillonne sans qu'il puisse la prendre. Tantôt

elle se colle à ses lèvres, tantôt à son nez, puis elle pénètre dans son cerveau, elle le ronge et s'y enfle, et s'y développe de telle sorte qu'au bout de quarante jours de souffrances mortelles la tête de Nemrod éclate, et la mouche en sort grosse comme un pigeon, et dit au roi mourant :

— Voilà comment Dieu peut anéantir, par une de ses plus chétives créatures, ceux qui refusent de croire en lui.

Après la mort de Nemrod, une quantité de ses sujets se convertirent à la foi d'Abraham, entre autres Loth et Sara, qui devint l'épouse du patriarche. Sara avait la beauté d'Ève la plus grande beauté de la race humaine; car il faut bien qu'ils se résignent à leurs grâces secondaires, tous ces vains hommes qui se plaisent à regarder leurs cheveux noirs ou blonds, et l'harmonieuse rectitude de leur visage; les légendes musulmanes le disent, et nous nous inclinons avec respect devant cette justesse des légendes musulmanes. Dieu a doué la femme des deux tiers de tous les dons de la beauté, et n'a laissé à l'homme, à quelques hommes, que l'autre tiers.

Donc Sara, ressemblant à Ève, était si belle, que, par une sage mesure de précaution, quand Abraham voyageait avec elle en Égypte, en

Syrie, en Palestine, il la tenait enfermée dans un coffre. Voilà qu'un jour, sur les bords du Jourdain il est arrêté par un douanier qui veut visiter tous ses bagages. Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme on le voit, que date l'esprit inquisitorial des gens de la douane, et, quand ceux de Belgique fouillent d'une main si vive les malles des voyageurs, ils peuvent justifier leur inflexible procédé par un mémorable antécédent, par une coutume qui remonte au temps vertueux des patriarches.

Abraham, qui ne portait avec lui, autant que je sache, ni sucre, ni tabac, ni rubans de Saint-Étienne, ni aucune coutellerie de Birmingham, laissa très bénévolement l'employé du Jourdain ouvrir ses sacoches et ses ballots; mais quand celui-ci, qui ne se lassait pas de son investigation, en vint au coffre mystérieux :

— Arrêtez, s'écria Abraham, qui tremblait de laisser voir à un regard profane sa femme bien-aimée, supposez que cette caisse renferme les soieries les plus précieuses, et je vous payerai dix fois le droit auquel ces étoffes sont soumises.

— Non, répondit le douanier, dont une telle proposition surexcitait la curiosité.

— Eh bien, reprit Abraham, dont l'effroi conjugal s'accroissait de minute en minute, sup-

posez que cette caisse est pleine d'or et de diamants, et je vais acquitter sur-le-champ le tribut que vous exigerez.

— Non! s'écria le féroce douanier.

Et, par un mouvement impatient, ouvrant le couvercle de la caisse, il aperçut l'idéale figure de Sara. Il resta un instant stupéfait d'admiration devant elle, puis courut chez le roi et lui annonça la merveille qu'il venait de découvrir. Le méchant roi confisque aussitôt cette rare importation et la fait entrer dans sa demeure. Je laisse à penser quelle fut la douleur et l'anxiété d'Abraham[1].

1. Abraham, dit le Talmud, avait de telles anxiétés de jalousie, qu'il fit construire, pour y enfermer ses femmes, une cité magique, une cité de fer, dont les parois étaient si hautes, que la lumière du soleil ne pouvait y pénétrer. Les habitantes de cet antique harem étaient éclairées dans leur sombre demeure par des guirlandes de perles et des couronnes de diamants.

Plusieurs des traditions bibliques, propagées par les musulmans, sont empruntées au Talmud. On sait que ce livre est un recueil de traditions auquel les Juifs attribuent une suprême origine. « Moïse fit faire, disent-ils, treize copies du Pentateuque, dont douze furent remises aux douze tribus, et la troisième déposée dans l'Arche sainte. Mais l'interprétation de la loi se transmettait verbalement, de génération en génération. » De là les récits, les paraphrases et les légendes du Talmud. A quelle époque a-t-il été fait? C'est ce que nul savant n'a pu encore décider. On suppose que les éléments en furent coordonnés, pour la première fois, par le rabbin Judas, surnommé le prince des rabbins, qui vivait au deuxième siècle de l'ère chrétienne, au temps d'Antonin le Pieux. Quelques érudits prétendent que ce recueil fut formé par plusieurs docteurs juifs, pour servir de

Mais Dieu veillait sur lui et protégeait sa tendresse conjugale. Dès que Sara eut été déposée dans le palais de son indigne ravisseur, les murs de ce palais devinrent transparents comme du cristal; Abraham put observer à distance tout ce qui s'y passait. Il vit le roi qui s'approchait de sa belle captive, et qui, au moment où il étendait la main vers elle, fut frappé de paralysie. En même temps Sara lui criait : « Éloignez-vous, je suis l'épouse d'Abraham, » et le roi fit appeler le patriarche, lui demanda pardon de sa coupable intention, et lui donna son esclave Agar.

Les Arabes, considérant Agar comme leur aïeule, Ismaël comme leur père, les ont, par un sentiment filial, dotés de toutes les vertus de douceur, de patience, de résignation. Abraham

moyen de défense contre les apôtres du christianisme, et qu'il fut, à diverses reprises, modifié et développé.

Tel qu'il existe de nos jours, le Talmud se compose de deux parties distinctes : la Mishna, qui est le texte, et la Gemara, qui est le commentaire. Dans son ensemble, il présente un tableau complet des institutions civiles, des cérémonies religieuses, des arts, des notions de la race hébraïque, de ses connaissances en agriculture, et du régime intérieur de la famille.

La *Gemara*, c'est-à-dire le *Complément* ou la *Perfection*, renferme les controverses et les décisions des rabbins sur la loi écrite. Les Juifs ne parlent qu'avec un étonnant respect de cette compilation. « Les Écritures saintes sont, disent-ils, comme de l'eau, comparée au Talmud, qui est comme du vin; le texte de Moïse est du poivre; le Talmud est un aromate; des douze heures de la journée, Dieu en emploie neuf à lire le Talmud, et trois à lire la loi écrite. »

aime profondément l'humble et charmante Agar, et Sara est si jalouse, qu'un jour elle jure de ne point prendre de repos avant d'avoir trempé ses mains dans le sang de cette odieuse esclave. Pour que sa violente épouse puisse se reposer sans faillir à son serment, Abraham perce les oreilles d'Agar, donne le sang qui en découle à Sara, et met un anneau d'or dans les oreilles de la pauvre Agar. C'est depuis ce temps que les femmes ont pris l'habitude de porter des pendants d'oreilles. Quelle vénérable commémoration dans la légère histoire des modes!

Cependant, après la naissance d'Isaac, Sara s'aperçoit que ce fils n'est pas aimé d'Abraham comme l'est Ismaël. A sa jalousie d'épouse se joint sa jalousie de mère. Elle s'emporte et exige le renvoi de sa rivale. Pour avoir la paix du ménage, Abraham entraîne Agar et Ismaël hors de sa demeure. L'ange Gabriel les conduit en Arabie, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le temple de la Mecque. Là, le bon patriarche abandonne les deux êtres qui lui étaient si chers, et revient en Syrie. Mais, chaque année, il retourne voir son Ismaël, et c'est lui que Dieu, pour éprouver son obéissance, lui ordonne de sacrifier, et c'est de lui que sa sollicitude paternelle est sans cesse occupée. C'est avec lui aussi qu'il

construit la mosquée de la Mecque, et y dépose la pierre céleste, la Caaba, qui doit, au jour du jugement dernier, dire les noms de tous les pèlerins qui sont venus pieusement la visiter. Comme Adam, il accomplit aussi sur cette terre sacrée toutes les cérémonies du pèlerinage, telles qu'elles sont encore usitées par les fidèles enfants de Mahomet, et il monte sur une colline et s'écrie : « Habitants de la terre, Dieu vous ordonne de venir vous prosterner devant ce lieu bénit, » et ces paroles retentirent dans le cœur de tous les êtres vivants et jusque dans les entrailles des générations futures, et les enfants qui étaient encore dans le sein de leur mère répondirent à son invocation.

Dans l'histoire de Joseph, qui les intéressait moins directement que celle d'Abraham, les musulmans sont restés plus près du texte de la Bible. Cependant leur fantastique imagination ne leur a pas permis de raconter cette noble et émouvante histoire avec l'auguste simplicité de l'Écriture sainte ; ils y ont joint plusieurs détails quelques-uns très naïfs, et d'autres assez touchants. Ainsi, quand Joseph raconte à son père le songe étrange qu'il a fait, Jacob, après ce récit, reste tellement absorbé dans ses réflexions, qu'il n'entend pas la voix d'un mendiant qui lui demande l'aumône, et le laisse s'éloigner sans

lui rien donner. Pour cet oubli du pauvre, il fut condamné à ses amères souffrances.

Quand ses autres fils, après avoir vendu leur frère, viennent lui raconter que Joseph a été dévoré par un loup :

— Il n'y a point de loups dans cette contrée, dit le malheureux père, qui cherche encore à douter de son infortune.

— Ah! tu crois qu'il n'y en a point, dit l'un des coupables, nous t'amènerons celui-là même qui a mis en pièces notre cher Joseph.

En effet, ils lui amènent un loup énorme. Mais par la justice de Dieu, la bête fauve prend la parole et dit : « Fils d'Isaac, ne crois pas aux serments de ces criminels imposteurs. Je suis un loup d'un pays lointain, j'erre depuis plusieurs semaines à la recherche d'un de mes petits ; comment moi qui ne suis qu'un animal et qui éprouve cette tendre angoisse, aurais-je pu enlever le fils d'un prophète de Dieu! »

Quand Joseph a vécu quelque temps dans la maison de Putiphar, il devient amoureux de Zuleika, la femme de son maître, comme Zuleika devient amoureuse de lui; et, lorsqu'elle l'invite à s'asseoir près d'elle devant une table chargée des vins les plus exquis et des fruits les plus savoureux, il voudrait se jeter dans ses bras, il se lève, il s'avance, il va céder à son entraîne-

ment, quand soudain il croit voir sur le seuil de la porte son vieux père qui lui crie : « Joseph, si tu commets une pareille faute, ton nom sera rayé du livre des prophètes. » Cette voix le ramène au sentiment de la vertu. Il résiste aux tendres supplications de Zuleika, il s'enfuit. Putiphar refuse de croire au récit que sa femme a imaginé, dans la rage de sa déception, pour perdre celui dont elle vient de solliciter un regard affectueux. Il garde l'innocent Joseph à son service. Les voisines, les amies de Zuleika, non moins incrédules que son mari, se mettent à raconter d'une façon fort peu charitable cette aventure domestique. Pour se venger de leur médisance, Zuleika les invite chez elle à une collation. Toutes y viennent avec les plus parfaites démonstrations d'estime et d'attachement, et toutes également bien résolues à chercher avec soin, dans cette réunion, quelques traits de plus à joindre à leur maligne chronique. Mais voilà qu'au moment où elles étaient occupées à trancher des oranges avec des couteaux acérés, Joseph, par l'ordre de Zuleika, se présente à leurs yeux, et elles sont si émerveillées de sa beauté, qu'elles s'enfoncent la lame de leur couteau dans les mains, et ne s'en aperçoivent que lorsque leur sang inonde la table.

— Eh bien! s'écri Zuleika triomphant de leur

stupéfaction, à présent me blâmerez-vous de mon amour? Oui, je vous le déclare, je l'aime, cet homme dont l'apparition seule vous éblouit, je l'aime et il me fuit; mais, s'il ne s'attendrit pas à mes vœux, je le ferai jeter dans un cachot.

Et, en effet, Putiphar, cédant aux instances de sa femme, donne l'ordre d'enfermer le vertueux Joseph dans un cachot.

L'aventure de Zuleika se termine par une péripétie qui ne serait point déplacée dans un de nos romans modernes. Joseph a été élevé, par la faveur du roi d'Égypte, à un haut degré de puissance. Un jour, en allant visiter les greniers qu'il faisait préparer pour les années de disette, il rencontre dans la rue une femme dont les vêtements, l'attitude suppliante, la figure pâle, annoncent un profond état de misère. Touché de ses souffrances, il lui donne une poignée de pièces d'or, et cette femme lui dit : « Je ne mérite pas votre compassion, je ne suis pas digne de vos bienfaits. » Il s'arrête, il la regarde de plus près, c'était la femme qui avait exercé une si grande influence sur sa destinée, c'était Zuleika, mais si pâle, si maigre, si faible, qu'à peine pouvait-il reconnaître dans ces ravages de la douleur la brillante et légère épouse de Putiphar. Par pitié, et sans doute aussi par le sentiment d'intérêt que tout homme doit à la

femme qu'il a aimée, Joseph la fait conduire chez une parente du roi, et prend soin d'elle comme d'une sœur. Peu à peu, dans cette nouvelle atmosphère, elle se ravive comme une plante qui s'étiolait dans l'ombre et à laquelle on rend le soleil, la rosée; elle recouvre son éclat et sa beauté. Elle est veuve, elle a été, après la mort de Putiphar, chassée de sa demeure, abandonnée sans secours. Joseph peut bien dire maintenant, sans remords, combien il l'a aimée, et son cœur généreux trouve un charme de plus à l'aimer dans ses infortunes, et il l'épouse.

Pour compléter dignement cette histoire du fils de Jacob, les Turcs ajoutent qu'après avoir assuré la prospérité de l'Égypte, comblé de richesses ses frères et son père, Joseph adresse cette dernière prière à Dieu : « Toi qui m'as soutenu par ta grâce au milieu des périls de cette vie, sois encore mon guide vers l'autre vie, et fais que je meure avec la croyance d'un vrai musulman. »

Dans la grande et solennelle histoire de Moïse, les chroniqueurs mahométans ont aussi brodé un bon nombre d'arabesques, et rapetissé par de puériles fictions la sublime majesté du législateur des Hébreux.

Le père de Moïse, disent-ils, était le fils d'un

des vizirs de Pharaon, et, lorsque ce vizir mourut, Aaron, son autre fils, lui succéda dans son emploi. Avant la naissance de Moïse, le roi païen d'Égypte, tourmenté comme Nemrod par un rêve de mauvais augure, avait ordonné qu'on égorgeât tous les nouveau-nés de la race israélite, et, pour plus de sûreté, qu'on jetât dans le Nil toutes les femmes enceintes. L'arrêt sanguinaire fut exécuté. Sept mille enfants furent massacrés et sept mille femmes noyées. Johabed, épouse d'Amias, échappa seule à cette effroyable exécution. Dans la nuit où elle enfanta Moïse, toutes les idoles des temples égyptiens furent renversées, et Pharaon eut un rêve plus terrible que le premier. De nouvelles perquisitions furent faites. Les soldats entrèrent dans la maison de Johabed. Elle n'eut que le temps de jeter son fils dans un four, les soldats y mirent le feu. Dès qu'ils furent partis, l'enfant s'écria :

— Rassure-toi, chère mère, Dieu m'a garanti du pouvoir des flammes.

Mais, comme Johabed craignait une autre investigation elle résolut de confier au Nil le pauvre petit être proscrit; elle l'enferma dans une boîte et se dirigea mystérieusement vers le fleuve, quand tout à coup elle fut arrêtée par un soldat qui voulait lever le couvercle de cette boîte. Au même instant la terre s'entrouvrit, le soldat y

fut enfoui jusqu'au menton, et une voix lui dit :

— Laisse passer tranquillement cette femme, sinon tu es mort.

Johabed poursuivit sa route, et Moïse, sauvé par une des filles de Pharaon, fut élevé dans le palais du roi. Dès l'âge de cinq ans, il jouait avec le sceptre de celui dont il devait anéantir la puissance, il foulait aux pieds sa couronne, et un jour même il le précipita en bas de son trône.

Cependant, après avoir tué un Égyptien qui maltraitait un Hébreu, il se retira dans la terre des Madianites, revint en Égypte à l'âge de quarante ans, et confondit par ses miracles les soixante-dix mille magiciens de Pharaon.

Après avoir délivré son peuple de l'esclavage, il fut appelé à recevoir les lois de Dieu, et la légende turque dit que l'ange Gabriel l'éleva si haut, qu'il distinguait le mouvement du kalam (de la plume), avec lequel les secrétaires de la chancellerie céleste écrivaient les dix commandements de Dieu. Dans la confiance que lui inspirait une telle grâce du Créateur, il demanda que sa nation fût la première nation du monde. Mais Dieu lui répondit :

— J'ai déjà accordé cette suprématie aux disciples de Mahomet, et ce sont eux qui seront un jour les maîtres de l'univers.

Pendant que les Israélites marchent à la con-

quête de la terre promise, Moïse, entraîné par le désir de contempler sous leurs divers aspects les œuvres du Seigneur, se met à voyager. Il voyage pendant trente ans, à l'est et à l'ouest, au sud et au nord. Lorsque enfin, après toutes ces pérégrinations, il revient dans sa tribu, au lieu d'être accueilli, ainsi qu'il avait le droit de s'y attendre, comme un prophète aimé de Dieu, comme le premier des législateurs et le premier des savants, il voit son auréole de prophète, sa gloire de voyageur, effacées par l'or d'un banquier. Pendant son absence, un homme s'est élevé au milieu des Israélites, un homme qui n'a jamais eu la moindre envie d'approcher des flammes du Sinaï, ni d'admirer les merveilles de la création, mais qui a su employer ses jours à jouer habilement à la Bourse de ces peuplades errantes, à faire d'ingénieuses spéculations. Cet homme est si riche, qu'il ne lui faut pas moins de quarante bêtes de somme pour porter seulement les clefs de ses portefeuilles et de ses cassettes. Dans son faste de nabab, il méprise profondément le pauvre Moïse, qui revient à pied de ses voyages. Dans son orgueil de financier, il ne peut plus admettre l'autorité du vieux législateur. Il veut le perdre dans l'opinion de ceux qui lui gardent encore un sentiment de respect et de reconnaissance ; il lui intente un

procès honteux, et soulève contre lui de faux témoins. Mais, en face du tribunal, ces témoins, subjugués par le cri de leur conscience, proclament la vérité. Moïse domine de toute sa hauteur son indigne adversaire. Le peuple le reconnaît pour son maître, la terre s'ouvre, et l'impudent banquier y est englouti avec toutes ses richesses.

A l'âge de cent quatre-vingts ans, Moïse est averti qu'il doit mourir. Il demande à Dieu en pleurant ce que deviendra sa femme, ce que deviendront ses enfants, quand il ne sera plus avec eux pour les protéger. Dieu lui répond :

— Va près de ce rocher au bord de la mer, et frappe-le de ta verge.

— Le rocher se fend, et il en sort un vermisseau qui s'écrie trois fois :

— Gloire au Seigneur tout puissant qui ne m'oublie point dans ma solitude, au Seigneur qui me nourrit.

— Tu le vois, dit alors Dieu; si je prends soin de l'insecte caché dans un rocher sur les rives de la mer, comment pourrais-je abandonner tes enfants?

Moïse alors se résigna à mourir, et les quatre anges, Gabriel, Michel, Joraphil et Azraïl lui creusèrent sa fosse en un lieu qui n'a point été connu des hommes.

Après la mort de Josué, qui succéda dans le gouvernement de la nation à Moïse, les Israélites, que la fermeté de ce valeureux général maintenait encore dans le devoir, s'abandonnèrent de nouveau à leurs mauvais penchants. Le Seigneur, pour les punir de leur infidélité, suscita contre eux le géant Djabat (Goliath), qui les battit en plusieurs rencontres, et leur enleva l'arche sainte.

Les chefs du peuple se réunissent pour délibérer sur leur triste situation et sur les moyens d'y remédier. Alors apparaît devant eux un saint homme, Ischmaril Ibn Bal (Samuel), qui leur dit :

— Dieu m'envoie à vous pour vous promettre son secours, si vous vous soumettez sincèrement à ses lois, sinon pour vous déclarer que vous serez totalement vaincus, écrasés.

— Que devons-nous faire? s'écrièrent les vieillards éperdus.

— Vous devez, répond Samuel, renoncer au culte des idoles, confesser le vrai Dieu, honorer vos parents, traiter vos femmes avec douceur, assister les veuves dans leur deuil, les pauvres dans leurs misères, et rendre hommage aux prophètes.

Les Israélites prêtent l'oreille à ces paroles, et Samuel leur fait tout un cours d'histoire religieuse à l'usage des musulmans.

— En premier lieu, dit-il vous devez vénérer Abraham, pour qui le Seigneur a fait de grands miracles, puis Ismaël, et Moïse, puis les prophètes qui viendront après moi, Jésus, fils de Marie, et Mahomet.

— Qui est Jésus? demandent les auditeurs de Samuel.

— C'est celui qui dans la Tora a été annoncé comme le Verbe de Dieu. Il naîtra d'une vierge; avant même de naître, il proclamera l'innocence de sa mère et la puissance du Créateur, puis il guérira les malades, les paralytiques, ressuscitera les morts, et d'un peu de terre fera des oiseaux et d'autres animaux vivants. Les hommes impies de son temps voudront le mettre à mort, mais ils se tromperont, ils tueront un être vulgaire à sa place, et lui s'élèvera radieux dans le ciel.

— Et Mahomet, dit un des Hébreux, qui est-il donc? Je ne me rappelle pas avoir entendu prononcer ce nom parmi le peuple d'Israël.

— Mahomet, reprend Samuel, n'appartient point à la race des Israélites. Il descend d'Ismaël. Il est le dernier, le plus grand des prophètes, et, au jour de la résurrection, Moïse et le Christ s'inclineront devant lui; son nom signifie *glorieux;* ses miracles seront si nombreux, qu'une vie humaine ne suffirait pas à les raconter. Je vous

ferai seulement connaître ce qui lui arrivera en une seule nuit.

Dans cette nuit terrible, où l'on n'entendra ni les coqs chanter, ni les chiens aboyer, Mahomet sera éveillé par Gabriel, qui est souvent descendu sur terre sous une forme humaine, mais qui, cette fois, se montrera avec sa figure d'ange, avec ses sept cents ailes éblouissantes, séparées l'une de l'autre par une distance que le coursier le plus agile ne franchirait pas en un espace de cinq cents ans. Gabriel conduira Mahomet en pleine campagne, et lui présentera le merveilleux cheval Borak, celui-là même dont Abraham se servait pour se rendre de Syrie à la Mecque. Ce cheval a des pieds de dromadaire, des ailes d'aigle, un corps de diamant, et une tête de jeune fille. Sur son front est gravée cette inscription : « Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Monté sur ce cheval, le prophète se rendra d'abord au Sinaï, ensuite à Bethléem, puis à Jérusalem pour y faire ses prières. De là, par une échelle de rubis, d'émeraudes et de fleurs, il s'élèvera jusqu'au septième ciel, où il sera initié à tous les mystères de la création et du gouvernement du monde. Il contemplera les heureux habitants du paradis et plongera ses regards dans les profondeurs de l'enfer. L'abîme

eternel lui montrera toutes ses légions de pécheurs, et les divers genres de tourments qui leur sont infligés. Ceux qui n'ont point eu pitié des pauvres sont condamnés à gratter comme des bêtes fauves un sol aride où ils cherchent en vain un aliment. Ceux qui se sont rendus coupables d'usure voient de minute en minute leur corps s'enfler d'une façon effroyable. Ceux qui ont médit et calomnié ont à tout instant la langue et les lèvres mordues par des tenailles de feu.

Entre l'enfer et le paradis est Abraham, le père des croyants, qui sourit chaque fois qu'il voit s'ouvrir les portes du ciel, et pleure quand une nouvelle victime est livrée à l'enfer.

Dans cette même nuit, Mahomet admirera aussi une cohorte d'anges, dont chacun a soixante-dix mille têtes, chaque tête soixante-dix milles figures, chaque figure soixante-dix mille bouches, chaque bouche soixante-dix mille langues qui célèbrent en soixante-dix mille idiomes différents les louanges du Créateur. Le prophète verra aussi les anges qui régissent les éléments, et l'ange de la mort qui sans cesse efface des centaines de noms sur ses tablettes, et l'ange qui porte sur ses épaules le trône de Dieu, et tient la trompette avec laquelle il éveillera les morts au jour du jugement dernier. Autour du trône de Dieu est un océan de lumière si im-

mense, que le globe entier n'y apparaît que comme un anneau.

Je ne puis dire, ajoute Samuel, tout ce que Mahomet verra encore dans son voyage céleste. Je sais seulement qu'après s'être approché de l'éternelle splendeur de Dieu il redescendra sur la terre sainte de la Mecque.

Après avoir entendu ce récit, les Israélites s'écrient :

— Nous croyons à Dieu et à ses prophètes. Prie pour nous et délivre-nous de Goliath.

Samuel, après avoir jeûné et prié, donna aux Hébreux pour les défendre le roi Saül, puis David, qui, pour tuer Goliath, prend trois pierres qui lui adressent elles-mêmes la parole le long du chemin et lui offrent leur secours. L'une de ces pierres est celle que le patriarche Abraham lança un jour à la tête d'Iblis; l'autre, celle que Jacob tint entre ses mains dans sa lutte contre l'ange; la troisième, celle que Gabriel enleva du sol en faisant jaillir dans le désert une source d'eau pure pour Ismaël.

David est aussi un homme aimé du Seigneur, qui lui a révélé soixante-dix psaumes et lui a donné une voix sans pareille, une voix qui par sa mélodie attire à lui tous les oiseaux, une voix qui résonne comme la foudre et soupire comme le rossignol.

Dieu, dont il a invoqué la justice, lui a donné aussi un précieux instrument pour le guider dans les causes difficiles. C'est une tige en fer à laquelle est suspendue une clochette. David faisait placer d'un côté le plaignant et de l'autre l'accusé, et celui des deux qui en la touchant faisait résonner la cloche était l'innocent. Pour l'imposteur, pour le coupable, elle restait muette. Quel agréable moyen de trancher une question litigieuse! que ne pouvons-nous le retrouver! il remplacerait si bien les codes et leurs commentaires! Mais les plaideurs ou les avocats n'en voudraient pas peut-être?

Des graves histoires de la Bible, celle que les musulmans ont surtout développée avec amour, celle qui a été pour eux comme un canevas sur lequel, dans leur passion pour la gloire de Mahomet et dans leur génie oriental, ils se sont plu à broder de féeriques arabesques, c'est celle de Salomon. L'Europe chrétienne s'est, du reste, pendant longtemps livrée à la même fantaisie. Le nom de Salomon occupe une grande place dans nos livres du moyen âge, et le fabuleux anneau du puissant roi a été cherché comme le plus précieux des talismans. Le poème turc, car c'est un vrai poème que cette légende en prose, nous représente toutes les merveilleuses facultés attribuées au fils de David par nos anciens con-

teurs; de plus il y joint l'image mahométane.

La nuit même, dit la légende, la nuit où Salomon vint au monde, l'ange Gabriel s'écria : « Il est né un enfant auquel Iblis et tous les démons seront soumis. » Et, dès son enfance, Salomon fut doué d'une telle sagesse, qu'à trente ans il éclairait son père sur les questions les plus difficiles, et qu'un jour il confondit tous les docteurs de la loi et les savants du pays, par l'étendue de sa science et la justesse de son raisonnement.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son père, il vit apparaître huit anges qui portaient des ailes innombrables de toutes sortes de formes et couleurs, et qui s'inclinèrent trois fois devant lui.

— Qui êtes-vous? leur demanda Salomon.

— Nous sommes, répondirent-ils, les anges des huit vents de la terre; Dieu, notre créateur et le tien, nous a envoyés vers toi pour te rendre hommage et nous soumettre à tes ordres. Tu peux nous appeler quand tu voudras, et nous soufflerons doucement, ou nous ferons mugir la tempête comme il te plaira.

L'un des anges remit alors à Salomon une pierre précieuse sur laquelle était gravée cette inscription : « Dieu est la force et la grandeur »; puis il lui dit :

— Quand tu auras besoin de nos services, jette cette pierre en l'air, aussitôt tu nous verras apparaître.

Ces huit anges s'éloignèrent, et il leur en succéda quatre autres, dont l'un avait la forme d'une baleine, l'autre celle d'un aigle, le troisième d'un lion, et le quatrième d'un serpent.

— Nous gouvernons, dirent-ils, tous les animaux de la mer, de la terre et des airs, et par la volonté de Dieu nous obéirons à ton appel, nous serons soumis à tes désirs.

L'ange qui avait la forme de l'aigle remit au grand roi une pierre sur laquelle étaient gravés ces mots : « Toutes les créatures célèbrent le Seigneur »; et il lui dit :

— Pour nous faire comparaître, il suffira que tu poses cette pierre sur ta tête.

Salomon leur ordonna d'assembler devant lui un couple de tous les animaux, et soudain, avec la rapidité de l'éclair, son vœu est accompli, les êtres de la création se montrent tous, depuis le monstrueux éléphant jusqu'au plus petit vermisseau. Salomon examine, avec une royale bienveillance, ses légions de sujets, interroge avec bonté les uns et les autres, prête l'oreille à leurs plaintes. Législateur des hommes, il devient aussi, par les lumières que Dieu lui a données, le législateur des animaux. En discourant

avec eux, il reconnaît que, dans leurs diverses tribus, le temps et les passions ont, comme celles d'Israël, propagé de funestes habitudes, et il les condamne; il reconnaît aussi que leur gouvernement, comme celui des nations, abuse souvent de son pouvoir, et il le réforme.

Ce qui lui plut surtout, ce fut de s'entretenir avec les oiseaux : il comprenait toutes les variétés de leur mélodieux langage, et ces chers petits musiciens du bon Dieu l'étonnèrent par les sages maximes qu'ils s'empressaient l'un après l'autre de lui réciter : « Pour beaucoup d'êtres, disait la mélancolique colombe, mieux vaudrait ne pas être. » « Savoir se contenter de son sort, disait le rossignol, est le meilleur des biens. » Puis la huppe soupirait : « Celui qui n'a pas pitié des autres n'inspirera point de pitié quand il en aura besoin »; et l'alouette : « Faites le bien, vous en serez récompensé »; et l'aigle : « Si longue que soit notre vie, la mort y met pourtant fin »; et le misanthropique corbeau : « Plus loin des hommes, mieux je suis »; puis enfin le coq matinal : « Pensez à votre Créateur, ô frivoles mortels ! »

Au milieu de cette myriade de chantres ailés, Salomon se choisit deux compagnons : la huppe, parce qu'elle avait prononcé une sentence de charité, et le coq, parce que de son regard lu-

mineux il pouvait pénétrer dans les profondeurs de la terre comme dans un cristal transparent, indiquer les lieux où des sources d'eau vive sont cachées sous le sable. Il éprouvait aussi un intérêt particulier pour le pigeon, et il lui dit de s'établir sur les murs du temple qu'il allait construire. Quelques années après, les pigeons s'étaient tellement multipliés, que de leurs ailes étendues ils formaient un voile sur la tête des innombrables cohortes de pèlerins qui, aux jours de grandes fêtes, se rendaient à Jérusalem.

Quand le favori du Seigneur se retrouva seul, il vit apparaître un autre ange qui devait à lui seul lui donner, en un instant, le pouvoir que nous n'obtenons aujourd'hui que par un long travail, par les capitaux anglais, par les milliers de coupons cotés à la bourse :

— Je suis, lui dit cet ange, le représentant de Dieu sur la terre et sur les ondes; maintenant, je dois t'obéir, et je puis, si tu le veux, exhausser les vallées, aplanir les montagnes, dessécher les marais et creuser des rivières.

Ce puissant génie ne parlait encore ni de canaux, ni de chemins de fer, mais il est clair que, longtemps avant notre orgueilleux dix-neuvième siècle, il accomplissait très habilement l'œuvre de nivellement de nos ingénieurs.

Un autre ange se présenta encore, qui remit à Salomon un diamant sur lequel était gravée cette sentence : « Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète. »

— Par la vertu de cette pierre, lui dit-il, tu régiras le monde des esprits, des Djinns, bien plus considérable que celui des humains et des animaux. Une partie de ces esprits, ajouta l'ange, reconnaît le vrai Dieu; une autre, plongée dans les erreurs de l'idolâtrie, adore le feu, le soleil ou les astres. Les premiers voltigent sans cesse autour de l'homme religieux pour le protéger; les autres, au contraire, cherchent perpétuellement l'occasion de lui nuire ou de le porter au mal[1].

1. « Sept mille ans avant la naissance d'Adam, dit une autre tradition orientale, le monde était habité par les Djinns. Enfantés par le feu Djan-Ben-Djan, ils devaient être des génies lumineux; mais ils se corrompirent, et Dieu, en punition de leurs méfaits, les bannit sur la montagne du Kaf (le Caucase de Prométhée). Selon la croyance cosmogonique des Orientaux, cette montagne enserre la terre comme un anneau. A son côté septentrional est la demeure du préadamite Salomon; au sud, l'atelier secret de la nature; à l'orient, l'empire des bons génies; à l'occident, celui des mauvais. La montagne tout entière repose sur le Sakhrat, c'est-à-dire sur la merveilleuse émeraude dont le reflet donne au ciel sa teinte azurée. Toutes les autres montagnes ne sont que des rameaux de celle-ci. Il y en a une autre, qui a trois cents toises de hauteur, qui est couverte de neiges et de glaçons, et marque les limites entre la terre et la première région du feu. En outre, il y a quarante autres terres dont chacune est quarante fois plus vaste que celle-ci. Quatre de ces

Salomon, qui tenait à connaître toutes les populations de son magique empire, voulut voir les Djinns, et soudain devant lui se déroula une immense légion d'êtres si difformes, si étranges, qu'à peine en les regardant pouvait-il en croire ses yeux. Les uns avec des ailes d'aigle et une bosse de chameau, d'autres portant des cornes de gazelle sur un corps de paon, tous enfin présentant, dans leurs diverses individualités, ou le plus grotesque assemblage de différentes

terres sont d'or, les autres d'argent, de rubis, d'émeraudes, de saphir et d'ambre. Elles sont habitées par des anges, qui n'ont d'autres occupations que de chanter les louanges de Dieu et du prophète ; ils ne connaissent ni Adam ni Ève, ni le jour ni la nuit. Dieu a créé sept étages de terre, qui reposent sur les épaules d'un ange, dont Dieu seul connaît la force. Cet ange se tient sur un rocher, ce rocher repose sur le dos d'un taureau, ce taureau est porté par un énorme poisson qui nage dans la mer de l'éternité. Jésus ayant un jour entendu parler de ce poisson, pria Dieu de le lui faire voir. Dieu ordonna à un ang de conduire Jésus sur le bord de cette mer. D'abord il n'aperçut rien ; mais tout à coup le poisson s'élança comme un éclair, et Jésus tomba évanoui de frayeur. Lorsqu'il revint à lui, il chanta les louanges du Seigneur :

» Sous la mer de l'éternité est l'abîme ; sous l'abîme, le feu ; sous le feu, un monstrueux serpent qui, s'il n'était retenu par la crainte de Dieu, renverserait d'un seul mouvement l'abîme, l'oiseau, le poisson, le taureau, le rocher et l'ange qui porte la terre. Lorsque ce monstrueux serpent eut été créé, Dieu lui dit : « Ouvre ta gueule ! » Le dragon ouvrit la gueule et Dieu y plaça l'enfer, qui subsistera là jusqu'au jour du jugement. En ce jour terrible, Dieu enverra son ange avec des chaînes pour amener l'enfer en sa présence ; il lui ordonnera d'ouvrir ses portes, et de ces portes jailliront des torrents de feux éternels. »

formes, ou une monstrueuse anomalie. Pour asservir complètement à son autorité ces singuliers sujets, Salomon appliqua sur le col de chacun d'eux l'anneau, le merveilleux anneau qu'il s'était fait faire avec les talismans que les anges lui avaient remis. Par le pouvoir irrésistible de cet anneau, il subjugua la race entière des Djinns, à l'exception pourtant de Sackr, le plus fort et le plus rusé d'entre eux, qu'il ne parvint à maîtriser que plus tard, en le prenant par surprise, en l'enivrant[1].

Il obligea les Djinns à construire divers édifices, entre autres un temple qu'il éleva sur le modèle du saint temple mahométan de la Mecque. Il employa les femmes des Djinns à filer la laine et la soie, à tisser des étoffes que Salomon distribuait aux pauvres; elles devaient, en outre, pétrir le pain chaque jour, et chaque jour faire rôtir trente mille bœufs, autant de moutons, une quantité d'oiseaux et de poissons. Ces aliments étaient portés régulièrement sur des tables qui occupaient plusieurs lieues d'étendue. A des tables en fer s'asseyaient les Djinns; à des tables en bois les pauvres gens de Jérusalem; à des tables en argent les chefs de l'armée et les hauts

1. Cet anneau, dit une légende musulmane, avait appartenu à Adam. Il lui fut enlevé après sa chute par l'ange Gabriel.

fonctionnaires; à des tables en or les hommes distingués par leur piété et les savants, lesquels étaient servis par Salomon lui-même.

Avec toutes les faveurs dont Dieu le comblait, Salomon n'en était pas moins un fils d'Adam, c'est-à-dire une création entachée du péché originel, un homme fragile. Dans son excès de grandeur et son excès de fortune, il était difficile qu'il ne se laissât pas entraîner à l'erreur de l'orgueil, et il s'y laissa entraîner, le sage Salomon. Une fois, en regardant la multitude de convives réjouis de ses festins, il s'écria, dans un instant d'aveuglement, qu'il voudrait que Dieu le laissât nourrir tout un jour tous les animaux de la terre.

— Tu exprimes un vœu impossible, lui répondit Dieu avec indulgence, mais je veux bien que tu essayes de le réaliser, et je te permets de commencer demain avec les animaux aquatiques.

Salomon ordonna aux Djinns de charger de grains et de fruits cent mille chameaux et cent mille mulets, puis il se rendit au bord de la mer, et se mit à dire à haute voix :

— Venez, vous qui résidez dans les profondeurs des ondes, venez à moi, je veux apaiser votre faim.

Alors on vit surgir à la surface des eaux des

nuées de poissons auxquels on lança des sacs de grains jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés; tout à coup apparut une baleine grosse comme une montagne. Salomon lui fit jeter des centaines et des centaines de tonnes de fruits, de charges de blé, et toujours, et toujours la bête insatiable ouvrait sa monstrueuse mâchoire. Il ne restait plus rien des provisions amassées par le superbe souverain de Jérusalem, et la baleine s'écria :

— Donne-moi donc à manger, jamais je n'eus si faim.

— Ah! dit Salomon éperdu, y a-t-il dans les flots beaucoup d'êtres de ton espèce?

— Il y en a, répondit l'épouvantable cétacé, soixante-dix mille, dont le plus petit est d'une telle dimension que tu disparaîtrais dans ses entrailles comme un grain de sable dans le désert.

A ces mots, Salomon se prosterna la face contre terre, et pria Dieu, en pleurant, de lui pardonner sa présomption.

Il devait voir encore plus d'une chose surprenante, ce Salomon dont la science était si difficile à surprendre; il devait rencontrer un jour, dans une vallée, un immense amas de fourmis grosses comme des loups, dit la légende, et recevoir d'utiles conseils de leur reine. Il devait un

autre jour tomber au milieu d'une pleuplade de singes qui s'étaient construit des habitations comme les hommes, et y vivaient à la façon des hommes. En les interrogeant, il apprit qu'ils descendaient d'une tribu d'Israël, et qu'ils avaient été ainsi transformés pour avoir profané le saint jour du sabbat. Salomon eut pitié d'eux, et leur remit un diplôme par lequel il leur concédait à perpétuité, à eux et à leur postérité, la pleine possession de la vallée où ils s'étaient réfugiés. Les Turcs ajoutent que, dans les premiers temps de l'islamisme, des troupes du calife Omar ayant pénétré dans cette vallée, voulurent s'en emparer; la tribu des singes délégua vers le commandant trois vieillards qui lui présentèrent l'écrit de Salomon. L'écrit fut envoyé à Omar qui, l'ayant fait traduire par un Israélite, ordonna à ses troupes de se retirer.

Pour voir une plus grande partie des œuvres de Dieu, pour s'instruire, Salomon se mit à voyager, non point comme nous voyageons, nous autres pauvres hommes, avec de lourdes voitures ou de grossiers bateaux, par la boue du macadam, ou par les vagues orageuses; non, ce n'était pas ainsi qu'il parcourait l'espace, l'habile Salomon. Grâce à son universel pouvoir, il avait inventé un moyen de locomotion près duquel les plus magnifiques wagons de chemins

de fer, et les plus riches palanquins des gouverneurs de l'Inde ne seraient que de misérables véhicules. Il s'était fait tisser, par les Djinns, un tapis en soie de quatre lieues d'étendue; au milieu de ce tapis, on posait son trône, autour de ce trône des sièges en or, en argent, en bois pour la multitude de personnes de différentes classes qu'il emmenait avec lui; puis, un peu plus loin, les meubles et les provisions nécessaires. Quand tous les préparatifs étaient achevés, Salomon s'asseyait sur son trône, puis ordonnait aux vents de faire leur devoir; aussitôt les vents soulevaient doucement le tapis et l'emportaient d'un vol rapide vers le lieu qui leur était indiqué. A une certaine hauteur au-dessus de la caravane aérienne, se tenait une nuée d'oiseaux qui, de leurs ailes étendues, formaient un dais splendide sur la tête de Salomon et de ses compagnons. Ce fut ainsi que le fils de David se rendit à Médine et à la Mecque pour se prosterner sur le sol consacré par l'islamisme, pour annoncer à ceux qui l'entouraient la future apparition de Mahomet[1].

En revenant à Jérusalem, il s'aperçut, à un

1. Les musulmans emploient quelquefois, pour expliquer leurs croyances, les formes énigmatiques. « Quel est l'homme, dit-on, dont la prière ne se faisait ni dans le ciel ni sur la terre? — C'était Salomon, qui faisait sa prière entre le ciel et la terre, soutenu par le zéphyr. »

rayon de soleil pénétrant à travers son pavillon flottant, qu'un oiseau manquait à son poste. Il demanda à l'aigle le nom du délinquant, et l'aigle, après avoir fait, comme un fourrier, l'appel nominal de tous les oiseaux de sa compagnie, lui annonce la désertion de la huppe. Un instant après la huppe apparaît toute tremblante, et courbant la tête devant Salomon :

— J'ai failli, lui dit-elle, à mon devoir, et je mériterais d'être punie; mais quand tu sauras comment je me suis laissé conduire loin de toi, tu me pardonneras.

— Parle, dit Salomon, qui est irrité contre l'oiseau volage, mais qui ne veut point le condamner avant de l'avoir entendu.

— Eh bien! j'ai rencontré à la Mecque une huppe de ma connaissance, qui m'a fait un tel tableau des merveilles du royaume de Saba, que je n'ai pu résister au désir de visiter cette contrée, et j'ai vu les richesses de ce pays que tu devrais conquérir, et j'ai vu sa reine Balkis, la plus belle femme de l'univers.

Frappé du récit de l'oiseau voyageur, Salomon écrit à Balkis une lettre dans laquelle il l'engage à se convertir à la vraie foi. Il remet cette lettre à la huppe, lui ordonne de la porter en toute hâte et de venir lui raconter l'effet qu'elle a produit.

Après avoir lu la missive du grand roi, Balkis assemble ses vizirs pour entendre leur avis Tous lui disent que, comme personne ne l'égale en sagesse, personne ne peut se permettre en une si grave circonstance, de lui donner un conseil.

— Eh bien! s'écrie Balkis, je verrai ce qu'il en est de celui qui prend le titre de prophète; je lui enverrai les plus magnifiques présents; s'il se laisse éblouir par leur éclat, il prouvera par là qu'il n'est pas supérieur aux autres hommes. Je lui proposerai quelques problèmes difficiles; s'il ne peut les résoudre, je verrai aussi par là que ce n'est qu'un faux prophète.

Et Balkis a donné ses ordres, et ses ambassadeurs partent pour Jérusalem. Ils doivent offrir à Salomon mille tapis en tissu d'or et d'argent, une couronne en perles fines, un chargement d'ambre, de musc, d'aloès et d'autres précieux produits de l'Arabie méridionale. De plus, ils apportent une cassette qui renferme une perle non percée, un diamant traversé par un trou tortueux et une coupe de cristal. Balkis demande que Salomon perce cette perle, qu'il fasse passer un fil par la sinueuse ouverture du diamant, qu'il remplisse la coupe d'une eau qui ne viendra ni du ciel, ni de la terre.

Salomon, prévenu de ces dispositions par la

huppe, fait tisser par les Djinns le plus merveilleux tapis qui ait jamais existé, un tapis qui se déroule sur un espace de neuf pharasanges. A l'est, il se fait construire une muraille d'or, à l'ouest une muraille d'argent. A la vue d'une telle splendeur, les ambassadeurs n'ont pas la hardiesse d'offrir au roi leurs présents, et osent à peine lui remettre la cassette.

— Je sais, dit Salomon, ce que cette cassette renferme; je sais aussi ce que votre reine me demande comme preuve de mon savoir, et je vais devant vous accomplir ses volontés.

Aussitôt, il fait percer la perle avec une poudre dont un des Djinns lui avait révélé le secret; il ordonne à un esclave de lancer au galop un de ses chevaux les plus fougueux, et, de la sueur qui découle de ses flancs, de cette eau qui ne venait ni du ciel ni de la terre, il remplit la coupe de cristal. Le plus difficile était de passer un fil à travers les sinuosités du diamant. Cependant il y parvint au moyen d'un ver qui s'insinua à l'ouverture de la pierre précieuse, en suivit tous les détours, traînant après lui une aiguillée de soie. En récompense de ce service, Salomon lui donna pour nourriture les feuilles du mûrier.

— Retournez vers Balkis, dit alors le roi aux ambassadeurs du pays de Saba; remportez les

présents que vous deviez me présenter, et que je ne me soucie nullement de recevoir; racontez à votre reine ce que vous avez vu, et déclarez-lui que, si elle ne renonce pas au culte de ses idoles, si elle ne se soumet pas à mon pouvoir, j'entrerai dans ses États à la tête d'une armée à laquelle aucune armée ne peut résister.

Après avoir écouté les rapports de ses envoyés, Balkis se mit en marche pour aller elle-même devant Salomon abjurer son idolâtrie et reconnaître la suprématie du grand roi d'Israël. Elle s'avance, non point comme une pauvre vassale qui s'en va humblement s'incliner devant son suzerain, mais avec le plus imposant appareil, avec douze mille généraux, dont chacun commandait plusieurs milliers d'hommes.

Salomon, qui avait entendu louer avec tant d'enthousiasme la beauté de cette jeune reine, l'attendait avec impatience. Cependant, le rêve qu'il s'en faisait était troublé par une singulière préoccupation. Des méchants (il y avait aussi des méchants en ce temps-là) lui avaient dit que Balkis était affligée d'une difformité; que son corps charmant se terminait par des pieds de quadrupède. C'était là, il faut l'avouer, une triste tache à reconnaître dans une image idéale, et comment s'assurer du fait? Voilà ce qui embarrassait le poétique souverain de Jérusalem.

En homme délicat, il ne pouvait vraiment pas dire à Balkis : « Montrez-moi le bout de vos pieds »; et, s'il ne voyait pas ces pieds, il lui restait dans l'esprit une déplorable inquiétude. A force d'y réfléchir, il finit par trouver un moyen de savoir la vérité sans offenser la reine de Saba. Dans la salle où il voulait la recevoir, il fit mettre à la place du parquet un cristal transparent sous lequel coulait une eau limpide où l'on voyait nager des poissons. Cette ingénieuse invention eut tout le succès qu'il en espérait. Balkis, en posant le pied sur ce cristal, crut qu'elle avait un lac à franchir, releva gracieusement sa robe, et le roi, qui l'observait d'un regard inquiet, aperçut, sous les plis de cette robe, les plus jolis petits pieds du monde.

Il s'élança avec un transport de joie au-devant de la belle Arabe, lui tendit la main pour la relever, au moment où elle se courbait à ses genoux ; et, quelques jours après, il l'épousait. Heureux s'il fût resté fidèle à ses nobles liens! Mais le sage Salomon, qui avait déjà failli une fois par orgueil, faillit encore par une pensée d'amour. Il se passionna pour la fille d'un roi païen qu'il avait vaincu. Dans le palais où l'on ne devait suivre que le culte du vrai Dieu, cette fille introduisit les idoles qu'elle adorait. Quoique le roi n'eût pris aucune part à cette idolâtrie,

il fut puni pourtant de la profanation commise sous son propre toit, et cruellement puni. Un Djinn lui enleva son anneau, prit sa figure, ses vêtements, son sceptre, s'installa sur son trône. et Salomon, dépouillé de son auréole de prophète, de sa puissance, méconnu de ses ministres, outragé par ses propres serviteurs, fut chassé de son palais, et, pendant quarante jours, erra dans le désert, en proie aux plus vives souffrances. Le Seigneur, qui l'avait si rudement châtié, eut enfin pitié de lui et le ramena dans sa demeure; il lui rendit sa suprême grandeur, et Salomon, éclairé par ses erreurs, continua son règne glorieux, fidèle à sa mission de prophète, fidèle à ses devoirs de souverain.

Il gouvernait ainsi, depuis un grand nombre d'années, son vaste empire, lorsqu'un jour l'ange de la mort lui apparut. Salomon lui demande comment est marqué le terme de la vie pour les différents hommes.

— Il ne m'est guère permis, répond l'esprit céleste, de m'arrêter dans l'œuvre que je dois continuellement accomplir; mais je ne puis te refuser à toi, favori de Dieu, une explication. Sache donc que je ne suis que le messager d'un autre ange dont la tête s'élève à la distance de dix mille années de voyage au-dessus du septième ciel, et dont les pieds plongent à la distance de

cinq cents années dans les entrailles de la terre. Cet ange est si fort, que, si Dieu le permettait, il pourrait d'une de ses mains renverser le globe. C'est lui qui m'indique le lieu où j'ai une âme à prendre. Il a constamment les regards fixés sur l'arbre de l'humanité, sur le Sidrat-Almuntaha. Dès qu'un homme est né, une nouvelle feuille pousse sur cet arbre avec son nom, et lorsque sa dernière heure est finie, la feuille se dessèche.

— Et de quelle façon, reprend Salomon, recueilles-tu les âmes?

— A la mort d'un fidèle, répond l'ange, je suis accompagné par Gabriel; nous enveloppons son âme dans une étoffe de soie, et nous la remettons à un oiseau qui la garde en paradis jusqu'au jour du jugement dernier. Les âmes des pécheurs, nous les mettons dans un grossier tissu enduit de goudron, et nous les jetons à la porte de l'enfer, où elles errent misérablement jusqu'à la résurrection.

— Les anges, dit Salomon, doivent-ils aussi mourir?

— Tous les êtres vivants doivent mourir. Dès que, pour la seconde fois, Israfil aura sonné de la trompette, je dois tuer Michel et Gabriel, puis expirer à mon tour sous le regard du Seigneur. Alors, dans l'immense espace de la création, Dieu

reste seul et s'écrie : « A qui appartient le monde? » Et pas un être ne peut lui répondre. Mais, quarante ans après, Israfil ressuscite. Pour la troisième fois il sonne de la trompette, et les morts se réveillent.

— Qui d'entre les morts surgira le premier? demanda Salomon.

— Mahomet le prophète. Pour lui, Israfil, Gabriel et les autres anges se rendront à Médine, et s'écrieront : « Reviens animer ton corps sans tache, ô toi la plus belle, la plus pure des âmes. » Alors il sortira de son tombeau. Gabriel lui présentera le Borak ailé, et lui remettra un étendard, une couronne que Dieu lui-même lui envoie du paradis : Viens, lui dira-t-il, viens, heureux élu du Seigneur; déjà l'Éden est paré de fleurs pour toi, et les houris t'attendent. » Puis les autres hommes se réveilleront et seront conduits en Palestine pour assister au jugement dernier. Ce sera un jour terrible où chacun ne pensera qu'à soi : « O Dieu! s'écriera Adam, sauve-moi! sauve-moi! je ne m'inquiète ni d'Ève, ni d'Abel. » « Préserve-moi de l'enfer, dira Noé, et fais de mes fils ce qu'il te plaira. » Abraham dira : « Je ne t'invoque ni pour Ismaël ni pour Isaac, je ne t'invoque que pour moi, ô Dieu tout-puissant! » Moïse lui-même, à cette heure suprême, oubliera

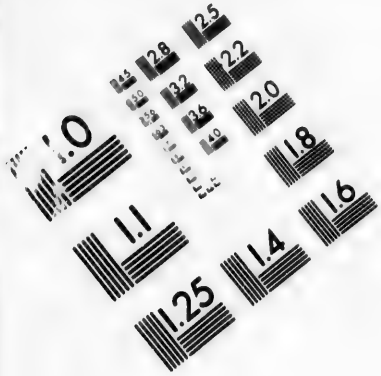
son frère Aaron, et le Christ, sa mère. Mahomet seul priera pour tout son peuple.

Alors les hommes seront conduits sur le pont Sirat, composé de sept arches, qui ont une étendue de trois mille ans de trajet. Ce pont est mince comme un cheveu, tranchant comme une épée. Il faut mille ans pour en gravir le premier côté, mille ans pour le traverser, mille ans pour le descendre. Ceux-là seuls qui pourront le traverser dans toute sa longueur arriveront en paradis. Mais les infidèles tomberont en enfer à la première arche. Puis à la seconde tomberont ceux qui ont manqué aux lois de la prière; à la troisième, ceux qui ont négligé de faire l'aumône; à la quatrième, ceux qui n'ont pas observé le jeûne du Ramadan; à la cinquième, ceux qui n'ont point pratiqué la cérémonie du pèlerinage; à la sixième, ceux qui n'ont point fait tout le bien qu'ils pouvaient faire; à la septième, ceux qui ne se sont point détournés du mal.

— Dis-moi, reprend Salomon, quand viendra la résurrection?

— Dieu seul le sait; mais, avant qu'elle soit proclamée, on verra encore apparaître le Christ qui naîtra d'une vierge pure, par le souffle de Gabriel, et qui prêchera la vraie foi; puis on verra venir Mahomet, le dernier des prophètes.

L'ange, ayant fini de répondre aux questions



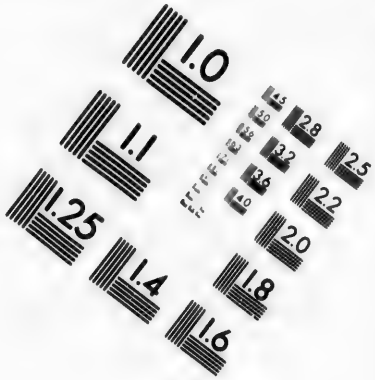
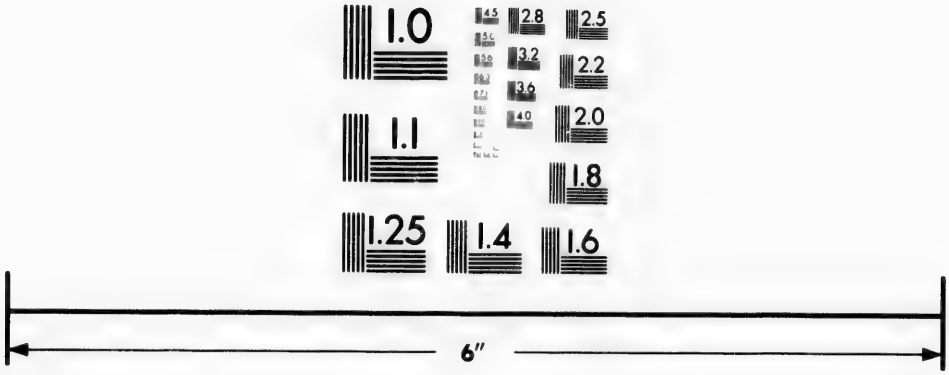
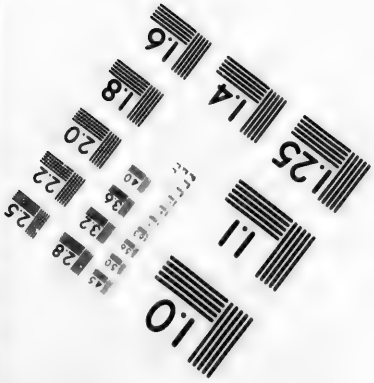
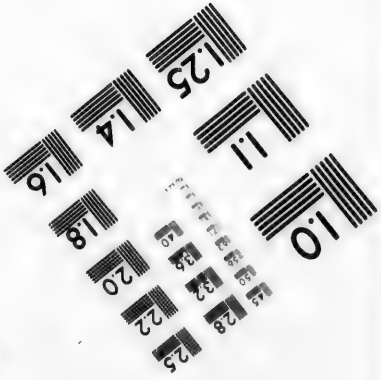


**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

du roi, s'apprête à lui enlever le souffle vital.

— Ne peux-tu, dit Salomon, prolonger mon existence jusqu'à ce que le temple que je fais construire soit achevé? Dès que je ne serai plus, les Djinns cesseront d'y travailler.

— Non, répondit l'ange, ta dernière heure est venue.

— Eh bien! pourras-tu du moins faire en sorte que ma mort reste quelque temps ignorée?

— J'y consens.

Salomon entre alors dans une salle dont les murs étaient en cristal, s'appuie sur un bâton, fait sa prière. L'ange le frappe dans cette position. Les Djinns, le voyant à chaque heure, comme s'il était encore vivant, poursuivent leur tâche, et le temple était achevé lorsque le bâton rongé par les vers se brisa, et le corps de Salomon, privé de son appui, roula sur le parquet. Les Djinns, furieux d'avoir été ainsi trompés, déposèrent sous le trône du roi une quantité de livres de magie, afin que ceux qui les trouveraient répandissent le bruit que le prophète s'était livré à de sacrilèges pratiques de sorcellerie.

Ici se termine le recueil de M. Weil, qui répand une singulière clarté sur les croyances des musulmans. Si, aux yeux des lecteurs sévères, les fictions appliquées par les Turcs au texte sacré de la Bible apparaissent comme une cou-

pable profanation, il est certain aussi que, par ces mêmes récits, les disciples du dernier prophète ont çà et là rendu un solennel hommage au dogme condamné par le chamelier de la Mecque, au christianisme, qu'ils ont avec fureur combattu pendant tant de siècles.

## VI

## HISTOIRE

# D'UNE COLONIE ANGLAISE

Il est bien fait pour exercer au loin son action maritime, ce royaume britannique, qui s'élève au sein des flots comme un vaisseau armé de toutes pièces.

Son sol produit les matériaux essentiels pour la construction des navires : le bois et le fer.

Çà et là par leurs écueils, ses côtes obligent le marin à une stricte vigilance, à de prudentes manœuvres, et çà et là elles lui ouvrent des ports superbes. Assez éloignée des terres continentales pour échapper à leur influence, pour conserver son caractère distinct, l'Angleterre est assez rapprochée de ces mêmes contrées pour s'y allier, selon ses convenances, par d'agréables relations ou de fructueuses entreprises.

La mer est son élément de force et de prospé-

rité [La mer est son rempart, son champ fécond, son grand chemin, et dans la race de ses primitifs habitants, dans la grave et forte race anglo-saxonne est infusé le sang des aventureux normands, des Viking de Suède, de Danemark, de Norvège.

Là jadis, dans chaque famille, tout héritage paternel appartenait au fils aîné. Les autres s'en allaient avec une rame et une lance, chercher une autre fortune. Avec de frêles embarcations, ils ne craignaient pas d'attaquer les gros navires. Avec les *Drakars*, qu'ils appelaient les chevaux à voiles, ils assiégeaient une cité. L'appât du butin excitait leur cupidité; le péril de la lutte exaltait leur orgueil et leur dogme religieux béatifiait leur ardeur. A l'héroïque combattant, Odin promettait le paradis scandinave, le Valhalla.

Sans guides et sans boussoles ils s'élançaient dans le vaste espace. Nulle distance, nulle saison, ne les arrêtaient. Quelquefois ils s'embarquaient sous le poids d'un orage sans savoir où ils pourraient aborder. La mer les entraînait sur ses hautes vagues, et le vent de la tempête les poussait comme des vautours vers leur proie. De leurs *fiords* brumeux, de leurs plages glacées, ils s'en allaient, par un instinct d'oiseaux nomades, vers les chaudes régions.

Charlemagne, disent les vieilles chroniques, les vit sur les bords de la Seine et pleura. Qu'aurait-il fait, le glorieux empereur, s'il eût pu prévoir qu'un de ses débiles successeurs céderait une de ses plus belles provinces à l'un de ces corsaires du Nord?

Dans cette province un descendant de ce Viking arme une flotte et conquiert l'Angleterre.

Tous les peuples ont, selon les lois de la Providence, leurs qualités particulières et leur vocation.

La vocation maritime de l'Angleterre s'est manifestée tardivement.

La France a été plus vite à l'œuvre.

Oui, avant les Anglais, avant les Portugais et les Espagnols, ces grands découvreurs, nos marins ont franchi le *nec plus ultra* de l'antiquité, la barrière satanique du moyen âge. Ils ont, les premiers, navigué dans les parages de l'Afrique occidentale, ces parages inconnus, épouvantables, disait, un demi-siècle plus tard, un noble vénitien[1].

En 1364, deux petits navires équipés à Dieppe par des marchands se dirigent vers les Canaries et doublent le fameux cap *Noun*, dont le nom

1. uogi incogniti e spaventosi a tutti i marinari.

résonne comme une négation à l'oreille de quiconque veut passer outre[1].

Cinquante lieues plus loin, en côtoyant des falaises escarpées et des dunes arides, ils doublent le cap Bojador, devant lequel s'arrêteront successivement plusieurs capitaines portugais, malgré les instructions et les ordres formels de leur vaillant prince Henri[2]. Au mois de décembre, ils atteignent les îles du Cap-Vert et célèbrent pieusement la fête de Noël dans une baie qu'ils appellent : baie de France.

Après cette heureuse relâche, ils continuent bravement leur route, longent la plage de Sierra-Leone, et enfin arrivent dans le golfe de Guinée à la côte d'Or. Par d'habiles ménagements, ils gagnent la confiance des indigènes, font avec eux de fructueux échanges et s'en reviennent avec une précieuse cargaison de poivre, de poudre d'or et d'ivoire[3].

1. Questo capo, dit le célèbre voyageur italien, Cadamosto, fu sempre il termino dove non si trovava alcono che piu oltra si fosse passato, ma tonasse in tanto que il diceva capo di Non : cire che il passa non torna.

2. Jurien de La Gravière, *les Marins du quinzième et du seizième siècle*, p. 60.

3. *Relation des côtes d'Afrique*, par Vaillant, escuyer, sieur de Bellefonds. Londres, 1670.

*Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, par L. Estancelin. Paris, 1832.

*Les navigations françaises et la révolution maritime, du*

« La quantité d'ivoire qu'ils apportèrent de ces côtes, dit M. Vaillant de Bellefond, donna cœur aux Dieppois d'y travailler, qui, depuis ce temps, y ont si bien réussi qu'aujourd'hui ils se peuvent vanter d'être les meilleurs tourneurs du monde, en fait d'ivoire. »

Le succès de ce hardi voyage devait naturellement exciter l'émulation des négociants. Bientôt une nouvelle expédition s'organise. Des navires de Rouen, d'Honfleur s'adjoignent à ceux de Dieppe.

En 1403, un gentilhomme du pays de Caux, en Normandie, conquiert avec une cinquantaine d'hommes les Canaries, que les anciens appelaient les Iles Fortunées, et qui furent au moyen âge complètement oubliées et ignorées[1].

Ainsi, dans l'enfance de la marine européenne, la France posait deux jalons sur deux grandes lignes par où l'on allait découvrir, d'un côté, la route des Indes, et de l'autre, le nouveau monde.

*quatorzième au seizième siècle*, par M. Pierre Margry. Paris, 1867.

L. Dussieux, *les Grands faits de l'histoire de la géographie* 1882.

1. *Traité de la navigation et des voyages de découvertes et conquêtes modernes*, par Bergeron. Paris, 1629. La Haye, 1735.

*Noticia de la Historia general de las islas de Canarias*, par don J. de Vies y Clarys. Madrid, 1772.

*Les Iles Fortunées, ou Archipel des Canaries*. 2 vol, Paris, 1869.

*Le Canarien*, par M. Gabriel Gravier. Rouen, 1874.

*Voyage aux Iles Fortunées*, par M. Jules Leclercq. Paris, 1880.

La fleur de lis de France décore toutes les boussoles. La fleur de lis de France est, dès le commencement du quinzième siècle, aux Canaries sur le chemin de Christophe Colomb vers les Antilles, et, dès le quatorzième siècle, à la côte de Guinée sur le chemin de Barthélemy Diaz vers le cap de Bonne-Espérance.

Il paraît bien démontré par plusieurs traditions que des Français ont été aussi les premiers en d'autres pays, dans les Indes avant Vasco de Gama, sur une des côtes du Brésil avant Diaz de Solis, et sur les rives de l'Australie bien avant Tasman.

Dans la prodigieuse navigation du quinzième et du seizième siècle, l'Angleterre n'a eu qu'une minime part. Sa puissance maritime s'est développée très lentement. Sa *royal navy* date du règne de Henri VIII. Jusque-là, quand il fallait embarquer des troupes, le gouvernement sommait les villes de commerce de fournir des bâtiments, et par leurs dimensions, par leur structure, ces bâtiments étaient bien inférieurs à ceux des républiques italiennes et des villes hanséatiques, aux caravelles d'Espagne et de Portugal. Ils ne jaugeaient que trente ou quarante tonneaux et n'avaient qu'une mâture très peu élevée sans huniers. Pour transporter 14 000 hommes au siège de Calais, il fallut à Édouard III une flotte de 783 navires.

Telle était plus tard la faiblesse maritime de l'Angleterre qu'une flottille française et espagnole arrive en 1377 sur les côtes d'Essex, fait une descente à l'île de Wight, incendie Darmouth, Plymouth, Hastings, sans trouver la moindre résistance. En 1380, une autre flottille également composée de Français et d'Espagnols pénètre sans plus de difficultés dans la Tamise, s'avance jusqu'à Gravesend, à vingt milles de Londres.

Pendant la guerre civile à laquelle on a donné un nom idyllique, la guerre des Deux-Roses, un jour, le comte de Warwick réunit à Calais quelques bâtiments et prend possession du canal anglais. Un autre jour, Marguerite, l'héroïque épouse de Henri VI, avec une petite troupe d'auxiliaires rassemblés en France, débarque dans le Northumberland et recommence la lutte.

Henri VII, qui mit fin à cette guerre lamentable par son mariage avec une princesse d'York, était avare et défiant. Il perdit par ces deux défauts l'occasion d'attacher Christophe Colomb à son service.

Quand de toute part, dans toute l'Europe, retentit la nouvelle de la merveilleuse découverte, Henri regrettait amèrement l'erreur qu'il avait commise, et, désirant autant que possible la ré-

parer, il se mit à chercher quelque savant géographe, quelque habile et courageux pilote qui pourrait arriver aussi à de riches plages inconnues.

Pas un autour de lui; pas un dans ces îles britanniques qui depuis cette époque ont produit tant d'admirables voyageurs. Enfin, il trouva un aventureux Vénitien, Sébastien Cabot, et lui confia un navire.

En 1497, Cabot partit de Bristol pour s'en aller chercher à l'ouest, selon l'idée de Colomb, le Cathay de Marco Polo, l'Inde, la Chine, et découvrit une terre à laquelle il donna le nom de *Prima Vista*, la New-Found-Land des Anglais, notre Terre-Neuve.

Un essai d'exploration dans l'Amérique du Nord, par le même Sébastien Cabot, et l'expédition de Chancellor à la Nouvelle-Zemble, rien de plus pour l'action de l'Angleterre pendant une période de soixante ans.

Sous le règne d'Élisabeth, les premiers grands voyages des Anglais sont des voyages de négriers et de pirates.

C'est John Hawkins qui va prendre sur la côte d'Afrique des centaines de noirs pour les vendre aux Antilles.

C'est Francis Drake qui, avec deux petits bâtiments, l'un de 70, l'autre de 25 tonneaux, s'en

va épier les galions d'Espagne pour les enlever.

C'est ce même Drake, encouragé par ses premières déprédations, qui de nouveau s'embarque avec un petit nombre d'hommes, traverse l'Atlantique, traverse le détroit de Magellan, pille à Valparaiso plusieurs riches cargaisons, puis se dirige vers Callao, et du premier coup s'empare d'un navire qui portait plus de trois millions.

Avec une telle capture, il ne pouvait repartir en droite ligne pour l'Angleterre. Sur toute cette ligne, il était signalé. Les Espagnols devaient l'attendre et pouvaient lui opposer des forces auxquelles, malgré sa vigueur et la vigueur de son équipage, il ne serait pas en état de résister.

Il résolut alors de tenter une autre aventure, de chercher au Nord-Est un passage pour rentrer dans l'Atlantique, et bravement il se mit en route et s'avança jusqu'au 48° degré de latitude, ayant fait plus de 1400 lieues sans voir aucune terre. Mais, après de pénibles efforts et de cruelles souffrances, par un froid mortel, il est obligé de renoncer à son projet. Il redescend vers le Sud, traverse dans toute sa largeur l'océan Pacifique, aborde aux Philippines, aux Moluques, se repose aux Célèbes, puis à Java, puis double le cap de Bonne-Espérance, visite Sierra-Leone, et enfin arrive à son port de Plymouth. Il en était part

au mois de décembre 1577. Il y rentrait au mois de septembre 1580. Près de trois ans de navigation.

Le peuple anglais se passionna pour cet homme qui, avec une espèce de goélette, avait, à travers tant de difficultés et de périls, déployé l'étendard britannique sur tant de rivages, qui avait fait, comme Magellan, le tour du monde et qui revenait avec de fabuleux trésors enlevés aux ennemis de l'Angleterre.

Son nom fut célébré dans une quantité de récits curieux et de contes fantastiques, de ballades chantées dans les rues et de pièces de théâtre. Sa goélette s'appelait la *Biche d'or* (*Golden hind*). De là toutes sortes de figures de rhétorique.

Les hauts personnages politiques approuvaient cet enthousiasme sans oser ouvertement s'y associer. Les relations entre la souveraineté d'Élisabeth et celle de Philippe II n'étaient pas très amicales. Mais la guerre n'était pas déclarée et le gouvernement anglais ne pouvait décemment donner un témoignage de distinction à l'audacieux marin qui, avant de faire son voyage de circumnavigation, avait rudement piraté sur les domaines de l'Espagne.

Cependant, après quelques mois de réflexion et d'hésitation, un jour la fière reine se rendit à bord de la *Golden hind* et remit à Drake des

lettres de noblesse. De plus, elle ordonna que la goélette serait conservée comme un monument du courage de son capitaine[1].

Sept ans après, avec une escadre équipée en partie par les marchands de la Cité, en partie par le gouvernement, Drake s'en allait dans le port de Cadix et dans le port de Lisbonne saccager, incendier des vaisseaux de guerre et des bâtiments de commerce, puis capturait encore de riches cargaisons et revenait en triomphe.

Bientôt l'Angleterre eut un autre triomphe mémorable, la dispersion et la destruction de la terrible flotte de Philippe II, *l'Invincible Armada*.

Depuis cette époque, la puissance maritime de l'Angleterre n'a cessé de grandir.

Au douzième siècle, le doge de Venise, en un pompeux appareil, montait sur le *Bucentaure*, jetait son anneau dans les flots de l'Adriatique, et disait : « Nous t'épousons, mer, en signe de véritable et perpétuelle domination[2]. »

Les Anglais promènent leurs *Bucentaures* sur

1. Elle resta longtemps dans l'arsenal de Deptford. On allait la voir par curiosité. Lorsqu'elle fut si disloquée par les années qu'on ne pouvait la réparer, on en détacha les débris les plus solides et on en fit une chaire qui fut offerte à l'Université d'Oxford.

2. Desponsamus te, mare, in signum veri perpetuique dominii.

tous les océans et partout établissent leur domination.

Leur premier essai de colonisation fut fait sous le règne d'Élisabeth dans une des fructueuses contrées de l'Amérique, par Raleigh, l'illustre, le galant, le malheureux Raleigh. A la terre qui lui était concédée, il donna le nom de Virginia, pour rendre hommage à la reine, sa patronne, à la *Queen maid*, et il poursuivit son œuvre avec ardeur, et il échoua.

Mais de là quelles leçons et ensuite quels progrès !

De la ruche britannique sont sortis des essaims de colons bien plus habiles et plus hardis que ceux de la Phénicie et de la Grèce, et qui avaient devant eux un tout autre espace.

Çà et là, l'Angleterre a trouvé un nouvel élément de fortune pour sa politique, son industrie, son labeur, et à chaque traité de paix elle a pris ce qu'elle convoitait.

Elle a pris, dans la Mediterranée, Malte gouvernée tant de fois par des grands maîtres de notre pays, et parmi ces maîtres : Villiers de l'Isle-Adam, La Valette, des héros[1] ! Malte sub-

1. De 1530 à 1798, c'est-à-dire depuis son installation à Malte jusqu'à la fin de sa souveraineté, l'ordre des chevaliers de Saint-Jean a eu 28 grands maîtres, dont 1 autrichien, 2 portugais, 5 italiens, 9 espagnols, 11 français.

juguée par Bonaparte, et défendue si vaillamment contre les canons de Nelson par le général Vaubois. L'Angleterre a pris plusieurs de nos possessions dans les Antilles; les conquêtes de La Bourdonnais et de Dupleix dant l'Inde, la charmante île Maurice, qui se rappelle qu'elle a été l'île de France et notre héroïque Canada qui nous garde un cordial souvenir.

A la dernière Conférence de Berlin, elle a pris le royaume de Lusignan, l'île de Chypre.

Maintenant à l'entrée des détroits, à l'embouchure des fleuves, sur toutes les mers, dans toutes les régions du globe, l'Angleterre a des forteresses et des villes, des soldats et des marchands, des colonies.

Linné a fait une horloge des fleurs en notant les heures où les unes s'éveillent, où les autres s'assoupissent.

L'Angleterre peut faire ainsi une horloge géographique par ses colonies. Quand il est midi à Londres, il est cinq heures et demie du soir à Calcutta, sept heures du matin à Québec, minuit à la Nouvelle-Zélande.

L'Angleterre a, dans l'étendue et la variété de ses colonies, tout un monde, toutes les températures, depuis le froid glacial des régions polaires jusqu'à l'ardeur des tropiques; toute l'échelle du monde végétal et animal, depuis

le lichen jusqu'au baobab, depuis le lemming jusqu'à l'éléphant ; toutes les races humaines, depuis le Hottentot et le Papouan jusqu'au type caucasien.

L'Angleterre a dans ses colonies les plus vastes domaines et les plus petits : l'Inde et l'Australie, l'île d'Helgoland et l'île Pitcairn.

L'île d'Helgoland, qui a successivement appartenu au Schleswig et au Danemark, s'élève à une hauteur de deux cents pieds dans la mer du Nord.

A dix lieues de distance, on l'aperçoit comme une ligne noire à l'horizon. Peu à peu la ligne s'exhausse, s'arrondit. Puis on distingue une grève blanche, au-dessus de laquelle se dessine une masse de craie rouge, revêtue à sa sommité d'une herbe verte.

Cette herbe est la seule production du sol de Helgoland.

Les habitants de la plage sont pauvres, car ils n'ont pour toute ressource que le pilotage, la pêche, et ce qu'ils peuvent gagner à héberger les baigneurs dans la saison d'été.

L'île était jadis beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est à présent. Au dix-septième siècle, la mer en détacha une large bande de terre, et sans cesse la mer la ronge encore et la morcelle de côté et d'autre. Le jour où je la visitais, un

angle de sa falaise se rompait et tombait dans les flots.

A présent, elle n'a pas plus de 13500 pieds de circonférence. En une heure un piéton peut aisément en faire le tour.

En 1807, les Anglais, en allant bombarder Copenhague, prirent en passant la petite île, et depuis ce temps ils l'ont soigneusement gardée.

Si petite qu'elle soit, et si aride, elle a une réelle importance. Située au 54° de latitude, elle se trouve à une distance à peu près égale de douze ou quinze lieues de l'embouchure des quatre grands fleuves de l'Allemagne du Nord : l'Eider, l'Elbe, le Weser, l'Ems. En cas de guerre avec les puissances continentales, les Anglais ont sur leur roc d'Helgoland un point d'observation capital. Là, ils peuvent élever une forteresse redoutable, et abriter une flotte sous ses canons; de là, ils peuvent surveiller au loin les mouvements de leurs adversaires, dominer les quatre vastes artères fluviales, bloquer Brême et Hambourg, menacer le Hanovre, pénétrer dans les parages danois.

Déjà une fois l'Angleterre a fait voir quel parti elle pouvait tirer, selon les circonstances, de son île si chétive et si peu importante en apparence. Quand, par le fameux décret de Milan, toutes les contrées soumises à la domination de

la France furent fermées à l'importation des denrées anglaises, l'Angleterre établit sur le petit terrain dont elle venait de s'emparer un marché comme on n'en vit jamais nulle part. Pendant plusieurs mois des centaines de navires arrivaient là sans cesse avec un chargement de marchandises prohibées.

En prescrivant les exigences du blocus continental, Napoléon oubliait qu'il est des habitudes plus fortes que la volonté la plus puissante. Pierre le Grand révolutionna la Russie et ne put obliger les Moujicks à couper leur barbe. Napoléon écrasait les armées de l'Europe coalisée, et sa suprême autorité échouait dans une simple maison bourgeoise devant quelques bribes de produits coloniaux. A aucun prix les habitants du Nord ne pouvaient se résigner à se priver du café, du thé, du sucre, qui composaient leur boisson habituelle.

La bienfaisante Angleterre expédiait ces précieuses denrées aussi près d'eux que possible. La tentation était trop forte. On n'y résista pas. En dépit des nombreux agents de la douane, la contrebande s'organisa dans des proportions gigantesques. Des bandes de bateliers venaient à Helgoland charger sur les chaloupes les ballots prohibés et les transportaient sur les côtes d'Allemagne et de Hollande, d'où on les répandait

dans l'intérieur du pays. Bientôt même ces bateliers ne suffirent plus pour satisfaire à l'avidité des populations.

Il y eut une ardeur de spéculation, une fièvre de fraude, qui entraînèrent dans les mêmes aventures le timide bourgeois et le paysan.

Cette immense contrebande se continua jusqu'au jour où la guerre brisa le réseau du système continental. Alors la petite cité d'Helgoland qui, pendant quelques années, avait été si animée et si prospère, retomba dans son silence et son isolement.

Très probablement cette île, que les Anglais ont enlevée dans une expédition abominable, sans aucune déclaration de guerre au Danemark, sans défense, leur sera enlevée par les vagues, qui la minent perpétuellement.

Bien loin, bien loin, par delà l'équateur, est l'autre petite possession de l'Angleterre.

Sous le règne de George III, deux bâtiments de l'État, le *Dauphin*, commandé par Wallis, et l'*Hirondelle*, commandée par Carteret, furent envoyés dans l'Océanie pour y continuer les explorations du commodore Byron.

Au 25e degré de latitude, un jour, un jeune officier de l'*Hirondelle*, debout sur le banc de quart, s'écrie qu'il aperçoit une terre à l'horizon. Bientôt elle est de plus près examinée. C'est une

roche volcanique qui s'élève du sein des flots comme une pyramide. Nulle plage ne l'entoure et on n'y voit pas une rade. Carteret lui donne le nom de l'officier qui l'a découverte, Pitcairn, l'inscrit sur sa carte et passe.

Dans cette île solitaire, il y a eu de dramatiques événements, et une surprenante transition de la tragédie à l'idylle, du crime à la vertu.

L'histoire de Pitcairn a été plusieurs fois racontée. J'essayerai de la raconter encore avec divers documents.

Elle commence par une honnête tentative. En 1787, le gouvernement anglais, toujours très préoccupé de ses colonies, eut l'idée d'envoyer chercher dans la Polynésie des semences de l'arbre à pain pour les transplanter dans les Antilles. Un bâtiment de l'État, la *Bounty*, fut équipé dans ce but et le commandement en fut confié au capitaine Bligh, qui avait accompagné Cook dans son troisième voyage autour du monde.

C'était un homme instruit et un marin expérimenté, mais d'un caractère hautain, acerbe, irritable et irritant. Dès le commencement de son expédition, il offensa par sa rudesse plusieurs de ses subordonnés. Cependant, après une assez longue navigation, il arriva sans

aucun grave conflit aux îles de la Société et jeta l'ancre à Taïti.

La *Bounty* fut accueillie avec toutes sortes de cordiales démonstrations dans cette île dont les navigateurs du dernier siècle ont fait de si charmantes descriptions : la nouvelle Cythère, l'Éden, dit Bougainville, notre noble Bougainville, qui, avant de s'illustrer dans la marine, avait vaillamment servi dans l'armée de terre, aide de camp de Chevert à Sarrebourg, aide de camp de Montcalm au Canada.

Les quarante-six hommes dont se composait l'équipage du navire s'abandonnèrent aux charmes de la végétation, charmes du climat, et d'autres plus vifs et plus saisissants.

C'était là qu'on devait recueillir les semences destinées aux Antilles. On resta six mois dans cette Capoue de l'Océanie, et, quand vint l'heure du départ, quel regret pour ces marins du Nord si doucement et si mollement captivés par la nature des tropiques! Quelle douleur pour les jeunes Télémaques qui devaient laisser là de si belles Calypsos!

Après ce long séjour sous un ciel radieux, dans des huttes hospitalières, au milieu des plantes embaumées, la vie de bord avec ses privations et sa rigide discipline semblait plus difficile que jamais, et Bligh n'était pas fait pour

l'adoucir. Non seulement sa volonté était sévère, mais son attitude dédaigneuse et sa parole souvent outrageante.

Parmi ses plus proches subalternes se trouvait un jeune maître d'équipage nommé Fletcher Christian, qui avait reçu une bonne éducation et appartenait à une honnête famille.

— Chien affamé! lui dit un jour Bligh.

Le chien affamé s'unit à d'autres offensés et forma un complot si habilement et si secrètement que ceux qui devaient en être les victimes n'en eurent aucun soupçon.

Tout était décidé et réglé; une nuit, le capitaine est surpris dans sa cabine, garrotté et traîné sur le pont.

Une chaloupe est mise à l'eau, et Bligh forcé d'y descendre avec dix-huit autres proscrits. Dans cette même chaloupe, par un reste de pitié, les conjurés déposent un quintal et demi de biscuit de mer, vingt-cinq livres de viande salée, une tonne d'eau, un baril de rhum, quelques bouteilles de vin, quatre coutelas, une boussole, un octant, quelques voiles et quelques cordages, puis la *Bounty* s'enfuit, vent arrière, grand largue[1].

Par bonheur, l'esprit de révolte n'était pas

1. *Perils and adventures on the deep*, p. 61.

entré dans la frêle embarcation, abandonnée ainsi aux flots de l'Océan.

Bligh était là le légitime, l'unique commandant. Tous ses compagnons d'infortune voulaient lui obéir. Tous mettaient en lui leur entière confiance, et ils avaient raison. Sans son habileté nautique et son énergie, tous auraient péri.

Par le *point* de la veille, Bligh savait qu'il n'était qu'à une courte distance de l'archipel de Tonga-Tabou. Il se dirigea de ce côté. Mais, sur la rive de l'île qu'il aspirait à atteindre, les indigènes à son aspect se mirent à pousser des cris féroces, puis lui lancèrent des pierres. Un des matelots fut tué. Les pauvres proscrits n'ayant pas d'armes ne pouvaient essayer de vaincre cette fureur sauvage. Il fallut virer de bord. Et où aller?

La terre la moins éloignée était l'Australie. Mais on n'y trouverait aucun secours. Les Européens n'avaient encore aucun établissement dans cette région nouvellement découverte.

Après toutes ses réflexions et ses calculs de marin, Bligh résolut de se rendre aux Moluques où étaient les Portugais et les Hollandais.

Jusqu'aux Moluques, quel trajet! Un espace de plus de douze cents lieues à traverser avec des ressources si exiguës, avec une embarcation où l'on était si serré qu'à peine pouvait-on se mou-

voir! Dès ce moment, on dut se soumettre au plus rigoureux régime, et il fut solennellement décidé que chaque homme ne recevrait par jour qu'un once de biscuit de mer, une cuillerée de rhum et deux verres d'eau. Chaque portion de biscuit devait être scrupuleusement pesée au moyen d'une balance faite avec les deux moitiés d'une noix de coco. Une balle de plomb représentait, dans un de ces plateaux, le poids légal.

Avec une résolution triste, mais ferme, on se mit en route. La chaloupe, surchargée, ne s'élevait qu'à quelques centimètres au-dessus de l'eau, et les requins la suivaient avec leurs triples rangées de dents. Près des îles Fidji apparurent deux nacelles qui, heureusement, s'éloignèrent. Elles portaient deux bandes de Fidjiens, plus redoutables par leur cannibalisme que les requins. On raconte que le chef d'une de ces îles, après plusieurs conférences avec un missionnaire protestant, se montrait tout disposé à adopter le christianisme et demandait à être baptisé.

« Mais vous avez trois femmes, disait le prédicateur, et la loi chrétienne ne permet pas d'en avoir plus d'une.

— Il m'en faut trois, » répliquait le galant Polynésien.

Le missionnaire le quitte, fait un voyage en

d'autres îles, puis revient. Le chef accourt à sa rencontre en s'écriant :

« Tu peux maintenant me baptiser, je n'ai plus qu'une femme.

— Que sont devenues les deux autres?

— Les deux autres? Ah! je les ai mangées. »

Pendant quarante-huit jours, à travers plusieurs terribles tempêtes, sans aucune rencontre propice, sans aucun secours, les pauvres délaissés errèrent sur l'Océan. Enfin ils atteignirent l'île de Timor dans la Malaisie, et se réfugièrent dans le port de Konpang occupé par les Hollandais.

Ils étaient si faibles qu'à peine pouvaient-ils se tenir debout, et si pâles, si décharnés, qu'on ne pouvait les voir sans une profonde pitié. Les Hollandais de Konpang les reçurent avec une émotion de cœur et leur prodiguèrent les soins les plus généreux. Les Hollandais de Batavia les installèrent à bord d'un de leurs navires partant pour l'Europe, et Bligh eut l'honneur de ramener en Angleterre les braves gens qui, dans leur détresse et leurs périls, avaient eu foi en lui.

Cependant l'amirauté anglaise ne pouvait laisser impunis les révoltés.

La frégate la *Pandore* fut envoyée à leur poursuite. On pensait que probablement ils étaient retournés à Taïti. En effet, quatorze d'entre eux

furent arrêtés dans l'île fascinante, conduits à bord de la frégate et enfermés dans une cage de fer.

Mais Christian, le chef de la conspiration et plusieurs de ses principaux complices avaient disparu avec la *Bounty*. On les chercha de tous côtés, on ne put découvrir où ils étaient allés, ce qu'ils étaient devenus.

Les années s'écoulent et dans les innombrables voyages des bâtiments de commerce et des bâtiments de guerre sur toutes les mers, pas le moindre indice des fugitifs, ni du navire dont ils se sont emparés. Évidemment tout a péri. Tout est englouti dans la profondeur des flots.

Un jour en 1814, près de la petite île de Pitcairn, apparaît une frégate anglaise envoyée en croisière dans ces parages. Aussitôt, du haut de la montagne que l'on croyait totalement inhabitée, deux jeunes gens descendent dans la baie ouverte entre les roches, mettent un canot à l'eau et se dirigent vers le grand *man of war*. Par l'ordre du commandant, sir Thomas Staines, un matelot leur jette une amarre et leur indique l'échelle de bord. Ils la gravissent lestement, et les voilà sur le pont, regardant avec une indicible surprise tout ce qui est autour d'eux, tandis que les officiers et les gens de l'équipage les regardent aussi avec une vive curiosité. Ils

n'ont pour tout vêtement qu'une bande d'étoffe sur les reins et un chapeau de paille sur la tête. Ils ont la peau bronzée de la race polynésienne, le visage européen, et ils parlent anglais. M. Staines les invite à s'asseoir à sa table. Avant de manger, ils joignent les mains et prient. Ils font de même quand leur collation est finie.

L'un de ces pieux insulaires est le fils de Christian; l'autre le fils d'un de ses complices. Ils répondent franchement à toutes les questions qui leur sont adressées. C'est ainsi qu'on apprend le dernier voyage de la *Bounty* et la colonisation de l'île à laquelle personne en Angleterre ne songeait.

En organisant son complot, Christian n'ignorait point que par là il encourait la peine capitale. En retournant à Taïti, il prévoyait bien qu'il y serait poursuivi. Un désir de vengeance l'avait poussé au crime; un sentiment d'amour le ramenait à l'île enchantée. Il épousa la jeune fille qu'il aimait et il voulait vivre, il voulait échapper au péril qui le menaçait. Le voyage de Carteret, qu'il avait trouvé dans la bibliothèque du capitaine, lui révéla Pitcairn. Cette petite île si éloignée de toutes les autres, inhabitée, inconnue, lui semblait un refuge assuré. Nul justicier n'irait là le chercher.

Il pouvait disposer encore du navire enlevé au

commandement de Bligh. Il s'y embarqua avec huit de ses complices, craignant comme lui l'action de la loi britannique, unis comme lui à de jeunes Haïtiennes, emmenant comme lui dans leur émigration leurs dévouées compagnes.

Aux neuf criminels anglais s'associèrent innocemment six insulaires de Taïti, dont trois mariés[1].

A quatre cents lieues de distance était le terme du voyage. La petite caravane l'atteignit sans accident et découvrit dans la pyramide volcanique de Pitcairn une anfractuosité par laquelle on pouvait pénétrer dans l'intérieur de l'île. Par différents vestiges, par des figures d'idoles, des haches en pierre, quelques crânes et plusieurs cultures, on reconnut que ce coin de terre avait déjà été habité. Mais plus personne n'y demeurait. Les nouveaux venus pouvaient s'installer là librement. Le sol entier leur appartenait, et sur ce sol ils trouvèrent le cocotier, le bananier, l'arbre à pain. Ils apportaient de Taïti des instruments de pêche et de chasse, des ustensiles agricoles, des semences et des animaux utiles qui devaient se reproduire. Ainsi, des besoins de la vie matérielle, ils n'avaient point à s'inquiéter et ils ne voulaient plus voyager. Pour

1. Herrmann Emmerich, *Eine Idylle in der Sudsee.*

ne laisser aucun indice de leur retraite, ils brûlèrent la *Bounty*.

Malgré son vice radical et ses mauvaises individualités, la colonie de Pitcairn vécut d'abord assez paisiblement. Une inique violence la jeta dans des luttes horribles. Un des Anglais ayant perdu sa femme, immédiatement, pour le consoler de son veuvage, ses compagnons lui adjugèrent la femme d'un Taïtien.

A la colère du mari outragé, les autres Taïtiens s'associèrent et résolurent de tuer les blancs, dont l'attitude hautaine les offensait. Christian fut une de leurs premières victimes, puis Williams, le veuf si fatalement remarié.

En peu de temps, voici ce qu'il advint de cette république de quinze hommes, dans une île qui par ses fruits, ses fleurs, son printemps perpétuel, semblait une image du paradis terrestre. Les six Taïtiens et six Anglais périrent par la hache ou les armes à feu; un Anglais, qui avait trouvé le moyen de composer une boisson enivrante, se noya dans un accès de folie; un autre mourut d'une maladie aiguë.

En 1800, il ne restait plus à Pitcairn qu'un seul homme, un matelot, nommé Adams, qui avait quelque instruction et d'honnêtes penchants. Tout jeune, il s'était laissé entraîner dans la conjuration de la *Bounty*. Il avait aidé Chris-

tian à jeter dans une chaloupe, à livrer aux périls de l'Océan son capitaine et dix-huit de ses camarades. Souvent il songeait à ce cruel événement, il s'affligeait d'y avoir pris part. La lutte sanglante qui venait d'éclater près de lui et dont il avait failli être aussi la victime, la mort si prompte de tous ses compagnons d'exil, produisirent sur son esprit une profonde impression. Il voyait là le doigt de Dieu, l'action de la justice céleste. Et si lui, coupable comme les autres, n'était pas puni comme les autres, si la vie lui était conservée, cette grâce exceptionnelle ne lui imposait-elle pas un grand devoir?

La lecture de la Bible et de quelques autres livres religieux qu'il avait trouvés dans une cabine de la *Bounty* fixa son sentiment de conscience, affermit sa résolution.

Des douze Taïtiennes qui ont quitté leur pays natal pour suivre leurs maris, deux sont mortes; les dix survivantes sont veuves.

Dix veuves et vingt enfants de cinq à neuf ans, là est le religieux devoir d'Adams. Il protégera les femmes, il instruira les enfants.

Le sentiment qu'il inspire lui facilite sa tâche. Mères et filles et garçons le vénèrent. C'est le patriarche, c'est le chef, le guide de la communauté. Nul ne peut lui désobéir. Ses conseils sont reçus avec une entière soumission, et ses

modestes leçons d'instituteur avec un vrai respect.

Ils ont été ses élèves ces deux jeunes bateliers qui, si prestement, ont rejoint la frégate anglaise. Ils ont appris par lui à lire, à écrire, à cultiver la terre, à piloter une embarcation à travers les brisants. Ils ont appris aussi à prier Dieu, les braves garçons, et, par cette prière, ils ont plus de confiance dans leur travail de chaque jour.

En faisant ces bonnes œuvres pacifiques, Adams ne pouvait oublier son heure de révolte et ne cessait de craindre l'autorité de la justice.

Mais quand vint la frégate anglaise dont l'aspect seul naguère encore l'aurait épouvanté, vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis la nuit terrible où éclatait le drame de la *Bounty*. Dans cet espace de temps, en termes juridiques, la prescription lui était acquise. Son crime ne pouvait plus être poursuivi.

Il descendit près de la baie, à la rencontre de sir Staines, qui avait témoigné le désir de voir la colonie, et lui offrit respectueusement à déjeuner dans sa demeure : des œufs, des ignames, des noix de coco, tout ce qu'il avait de meilleur, puis le conduisit dans le village construit sur la pente de la montagne, à l'ombre des grands arbres. Chaque ménage avait sa maisonnette en bois, son jardin et son poulailler. Dans chaque

habitation, on trouvait quelques meubles essentiels simplement façonnés. Les femmes tissaient des étoffes avec les filaments d'une plante. Les hommes allaient à la chasse, à la pêche et cultivaient les plantes potagères.

Quand un jeune homme avait défriché un certain espace de terrain, il acquérait par là le droit de se marier. Par suite de ces mariages, on comptait alors dans la communauté quarante-six personnes, et M. Staines se plut à remarquer la pudique beauté, la grâce naturelle des femmes, la physionomie ouverte et la vigueur des garçons. M. Adams lui dit que, depuis quinze ans, il n'y avait pas eu, dans cette colonie, un seul acte d'immoralité, un seul cas d'ivrognerie.

Ces bonnes gens ne connaissaient ni les théories sociales de Rousseau, ni les harangues des Jacobins sur la fraternité, ils vivaient doucement en un bon accord, comme les enfants d'une même famille sous l'autorité paternelle d'Adams, le gouvernement patriarcal, le gouvernement primitif des peuplades humaines. On en a inventé d'autres qui, successivement, à grands renforts de nouvelles institutions et de discours parlementaires, proclament leur science et leurs vertus. Hélas!

Les bons Pitcairniens ne connaissaient pas non plus l'argent, ce magique instrument des

peuples civilisés, le léger argent de l'enfant prodigue, le lourd argent de l'avare, l'argent menteur qui ne donne aucune vraie joie à ceux qu'il a séduits, l'argent empoisonné qui corrompt les consciences. Ils n'avaient ni guinées, ni piastres, pas même la pesante monnaie de Lycurgue, ni l'épais riksdaler que l'on fabriquait autrefois en Suède avec le cuivre de Falhun, ni les menus coquillages, les cowries avec lesquels on trafique dans l'Asie méridionale, et si on leur eût présenté un des plus beaux billets de la Banque de France ou d'Angleterre, ils n'auraient su ce que signifiaient ces papiers bariolés. Ils n'avaient nul besoin d'argent, n'ayant rien à acheter avec de l'argent. Ils échangeaient entre eux, selon les nécessités du moment, les produits de leur champ ou de leur jardin.

Dans son rapport à l'amirauté, sir Staines raconta avec émotion sa visite aux habitants de Pitcairn, et recommanda à la sollicitude du gouvernement cette honnête population, d'origine anglaise.

Mais dans la curée des nations, après les événements de 1814 et de 1815, l'Angleterre avait bien autre chose à faire qu'à s'occuper d'une petite île qui ne lui offrait aucun avantage stratégique et aucun intérêt matériel.

Onze années se passent. En 1825 un autre bâ-

timent de guerre anglais, la *Blossom*, commandé par M. Beechy, s'arrête près de Pitcairn. M. Beechy descend à terre et les habitants du village se disputent l'honneur de le recevoir. Il a passé plusieurs jours au milieu de ces braves gens. Comme sir Staines, il a été très frappé de leurs qualités morales et de leurs qualités physiques. Les femmes, dit-il, ont des yeux noirs étincelants et de longs cheveux noirs superbes qui se divisent sur leur front en deux bandeaux et retombent sur leurs épaules en longues nattes. Elles sont grandes, fortes, laborieuses et modestes. Nulle d'elles ne s'assoit à table avec son mari. Elle le sert humblement et ne dîne qu'après lui. Cette déférence leur est, disent-elles, prescrite par la loi de la création. L'homme est né le premier. Il doit être servi le premier[1].

Ils sont agiles et vigoureux, ces hommes de Pitcairn. Ils plongent dans la mer comme des dauphins, et courent sur les montagnes comme des chamois.

« J'ai vu l'un d'eux, dit M. Beechy, gravir par le plus rude escarpement à la plus haute cime de l'île et se tenir là debout, entre deux précipices, sur une pointe de roc si étroite qu'à peine pouvait-il y poser ses deux pieds. »

1. W. Beechy, *Narrative of a voyage to the Pacific*, t. 1, p. 76.

Cette population si vigoureuse ne boit que de l'eau ou du lait de coco, et ne mange presque jamais de viande. Pour les jours solennels, il y a là cependant des raffinements de cuisine qui pourraient bien faire envie à nos Brillat-Savarin.

Pour fêter M. Beechy, on creuse un trou en terre; on le garnit de pierres chauffées à un foyer ardent. Les mains délicates de la maîtresse de maison déposent là un cochon de lait avec une garniture de légumes. Le tout est enveloppé dans des feuilles de thé, puis recouvert d'une pierre chaude sur laquelle on étend une épaisse couche de gazon. Un instant après, on tire de ce four agreste un rôti d'une saveur extrême.

A l'île solitaire, si longtemps ignorée, les voyages de Staines et de Beechy donnèrent une certaine notoriété. Des bâtiments de commerce et des baleiniers s'y rendirent et y importèrent diverses choses des régions industrielles.

On vit alors de jeunes Pitcairniens se parer d'un gilet et d'un habit, et peut-être des jeunes filles remplacer dans leurs cheveux la jolie fleur du doodoe par un ruban. Mais rien encore n'altérait la pureté de leurs mœurs, ni leurs habitudes laborieuses, ni leurs sentiments de piété.

M. Moerenhout, consul des États-Unis, est allé

à Pitcairn en 1829. Il y a passé plusieurs semaines et personne n'a mieux que lui décrit cette île curieuse; au dehors un rempart inaccessible; des montagnes à pic, des roches basaltiques dont les débris ou les masses noires s'avancent dans la mer et où les vagues se brisent avec un bruit sinistre.

A l'intérieur, toutes les merveilles de la végétation. Là, à côté de l'arbre à pain, du cocotier, du bananier, ces arbres providentiels, s'élève le banian gigantesque, le doodoe qui produit une moisson de fleurs et de noix dont on fait les torches qui éclairent la maison. Là est le toonena, un bois rose et dur qui sert à la structure des habitations, le mûrier à papier[1], dont l'épiderme est employé à faire des draps et des vêtements; là aussi plusieurs bois de teinture et des légumes savoureux : la patate, le melon d'eau, l'igname. Ce sol fécond produit aussi la canne à sucre, le thé et le tabac[2].

Après être entré, non sans peine et sans péril, dans la petite baie défendue par des brisants, M. Moerenhout gravit un étroit sentier et arrive au village.

1. *Broussonetta papyrifera.* Ce nom lui a été donné en mémoire de notre naturaliste Broussonet.

2. J.-A. Moerenhout. *Voyages aux îles du grand Océan*, t. 1, p. 82.

Dès qu'on l'aperçoit, hommes, femmes, enfants vont à sa rencontre, avec des fleurs et des fruits. C'est un étranger, c'est un hôte à qui chacun doit souhaiter la bienvenue, et, dans chaque maison, il sera reçu avec un cordial empressement.

Toutes les maisons s'élèvent en face de la mer, ou dans quelque autre agréable point de vue. Bâties pour la plupart sur un plan uniforme, elles se composent d'un rez-de-chaussée et d'un étage. A cet étage sont les lits très simples, mais doux et propres : un matelas en feuilles de palmier, des draps en toile de mûrier. Au rez-de-chaussée est la salle à manger, une grande table et des chaises. Pas de vitres, mais aux parois de chaque chambre des planches mobiles qui s'ouvrent et se ferment à volonté. Près de l'habitation est une cabane réservée exclusivement au service de la cuisine et une autre où l'on blanchit les étoffes. Sur ces constructions est un toit en feuilles de palmier.

Là, on n'entend point chanter les refrains grivois ou les strophes incendiaires, mais l'hymne religieux, chaque matin, à l'heure du travail, et chaque soir à l'heure du repos[1].

Là, il n'y a ni ilotes, ni serfs, ni esclaves, ni

1. W. Brodie. *Pitcairn's Island*, p. 166.

domestiques, ni manœuvres à la journée, ni mendiants. Chaque famille fait elle-même sa besogne, cultive son terrain et vit en paix du fruit de son labeur.

Dans cette colonie phénoménale, dans cette Arcadie océanienne, on ne voit aucune des glorieuses inventions qui font la joie des sociétés perfectionnées ; point de théâtres, point de comptoirs, point de chemins de fer ni de lumière électrique, point de tribune socialiste, ni de cafés-concerts, et quel miracle! ô Dieu! pas même un journal, et la benoite colonie, dépourvue de tous ces moyens de béatitude, est heureuse pourtant, heureuse dans son ignorance et sa simplicité.

Après la mort d'Adams, qui, pendant près de trente années, l'avait régie si paternellement, elle fut agitée par des dissidences religieuses et des rivalités d'ambitions[1]. Puis elle se vit menacée d'un danger plus grave. Il n'y avait pas assez d'eau dans l'île, ni assez de terrains cultivables pour un surcroît de population.

Le gouvernement anglais, préoccupé de ce péril, engagea les Pitcairniens à émigrer. L'un après l'autre, péniblement, ils se rendirent à cette proposition, et ils furent transportés à

1. Pitcairn, *Nouvelle île Fortunée*, p. 33.

Taïti, où la reine Pomaré mettait à leur disposition une vaste terre. Les mœurs des Taïtiens les révoltèrent. La nostalgie les saisit. Dix-sept d'entre eux en moururent. Les autres, à l'aide d'un navire américain, rentrèrent dans leur pays.

Cependant, quelques années plus tard, l'accroissement de la population, la diminution de l'eau pluviale par les coupes de bois, l'appauvrissement et l'éboulement de plusieurs terrains obligeaient les Pitcairniens à une nouvelle émigration. Cette fois, ils furent conduits dans l'île de Norfolk. Un grand nombre d'entre eux ne voulaient point y rester. Ils retournèrent à la chère montagne, que rien ne pouvait leur faire oublier.

Cette montagne, qui fut l'asile des criminels de la *Bounty*, le domaine idyllique d'une innocente génération, est maintenant classée dans les notes des hommes politiques de l'Angleterre.

Avant d'arriver aux honneurs de la vie parlementaire, M. Charles Dilke avait voyagé à travers la plupart des colonies britanniques. En 1866, il s'arrête à Pitcairn et il fait cette réflexion peu obligeante pour nous : « Les Français ont la singulière habitude de s'annexer les contrées auxquelles renoncent les peuples colonisateurs. Les voilà qui rapidement prennent les

groupes polynésiens, sauf ceux qui ont de la valeur comme les îles Sandwich et la Nouvelle-Zélande. Sur les confins des possessions de la France, dans ces lointaines régions, Pitcairn est la solitaire station britannique. Cette île devient par là intéressante et elle mérite notre attention, d'autant que depuis plusieurs années elle est inscrite au *wrongside* (au mauvais côté) de notre budget[1]. »

L'Angleterre est comme l'éléphant qui, avec sa trompe, peut soulever un bloc de granit et saisir par terre un brin d'herbe. Elle gouverne l'Empire des Indes, elle conquiert l'Egypte et s'occupe de Pitcairn.

Sagace Angleterre! Elle n'a pas employé son intelligence et ses forces à faire plusieurs essais de république.

Le premier a été pour elle une suffisante leçon.

1. Ch. W. Dilke, *Greater Britain*, t. I, p. 327

## V

# LITTÉRATURES POPULAIRES

### TRADITIONS, LÉGENDES, ETC[1].

« Lorsqu'un champ est dévasté par un orage ou par quelque autre fléau, parfois, çà et là, des épis protégés par une haie ou par une palissade échappent au désastre. Ils grandissent à l'écart, et peu à peu le soleil les mûrit. Vers la fin de l'été, le pauvre laboureur vient les cueillir. D'une main soigneuse il les joint l'un à l'autre. Dans la calamité de l'année, la petite récolte est pour lui plus précieuse que les grosses gerbes d'un autre temps. Elle l'alimentera pendant l'hiver et lui donnera peut-être la semence de l'avenir.

« Dans le domaine de la pensée, combien de belles choses jadis en pleine florescence et main-

1. Cinq volumes in-12. — Paris, Maisonneuve et Cie, 1881-1882.

tenant perdues! Il en est dont on garde à peine un souvenir; il en est qui subsistent dans les chants populaires, dans quelques livres, dans les récits traditionnels. La cuisine, le grenier, les bois et les pâturages, les anciennes fêtes, l'imagination candide, voilà les palissades qui, jusqu'à nos jours, les ont gardées. »

Ainsi disaient les deux mémorables savants d'Allemagne, les deux frères Grimm, en publiant leurs *Kinder und Haus Mærchen.*

Ils sont morts ces deux moissonneurs de gerbes rares, ces deux mineurs des *placers* de la science et de la poésie, plus précieux que les placers d'or de la Californie. Ils sont morts. Mais ils se sont illustrés par leurs labeurs, et ceux qui les ont connus personnellement ne peuvent les oublier. Souvent encore je pense aux heures que j'ai passées près d'eux, à l'Université de Goettingue. Ils avaient déjà conquis un renom imposant, et ils accueillaient avec une touchante bonté l'obscur voyageur qui allait dans sa jeunesse interroger leur science.

Ils n'ont pas les premiers pénétré dans le *Hort* mystérieux, dans la vaste extension de chants de guerre et de chants d'amour, des légendes pieuses et d'images mythologiques, de croyances orthodoxes et de féeries, de singulières superstitions et de rustiques sentences : poésie

populaire, *Folk lore*, trésor du peuple, disent les Anglais.

En Danemark, dès l'année 1594, Sœrenson Vedel recueillait les chants héroïques de sa nation, les *Kaempeviser*. En Suède, Geiier, l'illustre historien, et Afzelius publiaient, en 1814, les *Folkvisor*. En Angleterrre, la curieuse collection de Percy, *Reliques of ancient poetry*, paraît en 1765. En Allemagne, nous trouvons, à quelques années de distance, deux intéressants traités, *Die teutschen Volksbücher* (les Livres du peuple allemand), par J. Gœrres, 1807; *Des Deutschen mittelalters Volksglauben* (les Croyances du peuple allemand au moyen âge), par M. F. de Dobeneck, 1815.

En France, les livres de la Bibliothèque bleue ont été constamment réimprimés, et nous avons eu au dix-septième siècle la gloire de Perrault, la gloire des contes les plus émouvants et les plus aimés.

Ils ne sont pas aisés à croire,
Mais tant que dans le monde on verra des enfants,
Des mères et des mères-grands,
On en gardera la mémoire.

Les frères Grimm ont étendu au loin de divers côtés leurs investigations, et l'un de leurs mérites est d'avoir montré ce qu'on peut apprendre par la tradition orale. C'est ainsi qu'ils ont com-

posé leurs *Kinder und Haus Maerchen*. Nul doute qu'ils n'aient par là puissamment contribué au progrès des études dont ils donnaient un si charmant exemple.

Le premier volume de leur recueil parut en 1812, le second en 1815. Dès cette époque, dans les villes et les villages des États germaniques, les chercheurs se sont mis à l'œuvre et l'on a vu paraître uns quantité de *Volksbucher*, de *Volkssagen*, d'*Erzaehlungen*.

Dans cette commémoration d'un temps si peu semblable au temps actuel, de Hambourg à Munich, Carlsruhe à Breslau, chaque principauté, chaque province, chaque cité a ses glorieuses réminiscences, ses saints et ses héros, ses chroniques édifiantes et ses idolâtries, ses fées et ses koboldes.

Si l'unité allemande est faite par la politique actuelle, on peut dire qu'elle est bien morcelée par les traditions héréditaires.

Cette même œuvre de recherches et de reproductions se continue depuis longtemps dans les états scandinaves et les pays slaves.

Elle occupe de sagaces esprits en Hollande, en Angleterre, en Italie[1], en Espagne[2].

1. Tigri, *Canti populari toscani*. Pitré, *Canti populari siciliani*. Marc Monnier. *Les contes populaires en Italie*.
2. Ant. de Trueba, *Cuentos populares*.

En France, elle a d'intelligents et zélés promoteurs; elle éveille, de vives sympathies, et d'année en année nous la voyons grandir.

On a recueilli les chants populaires de notre cher Canada[1] et ceux de la Bretagne, du Berry, de la Provence, du Languedoc. M. Philibert le Duc vient de publier ceux de la Bresse; M. le comte de Puymaigre réimprime son excellente collection des chants messins; M. Ach. Millien rassemble ceux du Nivernais.

Nous devons à un célèbre publiciste[2], à un inspecteur d'Académie[3], à un élève de l'École des chartes[4], trois importantes dissertations sur nos doux et vigoureux dialectes de villages, que les beaux messieurs des villes appellent dédaigneusement des patois.

Nous devons à M. Ch. Nisard deux bons ouvrages sur les chansons et les livres populaires; à M. Crapelet, une curieuse nomenclature de vieux dictons; à M. Al. de Nore, un tableau incomplet, mais intéressant, des anciens mythes

1. *La Lyre canadienne*, Québec, 1847. *Chansons populaires du Canada*, par Ernest Cagnon, Québec, 1880.

2. Granier de Cassagnac, *Histoire des origines de la langue française*, chap. VI.

3. Pierquin de Gembloux, *Des patois, de l'utilité de leur étude*.

4. G. Fallot, *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française*.

et des anciennes coutumes de nos provinces.

Je m'arrête. Il ne me serait pas possible d'énumérer tout ce qu'il a paru de livres et de brochures sur nos contes, nos poésies et nos traditions populaires. Les plus recommandables d'ailleurs sont connus de ceux qui s'intéressent à ces vestiges du passé, et je pense que nul lettré n'ignore les pages instructives de MM. Paul Lacroix, Gaston Paris, Léon Gautier, Marius Sepet, G. Brunet, L. Brueyre, Oscar Havard.

Voici une publication qui nous promet un nouvel enseignement : *Les littératures populaires de toutes les nations.*

Si vaste est son programme! A voir ses premiers volumes je me plais à croire à son succès.

L'un de ces volumes nous transporte dans le royaume des Pharaons, à quinze cents ou deux mille années avant l'ère chrétienne. Ils sont bien étranges ces contes d'Égypte, inscrits il y a si longtemps sur le papyrus. Mais les commentaires que M. Maspero, le savant égyptologue, y a joints les relèvent, les éclaircissent et en font ressortir l'idée mythique, le caractère original.

Les autres volumes de cette première série nous ramènent en France, dans deux de nos poétiques provinces : la Gascogne et la Bretagne.

D'une partie de la Gascogne, nous avions déjà

un très joli recueil[1]. Je le lisais, il y a plus de trente ans, et j'en ai gardé la traduction d'une gentille chansonnette :

Je me suis mise en danse
Entre deux amoureux,
Si poli de mide,
Entre deux amoureux,
Si poliment.

Celui qui le plus m'aime
Me serre la main,
Si poli de mide,
Me serre la main,
Si poliment.

Amoureux, si tu m'aimes,
Comme tu fais semblant,
Si poli de mide,
Comme tu fais semblant,
Si poliment.

Je voudrais un bouquet
Et quelques rubans
Si poli de mide,
Et quelques rubans,
Si poliment.

— Tenez, tenez, ma belle,
Voilà trois rubans,
Si poli de mide,
Voilà trois rubans,
Si poliment.

1. *Usages et chansons populaires de l'ancien Bazadais*, par M. Lamarque de Plaisance. Bordeaux, 1845.

Ne les portez, ma belle,
Que trois fois par an,
Si poli de mide,
Que trois fois par an,
Si poliment.

Un à la Pentecôte,
L'autre à la Saint-Jean,
Si poli de mide,
L'autre à la Saint-Jean,
Si poliment.

Et le jour de nos noces,
Le plus beau de l'an,
Si poli de mide,
Le plus beau de l'an,
Si poliment.

Dans un plus vaste espace, M. Bladé s'est proposé de faire une récolte plus complète.

M. Bladé est de ceux qui, en ce temps de migrations ambitieuses et d'aventures, ont le bonheur de rester attachés à leur pays natal.

Il aime les villages de l'Agenais et de l'Armagnac. Il aime leurs joyeuses coutumes et leurs sentiments religieux. Il se plaît à écouter, à recueillir, à traduire leurs chansons et leurs oraisons, et il en parle avec une ferveur poétique.

« Que de fois, dit-il, ne les ai-je pas entendues et récitées dans les métairies de la Gascogne, ces antiques prières dont je garderai le souvenir jusqu'à la mort! Voici la nuit sinistre d'hiver.

Les verrous sont tirés et les chiens aboient au loin dans la campagne. C'est l'heure où les filandières s'assemblent autour du foyer et commencent leurs longs récits : apologues où les bêtes parlent comme au temps d'Ésope, étranges métamorphoses, histoires de princesses captives que délivre un beau chevalier venu d'Espagne ou d'Angleterre.

« Minuit est proche. Prions encore avant le coucher, et les oraisons foisonnent calmes et confiantes comme le sommeil d'un enfant bercé par sa mère; pieuses comme les Évangiles apocryphes, les légendes des Bollandistes et de Jacques de Voragine. Voici le Paradis et ses grands arbres d'or où les oiseaux diaprés chantent de merveilleux cantiques. Voici Jésus, qui grandit humble et soumis auprès de sa Mère, le Christ mourant sur la croix et les fleurs du Golgotha rougies par le sang du Sauveur. »

Ces oraisons de la métairie me semblent surtout remarquables par leur caractère de douceur et de candeur. Il faut savoir gré à M. Bladé de nous les donner dans leur dialecte de Gascogne et dans une fidèle traduction. Elles ont pendant des siècles édifié, consolé des générations de braves gens. Bientôt ne seront-elles pas abandonnées, peut-être honnies? Les élèves des écoles où l'enseignement religieux est proscrit n'ap-

prendront plus à prier, et l'instituteur, fier de sa haute raison, n'aurait pas assez de railleries pour ceux qui, comme les innocents d'autrefois, s'aviseraient d'invoquer encore soir et matin la bonne Vierge et les saints.

Elles disparaîtront aussi ces chansons nuptiales que M. Bladé a recueillies en d'heureuses réunions.

Elles seront remplacées par quelque hymne démocratique, ou quelques gros refrains des cafés-concerts. Ainsi le veut la loi de la Révolution.

Mais c'est surtout en Bretagne qu'il faut sauver les œuvres du bon vieux temps. La poétique, la religieuse Bretagne! Pas une de nos provinces n'a un tel trésor de légendes populaires, pas même ma chère Franche-Comté, où jadis, aux veillées, sous le manteau de la vaste cheminée, j'ai entendu raconter tant de pieuses traditions et de contes féeriques, tant d'histoires de sorcellerie et d'aventures divertissantes.

Par MM. de la Villemarqué, É. Souvestre, Paul Féval, nous avons eu à diverses reprises de beaux chants et de beaux récits de la légendaire Armorique.

Plus récemment, M. Sébillot a recueilli dans la haute Bretagne une quantité de contes de différentes sortes, contes de fées qui habitent les

houles, c'est-à-dire les grottes des falaises, contes fantastiques qui attribuent à Gargantua des prodiges que Rabelais n'avait jamais imaginés, contes d'animaux dont un disciple de la Fontaine pourrait faire de jolies fables, contes plaisants destinés à égayer le soir les *filouas* des métairies, contes édifiants où l'on voit comme il faut se défier des tentations sataniques, et comment aussi les diables, après avoir employé leurs forces, leurs ruses et leur argent, finissent par être totalement déçus dans leur espoir, chassés et bafoués. M. G. de la Landelle, qui connaît si bien la mer et les marins, s'est plu à nous représenter dans quelques-uns de ses intéressants romans des groupes de matelots assis sur le pont du navire, à l'heure du repos, et écoutant avec avidité les récits d'un de leurs vieux compagnons.

M. P. Sébillot a fait sur les côtes de Bretagne une collection de ces contes traditionnels. C'est toute une littérature, çà et là étrange, mais çà et là aussi vraiment curieuse par les fictions qui l'animent et les superstitions qu'elle nous révèle.

Par la tradition orale, M. Sébillot a encore recueilli de naïves chansons et de rustiques proverbes. La récolte est bonne, mais il était temps de la faire. En 1835, M. Ém. Souvestre signalait déjà dans les villages le déclin des souvenirs, et M. Sébillot dit aujourd'hui : « La littérature

orale a une tendance à disparaître, non pas en bloc et tout d'un coup, mais par émiettement.

« Né en 1843, j'ai déja constaté que des contes couramment racontés dans mon enfance et que toutes les femmes savaient ne se retrouvent plus aujourd'hui, et, malgré mes recherches obstinées, je n'ai pu m'en procurer que des versions à demi effacées. Souvent des personnes âgées m'ont cité des fragments de contes qu'elles m'affirmaient avoir entendus jadis et que tout le monde alors savait d'un bout à l'autre. »

Les départements de la basse Bretagne, c'est-à-dire le Morbihan, le Finistère et une partie des Côtes-du-Nord ont mieux conservé que l'Ille-et-Vilaine et la Loire-Inférieure leurs anciens enseignements et leurs pieuses coutumes.

Dans ces tenaces districts, particulièrement dans les pays de Lannion et de Tréguier, M. Luzel a fait avec un zèle consciencieux de nombreuses explorations.

« J'allais, dit-il, de commune en commune, cherchant et m'informant partout, séjournant souvent (car j'ai des parents, des amis, des connaissances dans tout le pays), et chaque jour ma collection s'augmentait ainsi d'un vieux *gwer*[1], d'un *sône*[2],

1. Chant épique.
2. Chant lyrique

d'une légende pieuse, d'un conte merveilleux, d'un proverbe, d'un dicton populaire, d'une devinette ou d'une superstition curieuse, car rien de tout cela ne me trouvait indifférent pour la science.

« Souvent je faisais venir à Plouaret, où j'avais mon quartier général, les conteurs et chanteurs émérites qui m'étaient signalés à plusieurs lieues à la ronde. Je leur demandais de me débiter leurs contes, ou de me chanter leurs chansons en breton, et comme ils en avaient l'habitude, au foyer des veillées d'hiver. Quelquefois encore c'étaient de véritables veillées, avec un nombreux auditoire aux manoirs de Keramborn ou du Melchonnec. Un crayon à la main, je reproduisais les chants et les récits, séance tenante, littéralement. »

De ces patientes et intelligentes recherches, M. Luzel a rapporté une précieuse collection. Il a publié deux volumes de chants populaires qui ont eu un vrai succès. Par l'idée qu'ils donnent du caractère et des mœurs des anciens Bretons et par leurs textes authentiques, ils intéressent l'historien et les philologues.

M. Luzel publie à présent deux volumes de légendes qui méritent aussi d'être bien accueillies.

Il en est qui sont comme de fraîches idylles

écloses avec les genêts sur la terre de granit[1]. Il en est qui représentent de gracieuses images et racontent des scènes touchantes. La plupart ont été faites comme les *Gesta Romanorum*, pour exprimer d'une façon plus saisissante un sentiment religieux ou une pensée morale.

Dans ces naïfs récits, souvent on voit apparaître le Christ, la Vierge, les saints.

La Vierge vient au secours des jeunes filles innocentes et des pécheurs repentis.

Le Christ descend du ciel avec saint Pierre et parcourt comme un humble voyageur la catholique Bretagne. On ne le connaît point quand il s'en va le soir de côté et d'autre demander l'hospitalité. On le reconnaît le lendemain aux miracles par lesquels il a tout à coup humilié l'orgueilleux, châtié l'avare, glorifié la charité du pauvre !

Ces légendes étaient les leçons du peuple; douces leçons issues des plus candides sentiments de piété, d'humanité, de justice. L'enfant aimait à les apprendre, le vieillard à s'en souvenir. Elles faisaient battre leur cœur. Elles leur donnaient de bonnes émotions et de bonnes pensées. Elles seront interdites par l'autorité républicaine.

1. L'expression de Brizeux appliquée à la Bretagne : « Terre de granit recouverte de chênes. »

Dans les notes qu'ils ont jointes à leurs recueils, MM. Sébillot et Luzel indiquent souvent les analogies de leurs légendes avec celles de différents pays.

C'est un travail ingénieux et attrayant, mais qui sera parfois hasardé, et, si je ne me trompe, toujours inachevé.

Comme les arbres des régions tropicales sont charriés par les courants maritimes sur les côtes d'Islande;

Comme les semences des vallées et des montagnes sont disséminées de côté et d'autre par les vents, par les oiseaux, par les insectes;

Comme les fleurs et les fruits sont transplantés en diverses contrées par l'industrie du jardinier et de l'agronome:

La légende, cette semence, cette fleur, ce fruit de la pensée humaine, est, par divers moyens, transmise d'une maison à une autre maison, d'un peuple à un autre peuple.

Elle s'en va si loin qu'on la suit difficilement dans ses migrations et, selon le climat et la nature des lieux, elle se modifie de telle sorte que parfois on ne parvient pas sans peine à reconstituer son caractère primitif.

Qui de nous, en voyageant, n'a retrouvé çà et là, sous un toit étranger, les contes qui charmaient son enfance sous le toit paternel?

M. Gaston Paris, dans une de ses savantes œuvres, a suivi les traces de la légende de Charlemagne en Italie, en Espagne, en Allemagne et dans les États scandinaves.

La chevaleresque, la galante chronique du roi Arthur a aussi voyagé. J'en ai vu au nord de la Prusse une singulière réminiscence. L'édifice où les négociants de Dantzig se réunissent pour traiter leurs affaires s'appelle *Arthur Hoff* (la cour d'Arthur.

L'aventure de la matrone d'Éphèse a couru bien loin de toute part. La Fontaine l'empruntait à une page de Pétrone. On en peut lire dans le roman des *Sept Sages*[1] une dramatique et morale version, et dans le roman chinois une autre version morale aussi, mais plus longue et plus curieuse.

« Les auteurs chinois, dit un de nos anciens missionnaires, ne s'appliquent pas seulement à écrire l'histoire universelle de leur empire. En suivant leur génie, ils ont encore le talent de conserver différentes petites histoires propres à amuser d'une manière agréable et utile.

« Ces histoires sont à peu près semblables à nos romans qui ont été si fort à la mode dans

1. Deux rédactions du roman des *Sept Sages de Rome*, par M. G. Paris, p. 36.

ces derniers siècles, avec cette différence néanmoins que nos romans ne sont la plupart que des aventures galantes ou des fictions ingénieuses propres à divertir les lecteurs, mais lesquelles, en même temps qu'elles divertissent par l'enchaînement des passions exagérées avec art, deviennent très dangereuses, surtout entre les mains de la jeunesse, au lieu que les petites histoires chinoises sont d'ordinaire très instructives, qu'elles renferment des maximes très propres à réformer les mœurs et qu'elles portent presque toujours à la pratique de quelques vertus. »

Après ce préambule, le Père Dentrerolles traduit en entier l'histoire du philosophe Tchouagtsa et de sa méchante veuve.

Il y a des légendes qui sont étroitement liées à l'événement qui les a produites, au lieu où elles sont nées, à une église, à un château, à une forêt. On ne peut les déplacer sans amoindrir leur importance ou altérer leur caractère.

Il y en a qui semblent faites pour l'agrément du monde entier.

Un recueil de contes sanscrits porte le titre de *Katha sarit sagara*, c'est-à-dire littéralement : Mer des fleuves de contes; et réellement de l'extrême Orient des fleuves de contes se sont répandus dans les régions de l'Europe, au moyen

âge, par les pèlerinages et les croisades, par les juifs qui remplissaient l'office d'intermédiaires entre les populations du Levant et celles de l'Occident, par les Arabes qui envahirent l'Espagne, par les Mongols qui, au commencement du treizième siècle, subjuguèrent la Russie.

Dans leur long voyage d'Asie en Europe, nos ancêtres n'ont-ils pas aussi répandu en diverses contrées les mythes et les traditions de leur terre natale?

Nous sommes les descendants des Aryans.

Au fond de plusieurs de nos coutumes, de nos légendes, de nos poésies populaires n'y a-t-il pas une réminiscence de notre origine, et, par là, une communauté d'héritage idéal avec les autres peuples provenant de la même race?

L'homme, dans sa vieillesse, se souvient de son enfance. Mais parfois il oublie ou se rappelle difficilement les lieux lointains et les dates.

N'en est-il pas de même dans la vieillesse des peuples?

C'est pourtant bon de se souvenir.

Ceux que le présent afflige et que l'avenir effraye peuvent trouver dans la mémoire d'un autre temps une consolation, un encouragement, un espoir.

Naïves traditions des temps lointains, poétiques fictions des peuples, douces fleurs des âges can-

dides et des cœurs croyants, monde immense des *Sagas*, des *Mæhrchen*, monde enchanté, chaque fois qu'on s'en approche, peut-on poursuivre son chemin sans s'arrêter à voir quelques-unes de ses fantastiques créations, à entendre quelques suaves mélodies de son Wunderhorn? Dans les rêves qui nous viennent de ces trésors du passé, n'y a-t-il pas souvent une grave réflexion? Ces légendes, qui nous représentent des cités ensevelies sous les vagues et subsistant encore au fond des océans, ne sont-elles pas une image des empires que les révolutions du temps ensevelissent dans leurs abîmes, et dont le mouvement, les mœurs, se perpétuent par la chronique et par l'histoire? Et nous-mêmes, à une certaine époque de l'existence, ne sommes-nous pas des exemples de ces ruines vivantes? N'avons-nous pas au fond de notre cœur les magiques édifices de notre jeunesse, les palais d'or de nos illusions, qui se conservent sous le voile de l'âge, qui se perpétuent par la mémoire, et parfois se retracent à notre pensée attiédie avec leur prisme merveilleux, et nous étonnent par leurs mélodies?

## VI

# LA POÉSIE DE L'ANNEAU

En ce temps d'investigations, de compilations et de dissertations de toute sorte, il n'est pas une œuvre humaine dont on ne recherche les premiers indices, dont on ne fasse la légende. Que de pages n'a-t-on pas écrites sur l'emploi de la vapeur et les développements de la télégraphie électrique, sur les découvertes pacifiques et les inventions meurtrières, sur le gaz et les canons rayés!

En lisant un joli volume publié par un ingénieux et érudit Américain, M. Ch. Edwards, l'idée nous est venue aussi de disserter, non point sur ces belles choses qui occupent tant de hautes intelligences et mettent en mouvement tant de capitaux, mais tout simplement sur un petit cercle de métal qu'on appelle une bague ou un anneau. Si vulgaire qu'il soit, ce petit cercle, si modeste qu'il apparaisse souvent, il a sa poésie et son

histoire ; et ceux qui ne le mettent point à leur doigt comme un vain ornement, ceux qui l'ont reçu et donné comme un gage d'affection, comme un signe d'alliance, ceux qui le gardent dans leur deuil avec un religieux respect, en mémoire d'une mère, d'une épouse ou d'une sœur, aimeront peut-être à connaître sa poésie et son histoire.

C'est à eux que nous nous adressons.

L'anneau a été façonné dès les temps les plus anciens. Les Babyloniens, les Chaldéens, les Perses, les Grecs, le consacraient à divers usages. Pline dit que, comme Homère n'en parle point, on doit en conclure qu'il n'était point connu à l'époque de la guerre de Troie. Mais cinq cents ans avant la guerre de Troie, le roi Pharaon, voulant donner à Joseph un témoignage de sa haute faveur, tire un anneau de son doigt et le met au doigt du jeune Israélite. L'anneau est aussi mentionné dans les premières traditions mythologiques de la Grèce.

Minos, se querellant un jour avec Thésée, jette un anneau à la mer et défie le héros athénien d'aller le chercher. Thésée s'élance dans les flots ; les dauphins le prennent sur leur dos et le portent dans le palais d'Amphitrite.

Jupiter a juré que Prométhée serait éternellement enchaîné au Caucase. Cependant il se laisse

attendrir par les souffrances de ce malheureux fils de Japet. Il lui rend la liberté, et, pour ne pas violer son serment, il l'oblige à porter constamment un anneau dans lequel est incrusté un fragment de roc du Caucase.

Si de là date l'art d'enchâsser les pierreries dans le métal, il n'y a pas beaucoup d'œuvres de l'industrie humaine auxquelles on puisse attribuer une si haute origine.

Les Romains avaient une grande quantité d'anneaux. Leurs chevaliers en laissèrent sur le champ de bataille de Cannes trois boisseaux. Ils donnaient à leurs anneaux différents noms, selon les divers usages qu'ils en faisaient. Ils en décoraient à certains jours de fête les statues de leurs dieux et de leurs héros. Ils en portaient plusieurs à leurs doigts, et, dans leur sybaritisme, ils avaient des anneaux légers pour l'été, des anneaux plus lourds pour l'hiver. Dans leur deuil ils remplaçaient leurs anneaux d'or par des anneaux de fer. Enfin, les plus pauvres citoyens eux-mêmes attachaient un tel prix à cette parure, qu'ils ne se décidaient à la vendre ou à la mettre en gage qu'à la dernière extrémité. Une des folies d'Héliogabale fut d'avoir un luxe de bagues jusque-là sans exemple. Il se vantait, dit Lampridius, de ne jamais porter deux fois ni la même chaussure ni la même bague.

Les Gaulois et les Bretons s'honoraient aussi de posséder des bracelets et des anneaux.

L'art de forger les métaux, représenté dans l'histoire des Juifs par Tubalcaïn, divinisé dans la mythologie grecque par Vulcain, a été dès les premiers temps du moyen âge célébré dans les régions scandinaves par plusieurs sagas, entre autres par celle de Wieland, le magique ouvrier. En France, il a été consacré par la légende de saint Éloi ; en Angleterre, par divers récits populaires. N'était-il pas quelque peu forgeron, ce vaillant saint Dunstan, qui avait, selon ses chroniqueurs, un goût particulier pour les travaux manuels, et qui un jour entraîna si rudement hors de sa cellule le démon tentateur, en lui serrant le nez avec des pincettes rougies au feu?

Dans les temps barbares, la vanité humaine avait ses exigences, comme dans l'aimable époque actuelle, que nous appelons l'ère nouvelle de la civilisation. Le farouche Germain, l'aventureux Viking, portant à son ceinturon la lourde épée en fer, se plaisait à voir briller sur sa main et à sa poitrine des ornements en or.

Canut, le conquérant danois, ayant été vaincu dans une bataille par Edmond l'Anglo-Saxon, un de ses principaux capitaines, nommé Ulf, s'égara dans sa fuite au milieu des bois. Après avoir erré toute la nuit au hasard, il rencontre

le matin un jeune pâtre et le prie de lui venir en aide.

« Je m'appelle Godwin, reprend le berger. Je suis Saxon, et toi, tu es Danois.

— C'est vrai, répond Ulf, mais je voudrais seulement connaître le chemin pour me rendre à Serem, où sont les navires de mon pays.

— Un Danois! réplique Godwin, comment est il possible que le fils d'un Saxon lui rende service? D'ailleurs, la route que tu veux suivre est longue, et tous les gens du pays sont sous les armes. »

Ulf alors tire de son doigt un lourd anneau en or et le lui présente. Godwin, ébloui par une telle munificence, dit au fugitif :

« Viens avec moi, je te cacherai et j'essayerai de te sauver. »

Il le conduit dans sa cabane, le garde là tout le jour, et le lendemain se prépare à lui servir de guide. Mais, au moment où il allait partir, son père s'approche du guerrier danois et lui dit :

« C'est mon fils unique qui va pour toi exposer sa vie. Il ne pourra plus revenir parmi ses compatriotes. Je te l'abandonne. Fais-le entrer dans l'armée de ton roi, et protège-le. »

Ainsi fut fait. Le jeune pâtre, enrôlé sous la bannière du Danemark, se distingua par son

intelligence autant que par son courage, et devint le brillant comte Godwin. Il fut le père d'une fille charmante nommée Édith, de qui le peuple disait dans ses chants : « La douce Édith est issue du rude Godwin, comme la rose de l'épine. » Elle était si belle et si gracieuse, que le roi Édouard l'épousa.

Des matières de toute sorte ont été employées à faire des anneaux : l'or, l'argent, le bronze, la cornaline, la porcelaine, et on leur a donné toutes sortes de formes. Un anneau égyptien est décoré de l'image d'Isis et d'Osiris, un autre, de la tête du bœuf Apis. Les Grecs gravaient déjà sur leurs anneaux diverses inscriptions, telles que celles-ci : *Que le bonheur soit avec vous! Que la fortune accompagne celui qui te porte et tous les siens! Souvenez-vous des jours heureux! Théane est ma lumière. Belle Livia.* Les Romains suivirent ce galant exemple, et les bijoutiers de nos jours, en ciselant un nom ou une sentence, ne font qu'imiter un des usages de l'antiquité. Le comte de Caylus, dans son *Recueil d'antiquités*, décrit un anneau formé de trois cercles réunis; sur chacun de ces cercles sont gravées deux lettres grecques qui, dans leur ensemble, forment le mot *zucaiè* (puisses-tu vivre!). D'autres anneaux antiques nous offrent le symbole de l'éternité, reproduit si souvent par la bijouterie

moderne : le serpent qui se mord la queue. Enfin, on en a découvert un d'origine romaine, dans lequel est une petite excavation qui devait renfermer des cheveux.

Quelques-uns de ces anneaux étaient si larges et si pesants, que l'on comprend que les Romains qui en chargeaient leurs doigts se hâtassent de s'en délivrer après leurs heures de parade, et qu'ils en choisissent de plus portatifs pour les chauds jours d'été. Je doute pourtant qu'ils en aient jamais fait un pareil à celui que les Californiens offrirent en 1852 au président Pierce. Il est en or massif et ne pèse pas moins d'une livre.

Dès les temps anciens, l'anneau a été adopté comme un talisman, comme un préservatif contre plusieurs dangers et un remède à plusieurs maladies. On s'en servait surtout pour se garantir de la fascination du mauvais œil, du pouvoir des sorciers et des méchants esprits, pour échapper aux blessures dans une bataille, pour arrêter les désastres d'un incendie. On croyait même que, par la vertu d'un anneau, on pouvait obtenir une révélation de l'avenir. Un tyran de la Phocide en avait deux qui, lorsqu'il les frottait l'un contre l'autre, lui donnaient l'indice de la résolution qu'il devait prendre. Il tomba cependant sous le fer d'un assassin. Ses magnifiques

anneaux lui avaient annoncé sa mort, mais n'avaient pu l'en préserver.

Deux anciennes ballades écossaises nous offrent un autre naïf exemple de cette révélation des anneaux.

La première est celle de Lambert Linkin.

« Il est assis à table, le bon Lambert Linkin, savourant un vieux vin, et tout à coup il s'écrie : « Je voudrais être à mon foyer près de ma « femme aimée; mes anneaux viennent de se « briser sur mes doigts. »

« Il selle son cheval, il se dirige en toute hâte vers sa demeure, et, quand il a monté l'escalier, il voit son dernier enfant étendu sans vie sur le parquet.

« Et quand il a monté un autre escalier, il voit sa chère femme qui meurt dans le désespoir.

« C'étaient les deux malheurs que lui annonçait la rupture de ses anneaux. »

La seconde ballade raconte l'histoire de Hynd Horn :

« Elle me donna un anneau d'or où brillaient trois beaux diamants.

« Quand l'éclat de ces diamants pâlira, son « amour, a-t-elle dit, sera moins ferme.

« Quand leur splendeur disparaîtra, son amour « me sera enlevé. »

« Hynd Horn navigue pendant sept ans sur la mer, sur la grande mer.

« A tout instant il regarde ses anneaux. Un jour, il les voit pâlir.

« Un jour, il voit ses diamants qui deviennent ternes et noirs :

« Ma bien-aimée, s'écrie-t-il, est morte ou « mariée ! »

Dans les mystérieuses fêtes d'Éleusis, les initiés recevaient un anneau qui devait les prévenir de différents périls.

Dans la Samothrace, on façonnait des anneaux sur lesquels étaient gravés des caractères magiques.

Dans l'Inde, les brahmines portaient un anneau qui leur donnait la faculté de faire des choses extraordinaires.

Josèphe, l'historien du peuple juif, dit que le grand prêtre d'Israël portait un anneau d'une vertu céleste, et qu'Aaron en avait un au moyen duquel il opérait des prodiges.

C'était par des procédés particuliers de fabrication, par la fusion du métal avec des plantes cueillies en des lieux déserts, dans le silence de la nuit, par le choix de certaines sentences et l'incrustation de certaines pierres, que l'on croyait donner aux anneaux une si puissante vertu.

Les anciens attribuaient aux pierres précieuses une influence mystérieuse. Galien lui-même, le savant Galien, engageait ses clients à porter des anneaux ornés d'une plaque de jaspe sur laquelle était gravée l'image d'un homme ayant au cou un faisceau d'herbes. Les naturalistes du moyen âge ont développé cette idée superstitieuse dans plusieurs traités. Selon Pierre de Boniface, célèbre alchimiste du quatorzième siècle, par le diamant, un homme devient invincible; par l'agate, éloquent, prudent et aimable; l'améthyste préserve de l'enivrement; la cornaline apaise le ressentiment; la jacinthe favorise le sommeil.

Un autre savant, Thomas Nicols, ajoute que le diamant placé sur la tête d'une femme à son insu peut servir à faire reconnaître sa vertu. Si elle est fidèle, elle se jettera alors elle-même dans les bras de son mari; sinon, elle s'en éloignera.

L'émeraude est aussi la pierre de touche de l'honneur conjugal. Elle se brise au contact de la femme qui a failli à ses devoirs. Cette même pierre précieuse, dit Albert le Grand, développe l'intelligence, donne à l'homme le moyen d'accroître ses richesses, et même, s'il la place sur sa langue, la faculté de prévoir l'avenir.

Le rubis calme la colère. La topaze tempère les chagrins. L'agate rend les cœurs joyeux, et

le plus est un préservatif contre l'empoisonnement. On raconte que les aigles ont grand soin de placer des agates dans leurs nids pour garantir leurs petits de la morsure des serpents.

Le saphir est aussi un excellent antidote. En outre, on acquiert par sa vertu la faveur des princes, on pacifie ses ennemis, on adoucit même la colère de Dieu. La calcédoine donne à celui qui la porte la victoire. La turquoise préserve des chutes et des fractures. La perle, formée dans le corps de l'huître qui entr'ouvre sa coquille pour aspirer la rosée du ciel, a plusieurs propriétés médicinales. Quand Cléopâtre faisait dissoudre dans le vinaigre une des plus belles perles de l'Orient, ce n'était point par une vaine ostentation : elle savait, l'habile Égyptienne, que cette potion la guérirait d'un secret malaise, et lui donnerait un charme nouveau. La cornaline égaye l'esprit, fortifie le cœur. L'opale donne à celui qui la possède le pouvoir de se rendre invisible.

C'est sans doute une de ces pierres chatoyantes que Gygès eut le bonheur de trouver dans la grotte où il pénétra par hasard, et il l'employa si habilement, qu'il devint roi de Lydie. Combien de gens, en un grand nombre de circonstances, voudraient se rendre, comme lui, invisibles, les filous surtout, et les galants; voleurs d'argent et

voleurs de cœurs! et ils ne peuvent y réussir. N'y a-t-il donc plus dans les boutiques d'orfèvrerie que de fausses opales?

C'est un autre anneau magique qui, pendant de longues années, enchaîna Charlemagne à l'amour d'une femme. Pétrarque raconte que pour cette femme le glorieux empereur oubliait tout : ses entreprises guerrières, ses projets de lois, ses devoirs de chrétien. Cette femme mourut, et les amis de Charlemagne, ses fidèles conseillers, s'en réjouirent. Mais la mort n'avait pas mis fin au charme qui le captivait. Il voulut que le corps de celle qu'il ne cessait d'aimer restât dans son appartement, et à tout instant il le regardait et lui adressait de tendres paroles. A la fin, le bon archevêque Turpin se dit qu'il devait y avoir là quelque diablerie. Un jour que l'empereur était sorti, il s'approcha de la morte, et trouva sous sa langue un anneau qu'il se hâta d'enlever : convaincu que c'était la fatale amulette, il le jeta par la fenêtre dans le lac d'Aix-la-Chapelle.

En rentrant, Charlemagne passe la main sur ses yeux comme un homme qui, tout à coup, s'éveille d'un songe étrange, et s'écrie :

« Quelle horrible puanteur! qu'on se hâte d'enlever ce cadavre! »

L'usage d'appliquer aux anneaux une plaque

de métal ou une pierre pour en faire des cachets remonte jusqu'à une lointaine antiquité. De nos jours, il s'est universellement propagé. Il est surtout très répandu en Allemagne. Il y a peu d'Allemands qui, dès leur adolescence, ne portent à leur doigt une grosse bague en or sur laquelle sont gravées leurs armoiries, ou les lettres initiales de leur nom.

En Perse, le cachet assure l'authenticité de tout contrat, de tout compte, de toute lettre. Il remplace la signature. Quand un négociant a eu le malheur de perdre son cachet, il se hâte d'en avertir ses correspondants pour prévenir l'emploi frauduleux qui pourrait en être fait en son nom, et, dès qu'il s'en est procuré un autre, il leur en envoie l'exacte description.

L'anneau a été un signe de dignité et de pouvoir. Pharaon délègue à Joseph sa suprême autorité en lui confiant son anneau. Assuérus remet le même symbole de puissance à Mardochée. Les sénateurs et les chevaliers romains reçoivent du préteur l'anneau qui constate leur rang dans la république. Le pape apposa sur ses bulles l'anneau du Pêcheur. Le pape Alexandre III, pour récompenser la cité de Venise des services qu'elle lui avait rendus dans sa lutte contre Frédéric Barberousse, lui donne l'anneau avec lequel le doge épousera l'Adria-

tique. Dès l'année 1177, ce mariage se célébrait, chaque année, le jour de l'Ascension. Le doge, les sénateurs, les ambassadeurs étrangers, les nobles, se rendaient en grande pompe au bord de la mer, et montaient sur le *Bucentaure*. Ce splendide navire les transportait jusqu'au delà d'une lagune, puis s'arrêtait. Alors le doge jetait son anneau dans les flots en s'écriant :

« Nous t'épousons, ô mer! et nous constatons l'empire que nous devons exercer sur toi. »

Alors retentissaient les acclamations de la foule et les vibrations d'un bruyant orchestre. Puis le cortège ducal se rendait dans une église et assistait à une messe solennelle.

Childéric, dont on a découvert la tombe à Tours, gardait dans sa sépulture son anneau royal, et Canut, le conquérant de l'Angleterre, et plusieurs autres souverains.

L'anneau de Henry VIII sauva l'archevêque de Cantorbéry, Cranmer, quand il fut accusé d'hérésie. Ses juges étaient très décidés à le condamner; mais il leur dit que le roi se réservait le droit d'examiner lui-même cette question, et il leur fit voir l'anneau que le roi lui avait confié comme gage de sa protection.

L'anneau d'Élisabeth devait aussi sauver le comte d'Essex. Dans un moment de tendresse, elle l'avait remis à ce galant gentilhomme en lui disant:

« Si quelque jour vous êtes en danger, si vous avez besoin de mon appui, faites-moi voir cet anneau, et la grâce que vous demanderez vous sera accordée. »

Lorsqu'il fut enfermé dans la Tour de Londres et condamné à mort, il pria sa parente, lady Howard, de porter à la reine la précieuse bague qui devait lui rappeler sa promesse. Mais lord Howard, qui était un des ardents ennemis du prisonnier, défendit formellement à sa femme d'accomplir la mission qu'elle avait eu l'imprudence de lui révéler, et la reine, qui attendait ce témoignage d'humilité et de souvenir de celui qu'elle avait aimé, le laissa exécuter. Quelque temps après, lady Howard, atteinte d'une maladie mortelle, pria Élisabeth de vouloir bien venir la voir, disant qu'elle avait à lui faire un important aveu, et alors elle lui apprit ce qui s'était passé.

« Dieu vous pardonne! s'écria la reine en sanglotant, mais moi je ne vous pardonnerai jamais. »

Puis elle retourna à son palais dans la plus profonde désolation, et pendant plus de quinze jours on l'entendit sans cesse soupirer et gémir. La nuit, elle se relevait et s'asseyait sur le parquet, muette, l'œil hagard, le visage effrayant.

Par le signe palpable de leur volonté, par la

puissance de leur anneau, les despotes de l'Asie ont mis en mouvement les féroces légions qui ravageaient de vastes contrées. Par leur anneau, les rois d'Égypte ont asservi tout un peuple à un mortel travail pour construire les plus prodigieux des édifices humains, les Pyramides.

Mais le plus mémorable de tous ces anneaux est celui de Salomon. Les Orientaux l'ont glorifié dans un grand nombre de contes et de poésies. Les musulmans racontent son origine dans une légende que nous avons citée[1].

Un jour ce souverain s'égara, et Dieu l'ayant rudement châtié lui rendit sa suprême grandeur. Salomon, éclairé par ses fautes, continua son règne glorieux, fidèle à sa mission de prophète, fidèle à ses devoirs de souverain.

La Bible a dit par quelle ingénieuse épreuve Salomon mit fin au débat de deux mères qui se disputaient la possession d'un enfant. Les *Gesta Romanorum*, ce curieux recueil d'histoires monastiques, racontent qu'un anneau donna au grand roi une autre occasion de prononcer un difficile jugement. Une femme de Jérusalem, qui avait mis au monde trois fils, déclara en mourant à son mari qu'un seul de ces fils était de lui, mais elle refusa obstinément de lui dire lequel. Quelque temps après, le mari, sentant

1. Page 162.

aussi approcher sa fin, appela ses enfants et leur dit devant plusieurs témoins qu'il léguait un anneau précieux à celui d'entre eux qui pourrait prouver sa légitimité. Mais comment reconnaître cette légitimité? Là était le problème. Il fut soumis à la sagesse de Salomon, qui aussitôt fit comparaître devant lui les trois enfants; puis, ayant fait exhumer et attacher à un arbre le corps de leur père, il leur dit :

— Que chacun de vous lance une flèche sur cette poitrine. Celui qui lancera la sienne le plus vigoureusement aura l'anneau.

Le premier et le second n'hésitèrent pas à tenter cet essai. Mais le troisième se tenait à l'écart et pleurait.

— Jeune homme, lui dit Salomon, ne veux-tu pas suivre l'exemple de tes frères?

— Que Dieu m'en garde! répliqua-t-il. J'aime mieux renoncer, s'il le faut, à tous les biens de ce monde que de blesser ainsi le corps de mon père.

— Ah! s'écria Salomon, c'est toi qui es son vrai fils. C'est à toi qu'appartient l'anneau.

Les Romains, qui, comme nous l'avons dit, portaient une quantité d'anneaux, plaçaient au quatrième doigt de la main gauche celui qui était pour eux le gage particulier d'une affection, parce qu'il y a là, disaient-ils, un petit

nerf qui correspond directement au cœur.

Ainsi, dès les plus anciens temps, l'anneau a été un témoignage d'amitié ou d'amour, un signe d'honneur et de pouvoir, un instrument de correspondance mystérieuse ou de sanction solennelle, un talisman magique.

Mais il en est un qui à lui seul est l'indice de la plus douce puissance et du plus pur enchantement, c'est celui qui unit l'un à l'autre deux cœurs honnêtes, c'est l'anneau nuptial.

Déjà, dans l'antiquité, l'anneau était un des présents de noces. Le Romain donnait à sa femme une bague ornée de tendres inscriptions : *Amo te, ama me, fides immortalis.* Ordinairement, cette bague était surmontée d'une petite clef pour indiquer que l'épouse devait garder la maison, selon ce bel éloge qui a été fait d'une dame romaine : *Casta vixit, lanam fecit, domum servavit.*

Au moyen âge, l'anneau était placé en première ligne dans la formule de mariage que le chevalier adressait à sa fiancée : « De cet anneau je vous épouse, de mon nom je vous dote, de mon corps je vous honore. » Le christianisme a sanctifié l'anneau matrimonial. Le prêtre bénit la bague que les mariés doivent porter toute leur vie, bague d'or ou bague d'argent; la plus pauvre est peut-être la plus digne. Heureux ceux

qui se la donnent l'un à l'autre avec une loyale pensée et la conservent fidèlement! S'ils profanent ce témoignage de leurs serments, ils en seront punis. L'antiquité nous a elle-même légué dans un de ses ingénieux récits cette leçon de morale.

Un soir, un jeune Romain s'avise de mettre en jouant son anneau conjugal au doigt d'une statue en bronze de Vénus, puis il veut le retirer. Mais Vénus a pris aussitôt ce qui lui était offert; sa main s'est repliée sous la bague du jeune imprudent. En vain il s'efforce de la reprendre, il ne peut y parvenir. Et la nuit, voilà que la froide statue de bronze vient se placer entre lui et sa femme, et le lendemain et les jours suivants renouvelle sa visite. Pour échapper à cette affreuse obsession, le malheureux se retire dans un lointain quartier; mais l'inflexible statue le suit dans sa nouvelle demeure et s'installe la nuit sur sa couche en lui montrant son anneau de mariage. Enfin, il fut délivré par Saturne de ces perpétuelles poursuites; par Saturne, le dieu du temps[1].

1. Thomas Moore a retrouvé en Irlande cette tradition romaine et en fait une légende irlandaise.

VII

# LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

## AU CANADA

Le Canada!

Le beau grand pays! J'y ai été, il y a longtemps, et j'en ai gardé un souvenir que les années n'ont point affaibli.

Souvent dans mes solitaires rêveries, je revois encore les riantes maisons de Montréal, le merveilleux promontoire de Québec, les forêts de sapins solennelles et profondes comme celles des montagnes de Franche-Comté, les vallées où s'élèvent en un doux accord l'élégante villa et la ferme agreste; çà et là les rivières qui par leurs flots limpides fécondent le labeur agricole, occupent le pêcheur et le batelier, animent la scierie et le moulin; et le roi de ces rivières, le Saint-Laurent, le fleuve gigantesque qui dans son cours de huit cents lieues rejoint cinq vastes

lacs, cinq mers d'eau douce, et des hauteurs du Niagara s'en va, par un bassin de trente lieues de largeur, plonger dans l'Océan.

Quelle admirable nature! Quelle variété de tableaux d'une beauté sauvage, d'une grandeur superbe, d'une grâce infinie! Et quelle population attrayante et attachante, brave et courtoise : *a people gentleman*, un peuple gentilhomme, dit un écrivain anglais.

Au milieu du dix-huitième siècle, la France occupait un des premiers rangs parmi les puissances coloniales. Nous ne pouvons sans douleur nous rappeler ce que nous possédions alors en Amérique, en Asie, en Afrique, ce que nous avons perdu.

Dans toutes ces colonies, le nom de la France a été glorifié. L'Europe nous enviait la prospérité de Saint-Domingue, la reine des Antilles. Les mers de l'Inde ont porté les drapeaux triomphants de nos Linois, de nos Surcouf. Le monde entier connaît les noms de Dupleix, de La Bourdonnais, et l'Angleterre sait ce qu'il lui en a coûté pour prendre la charmante île qu'on appelait l'île de France, aujourd'hui l'île Maurice.

Mais pas une de nos possessions de par delà les mers n'avait une étendue comparable à celle du Canada, et pas une n'a dans ses annales tant de pages émouvantes et tant de nobles noms.

Après Cartier, le courageux pilote qui nous révéla le cours du Saint-Laurent, après Champlain, le sagace, le valeureux, le patient Champlain qui fonda notre colonie, voici venir successivement les représentants de la royauté dans la nouvelle conquête, Montmagny, d'Argenson, d'Avancour, de Tracy, de Courcelles, Frontenac, Callières, Varennes, Vaudreuil, Beauharnais, La Galissonnière, le duc de Lévis, Montcalm, Lemoigne de Longueil et ses huit fils, si braves, si résolus, l'un deux Lemoigne d'Iberville, un héros[1].

Je ne puis omettre de citer encore le colonel Burlamaque, l'habile ingénieur qui dès son entrée en campagne enleva deux citadelles aux

1. Un jour, en plein hiver, il prend la résolution d'aller détruire les établissements des Anglais dans l'île de Terre-Neuve. Il débarque dans les champs de neige avec 125 Canadiens, les raquettes aux pieds, la hache, le sabre à la ceinture, le fusil, les munitions, les vivres sur les épaules. Il met en déroute les troupes qui s'opposent à son invasion, enlève d'assaut et démolit les forteresses, puis revient au Canada avec 705 prisonniers.

Une autre fois, il s'aventure vers la baie d'Hudson avec 11 Canadiens dans des canots d'écorce, attaque un vaisseau anglais armé de douze canons et l'enlève à l'abordage.

Une autre fois, il part pour cette même baie d'Hudson avec un bâtiment de guerre, et arrive en face de trois vaisseaux anglais, dont un de 52 canons et les autres de 32.

Les Anglais le somment d'amener pavillon. Il leur répond par une volée de boulets, anéantit le plus gros vaisseau, oblige le second à se rendre. Le troisième fuit à toutes voiles.

L. Dussieux, *le Canada*, p. 88.

Anglais, et Bougainville, le vaillant amiral, le célèbre navigateur. Avant de découvrir les archipels qu'il a si bien décrits, il était capitaine de dragons à Québec, aide de camp de Montcalm.

Ces gentilshommes, en quittant leur famille, leurs châteaux, pour traverser l'Atlantique, savaient bien qu'ils ne trouveraient au Canada ni la Fontaine de Jouvence si ardemment cherchée par Ponce de Léon, ni les îles à épices qui enrichissaient les Portugais, ni les mines d'or et d'argent du Mexique et du Pérou, ni les fruits embaumés des Antilles. Ils savaient qu'ils allaient bien loin, sous un climat rigoureux, sur un sol inculte où ils auraient plus d'une lutte difficile à soutenir. Mais l'attrait de l'inconnu, la gloire de planter le drapeau national sur une terre nouvelle, le sentiment du devoir, le péril et l'honneur du combat exaltaient ces hommes de bonne race, et bravement ils partaient au nom de la France, au nom du roi.

Cependant la France et le roi souvent les délaissèrent. Souvent ils demandèrent en vain un secours nécessaire.

Du haut du cap Diamant, les habitants épiaient à l'horizon brumeux le rayon d'une voile, l'apparition du navire qui devait leur apporter, dans leur fatale détresse, des vivres, des muni-

tions, et le navire n'arrivait pas. L'indolence d'un ministre, l'impéritie ou le mauvais vouloir de quelque fonctionnaire, réduisaient à la dernière extrémité des légions de braves gens.

Quelquefois le secours fidèlement envoyé était enlevé en pleine mer par un vigilant ennemi.

A diverses reprises, la colonie canadienne a subi les plus cruels fléaux. Elle a été décimée par la misère, par les maladies pestilentielles, en guerre sans cesse avec les Anglais, et avec les peuplades sauvages soulevées par les Anglais.

Nul désastre, nul danger, ne pouvaient subjuguer ses résolutions, ni l'arrêter ans ses entreprises. Quand on songe à tout ce qui lui était opposé, à l'inertie, ou aux fausses mesures de ses meilleurs partisans, à l'exiguïté de ses ressources, à la puissance toujours croissante de ses adversaires, on ne peut comprendre comment elle a pu surmonter tant d'obstacles, soutenir tant de combats, occuper un si vaste espace, organiser de si beaux établissements.

Mais avec la milice guerrière arrivait au Canada l'autre milice de la France chrétienne, les prêtres de Saint-Sulpice, les religieux de l'ordre des récollets et des jésuites. Ils avaient plus d'une mission évangélique à remplir, et pas un n'y a manqué. Ils assistaient le pauvre et le

soldat, le vieillard à sa dernière heure, l'enfant dans ses premières études. Ils attiraient à eux l'Indien par leur doux enseignement. Parfois, dans l'ardeur de leur zèle, ils allaient chercher la nation païenne au fond des bois, dans des lieux inconnus, où, selon leur expression, ils n'avaient pour guides que leurs bons anges[1]. Ils ouvraient ainsi de nouvelles routes à notre colonie et lui préparaient des alliances. Les jésuites surtout se sont signalés dans ces audacieuses explorations. « Les jésuites, dit un écrivain des États-Unis, ont été les grands pionniers du nord et de l'ouest, les principaux découvreurs du continent américain[2]. » L'un d'eux, Jacques Marquette, s'est rendu célèbre par la découverte du Mississipi. Plusieurs, en poursuivant intrépidement leur voyage, sont morts de faim et de froid. D'autres ont été égorgés par les Iroquois, les alliés des Anglais.

Les religieux qui restaient dans les bourgades et les cités naissantes, enseignaient humblement la lecture et l'écriture aux enfants des colons et aux petits Indiens.

De pieuses femmes, dont les Canadiens vénèrent la mémoire, organisèrent à Montréal une

1. Gabriel Gravier, *La route du Mississipi*, p. 13.
2. Gilman Shea, *Discovery and exploration of the Mississipi valley*, New-York, 1853.

école de filles et un hospice. De semblables établissements furent fondés à Québec par des ursulines de Tours et des hospitalières de Dieppe. Le jour où, après une longue traversée, arrivèrent dans la rade ces charitables religieuses, fut pour la ville un jour de fête. Tout le monde en mouvement, tout le monde courant à leur rencontre. Le gouverneur avec son état-major alla les recevoir au bord de la plage, et le canon tonnait, et les cloches chantaient dans les airs.

La colonie canadienne a été constituée aux plus beaux temps de la monarchie, par la royauté, par le clergé et la noblesse. De là ses qualités distinctes.

La royauté donnait des terres aux prêtres pour fonder et entretenir leurs établissements, aux officiers et aux fonctionnaires civils pour récompenser leurs services. Les concessionnaires abandonnaient ensuite diverses portions de leurs domaines à des tenanciers, moyennant une minime rente annuelle de un à trois sols par arpent, plus quelques redevances en volailles ou en blé, et un droit permanent de lods et ventes[1]. Mais ils pouvaient se fier à ceux qu'ils admettaient à ce contrat. Dans la contrée où Jacques Cartier s'en allait en 1534 planter la

1. E. Rameau, *Acadiens et Canadiens*, p. 15.

croix avec la fleur de lis, la France n'avait point fait un Botany-Bay. On n'y déportait ni les repris de justice, ni les fatales Manon Lescaut.

Le recrutement de la colonie ne se faisait point par la violence, ni par de subtils embauchages, mais tranquillement et sagement dans les honnêtes maisons. « Le fond dominant de la population, dit M. Rameau, fut toujours une importation de paysans français, paisibles, laborieux, régulièrement organisés sous leurs seigneurs avec l'aide et l'encouragement du gouvernement[1]. »

On les appela et on les appelle encore les *habitants*, et notre région du Canada s'appela la Nouvelle-France, et notre autre région à l'embouchure du Mississipi, la Louisiane. Quels doux noms!

Le Canada nous a été enlevé par les Anglais après une merveilleuse résistance. La Louisiane a été vendue par Napoléon aux Américains.

Plus rien n'est à nous dans cet immense espace. Plus rien. Non, je me trompe. La France ne gouverne plus ces contrées qu'elle avait si noblement conquises. Mais son œuvre y est restée.

Elle est restée parmi les Indiens dont les aïeux ont connu notre domination.

1. *Acadiens et Canadiens.*

Un jour en 1826, au saut Sainte-Marie, dans le Michigan, un chef de Chippewais racontait ce souvenir à un agent américain : « Nos ancêtres « ont dit : Quand les Français venaient parmi « nous, ils nous disaient : vous êtes nos enfants, « et nous leur répondions : vous êtes nos pères. « Nous vivions dans les mêmes wigwams, et, « grâce à eux, nous avions toujours de quoi « nous vêtir. Ils ne riaient point de nos céré- « monies; ils respectaient nos lieux de sépul- « ture. Ils étaient bons et justes envers nous[1]. »

Elle est restée, l'œuvre de la France monarchique et catholique, dans les communautés françaises établies çà et là à travers les possessions de l'Angleterre américaine, et à travers la confédération de Washington.

Les Franco-Canadiens pénètrent partout, de New-York au Pacifique, de Chicago à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans[2].

On compte à la Louisiane près de cent mille Français, dont la race anglo-saxonne, avec toute sa puissance d'absorption, n'a pu détruire la nationalité.

Il y en a deux cent mille disséminés dans les États du Maine, du New-Hampshire, de New-

1. Mistress Jamieson, *Winter Studies*, t. II, p. 292.
2. On. Reclus, *La terre à vol d'oiseau*.

York, de l'Ohio, de la Pensylvanie, du Wisconsin, du Minnesota.

Il y en a à peu près autant dans le territoire de la baie d'Hudson, l'île du prince Édouard, le Nouveau-Brunswick, le haut Canada.

Il y en a plus d'un million dans le bas Canada.

Là est la colonie commencée par François Ier, agrandie par Henri IV et Louis XIV, la colonie qui dans l'histoire de son administration inscrit les noms de Richelieu et de Colbert, et dans l'histoire de ses combats les noms d'Iberville et de Montcalm.

Là sont les descendants de nos anciens émigrants : nobles et bourgeois, soldats et métayers; là, les sentiments religieux, les traditions, les coutumes, la langue des aïeux.

Il y a un siècle et demi, un voyageur écrivait : « J'ai reconnu que les habitants du Canada sont bons, affables, laborieux, et qu'il n'y a presque jamais ni querelles, ni disputes parmi eux. Comme le climat du pays est froid, ils parviennent à une belle vieillesse. J'y ai vu quantité de vieillards droits, forts et non caducs. Ces habitants du Canada ont une façon d'agir si douce, si civile, et si engageante surtout envers le Français qui vient de l'Europe, qu'il ne peut sans regret quitter leur conversation. Ils sont si charmés de vous entendre parler de la France

qu'ils regardent avec vénération comme le pays de leurs aïeux, qu'un Français peut aller avec tout agrément et sans argent depuis Québec jusqu'à Montréal. Je suis persuadé que si cet étranger voulait s'arrêter autant que ces bonnes gens voudraient le retenir chez eux, il n'arriverait pas sitôt à cette dernière ville, quoiqu'elle ne soit éloignée de Québec que de soixante lieues[1]. »

Tels étaient les Canadiens au temps passé. Tels ils sont encore de nos jours, honnêtes, hospitaliers, aimables, d'une bonne humeur naturelle, très aisément satisfaits de leur sort, très attachés à leur vie de famille et à leur religion.

Dans les heureux événements de leur existence, la religion consacre leur joie; dans les jours de deuil, c'est leur consolation; dans les graves circonstances, c'est leur soutien.

En 1760, après la fatale bataille des plaines d'Abraham, après la glorieuse mais inutile tentative de Vaudreuil et de Lévis, les Anglais étaient maîtres absolus du Canada, et, malgré la capitulation de Montréal, prétendaient le régir selon leur bon vouloir, despotiquement et militairement.

A Québec, à Montréal, aux Trois-Rivières, le

1. *Aventures du Dr C. Le Beau*, 1738, t. I, p. 62.

gouverneur institua un tribunal, composé de sept officiers, qui devait juger les affaires civiles et criminelles. « Cette mesure fut peut-être, dit M. Laverdière, ce qui contribua le plus à isoler du gouvernement la population canadienne qui se voyait ainsi livrée sans défense au despotisme de ses nouveaux maîtres. Les Canadiens récusèrent ces juges dont ils n'entendaient point la langue, et réglèrent leurs différends entre eux, où s'en rapportèrent à l'arbitrage du curé de la paroisse, et l'on peut dire que ce fut ce qui sauva notre nationalité[1].

Fervent catholique, le Canadien prouve par ses œuvres que le catholicisme n'est point, comme le déclarent nos savants réformateurs, l'ennemi du progrès, et n'entrave point l'élan de la pensée. « Le catholicisme, a dit M. Thiers, n'empêche de penser que ceux qui ne peuvent penser[2]. »

Le gord suédois, le chalet suisse, le cottage anglais, n'est pas plus propre, ni plus agréable à voir que la maison champêtre de l'*habitant* du Canada.

Le Canada catholique a comme les fiers *Yankees* ses télégraphes, ses bateaux à vapeur, ses chemins de fer, ses routes macadamisées, et des ca-

1. Garneau, *Histoire du Canada*, t. III, p. 220.
2. *Discours sur la question romaine.*

naux admirables, et des chantiers où l'on construit les plus magnifiques navires.

Le Canada catholique publie des livres très instructifs et très attrayants.

Les bibliophiles ne peuvent penser sans émotion à quelque rare plaquette qui manque à leur collection, et quand ils apprennent qu'un des précieux opuscules est mis en vente, on les voit accourir autour du commissaire-priseur. Les désirs s'enflamment, l'enchère monte de degré en degré à un chiffre fabuleux.

Pas n'est besoin de tant d'argent pour acheter les plus louables publications du Canada, les excellentes œuvres historiques de MM. Garneau, Faillon, Ferland, Tassé, Casgrain, Laverdière, Bidard, Turcotte; les curieuses dissertations de MM. Belcourt, Marcoux, Lacombe et Petitot sur les dialectes de diverses tribus indiennes; les études botaniques de M. l'abbé Brunet et les études ornithologiques de M. J. Lemoine; les romans canadiens de MM. P. Chauveau, Taché, Gérin, de Gaspé, Joseph Marmette; les chansons populaires du Canada, publiées avec leur musique par M. Gagnon; les chants nouveaux de M. Sulte, les chants canadiens de M. Poisson; les chants religieux de M. Routhier; les idylles de M. l'abbé Gingras, les odes nationales de M. Octave Crémazie et le charmant recueil de M. L. Fré-

chette, couronné comme un livre du pays de France par l'Académie française. A cette excellente collection, il faudrait ajouter deux petits volumes fort instructifs : Notes sur le Canada, par M. Paul de Cazes, *Litterary sheaves*, Littérature au Canada, par M. P. Bender.

Ces beaux et bons volumes ne coûteraient pas ce que coûte, au temps actuel, une mazarinade ou un vieux conte égrillard.

Mais, quelle que soit sa valeur monétaire, il me semble qu'on ne peut voir sans émotion un livre canadien, en songeant à son origine. Il a été composé dans la contrée qui fut la Nouvelle-France; il vient à travers l'Océan nous rappeler le beau pays découvert par nos marins, défriché par nos laboureurs, glorifié par nos soldats, sanctifié par nos religieuses et nos missionnaires.

J'ai eu dernièrement la joie de recevoir des livres canadiens, et je ne puis résister au désir d'en citer quelques-uns.

Voici d'abord trois volumes d'un spirituel écrivain, M. B. Sulte, trois seulement, et bien petits. C'est mon regret.

Il y a là de jolies scènes de la vie canadienne, d'excellentes études biographiques et d'agréables fantaisies.

Un des amusants chapitres de ce recueil est

celui où M. Sulte relève quelques-unes des choses qui ont été dites sur son pays. L'admirable Canada! Comme il est encore peu admiré et peu connu! Les uns ont vu au bord de ses claires rivières des serpents à sonnettes; d'autres affirment que pendant plusieurs mois on ne peut dans cette région polaire enterrer les morts, tant le froid est rigoureux. On les garde au logis jusqu'à ce que la température du printemps amollisse la terre.

Près de Montréal s'élève la petite île de Sainte-Hélène, couverte de gazon, couronnée de beaux bois, un coin de terre idyllique embelli par les barons de Longueil. Un ingénieux touriste s'écrie : « Cette île rappelle la mémoire de Napoléon par le nom qu'elle porte, par son pic sauvage et ses affreux ravins. »

Un de nos romanciers, qui a publié de nombreux volumes sur l'Amérique, calcule gravement que le Canada peut avoir vingt-cinq mille habitants.

La ville de Montréal, jadis Villemarie, en compte à elle seule 150 000.

Un de nos députés républicains s'en va des États-Unis faire une excursion dans l'Amérique anglaise. Il se plaît à remarquer la haute taille et la forte santé des Anglais, des Écossais et des Irlandais. Quant aux Canadiens, il les a vus ché-

tifs de corps et d'esprit, rabougris, maladifs.

Il est mort, ce clairvoyant député.

Que les vaillants Canadiens lui pardonnent, et les charmantes femmes de la Havane, dont il a si mal parlé!

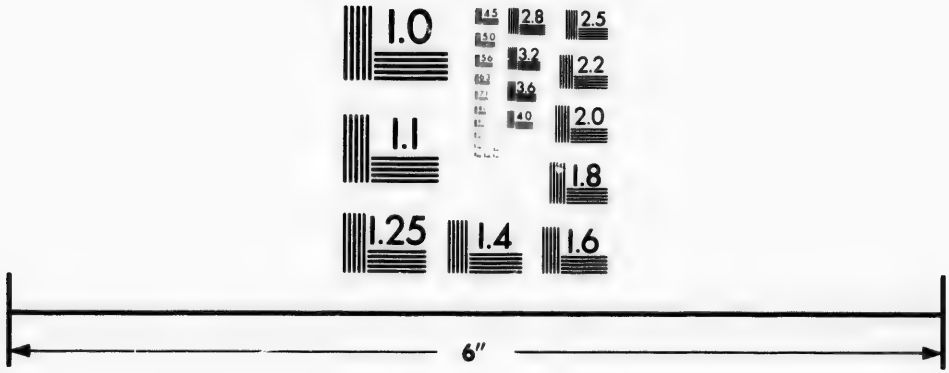
Dans un autre chapitre de ses Mélanges d'histoire et de littérature, M. Sulte raconte les commencements du journalisme sur les rives du Saint-Laurent.

Autrefois dans ma jeunesse, il y a longtemps, quand un désir d'études m'entraînait de principauté en principauté à travers la docte Allemagne, en m'arrêtant avec un charme infini dans la ville de Pierre Vischer, d'Albert Dürer et des maîtres chanteurs, je n'ai pas songé à chercher le premier œuf du journalisme européen, la *Gazette de Nuremberg*. J'imagine que c'était un œuf de minime dimension et d'une parfaite innocuité, qui ne faisait guère pressentir les œufs de serpent dont nous voyons chaque jour la formidable éclosion.

Nous savons que le plus ancien des journaux de France fut fait avec les intentions les plus bénévoles et les plus loyales.

Avec son recueil hebdomadaire, le bon docteur Renaudot ne pensait qu'à récréer ses malades, et à propager la gloire de son souverain, Louis XIII.

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

« Sire, disait-il dans sa préface, la mémoire de l'homme est trop foible pour lui fier toutes les merveilles dont Votre Majesté va remplir le septentrion et tout le continent. Il la faut désormais soulager par des écrits qui volent comme en un instant du nord au sud, par tous les coins de la terre. »

L'Écossais Brown, qui en 1764 fonda la *Gazette de Québec*, n'avait pas la prétention de glorifier son roi, George III; mais il ne pouvait songer à l'offenser, non certes, ni cette haute majesté, ni ses ministres, ni ses plus humbles agents. Rien de plus candide que cette première gazette canadienne. Elle paraissait une fois par semaine en une feuille in-4, et reproduisait tout simplement en français et en anglais les innocentes nouvelles empruntées aux journaux étrangers.

A cette époque la colonie canadienne était dans une triste situation. Les Anglais, à qui l'horrible traité de Versailles l'avait livrée, n'éprouvaient pour elle pas la moindre sympathie, et comptaient lui enlever radicalement ce qu'elle avait de plus cher, ce qui tient le plus au cœur d'une nation, sa religion et sa langue. Déjà ils avaient voulu agir ainsi sur l'Irlande.

Maintenant l'Allemagne paraît résolue à agir de même sur ses deux nouvelles conquêtes.

Impuissantes tentatives dans la verte Érin et au Canada. Puissent-elles être également impuissantes dans nos deux chères provinces d'Alsace et de Lorraine!

L'Angleterre imposait à la colonie des fonctionnaires inhabiles et violents, des magistrats déconsidérés, et nul d'entre eux ne sachant le français.

De ce pénible état de choses pas un mot dans la *Gazette de Québec*. L'honnête M. Brown continuait à enregistrer les nouvelles d'Europe et d'Asie, du Tzar et du grand Turc, d'une fête à Paris, ou d'une visite à l'éléphant blanc.

Les contributions votées par le parlement britannique soulèvent les colonies américaines. Les Bostoniens, dans leur colère, brûlent le papier timbré qui leur est imposé et jettent à la mer les caisses de thé qui leur sont expédiées par la Compagnie des Indes avec une nouvelle taxe.

Le ministère veut contraindre par la force les treize provinces à l'obéissance. Les treize provinces se coalisent, prennent les armes, et la guerre éclate.

L'Angleterre alors nous aurait volontiers rendu le Canada pour obtenir seulement notre neutralité. Louis XVI et Marie-Antoinette désiraient cette neutralité; le roi, par un sentiment de droiture, la reine, dans la noble fierté de sa

grande âme, ne comprenaient pas qu'une nation comme la France profitât d'un tel conflit pour se venger de ses ennemis.

Mais nos philosophes étaient ravis de cette insurrection d'un peuple contre un souverain, du manifeste de Jefferson qui parlait en termes pompeux de l'égalité des hommes et de leurs droits inaliénables. Nos philosophes gouvernaient l'esprit public, et le bonhomme Franklin qui nous fut envoyé par le congrès américain était un fin diplomate.

Dans sa retraite de Passy, en écrivant de jolis billets à Mme Helvétius, en dînant avec l'abbé Morellet, d'Alembert et Diderot, il n'oubliait pas un instant sa mission, et quand il parut dans les splendeurs de Versailles avec ses cheveux sans poudre, son chapeau rond, son habit en drap brun, il produisit un mouvement enthousiaste, il enchanta toutes les belles dames de la cour. L'une d'elles fut déléguée pour lui mettre une couronne de laurier sur la tête, et l'embrasser sur les deux joues.

La France s'allia aux insurgés américains et les sauva d'un imminent désastre.

Quel a été pour la plus ancienne monarchie de l'Europe le résultat de cette ardente aventure? Après la stérile satisfaction d'humilier l'Angleterre, l'honneur étrange de fonder une

république, d'énormes dépenses dans un État financier qui exigeait les plus strictes épargnes et finalement la propagation des idées révolutionnaires.

D'un de ses campements parmi les insurgés, La Fayette écrivait : « J'ai toujours pensé qu'un roi était un être au moins inutile. Il fait d'ici une bien plus triste figure. »

De là au désir de supprimer la royauté, il n'y a pas loin.

La *Gazette de Québec* n'a point raconté ces événements. M. Brown son directeur n'osait toucher à de telles choses. Il devenait de plus en plus prudent et s'applaudissait de sa prudence.

Un jour deux Français s'avisèrent de composer un petit journal caustique intitulé *Tant pis, tant mieux*. Ils ne jouirent pas longtemps du plaisir de publier quelques sarcasmes. Tous deux furent arrêtés par ordre du gouvernement et, sans autre forme de procès, enfermés dans la prison de Québec. Ils y restèrent trois ans.

Nous avons vu, après la guerre de 1870, un grand nombre de Lorrains et d'Alsaciens abandonner les *dulcia arva* pour échapper à la domination étrangère, et des Allemands de toute sorte se précipiter à Strasbourg, a Colmar, à Metz, pour y porter leur trafic.

De même après le traité de Versailles, beau-

coup de Canadiens des meilleures familles vinrent s'établir en France, et des Anglais fort peu recommandables, des marchands en détresse, des spéculateurs de hasard coururent au pays conquis.

En 1764, on comptait dans le bas Canada 70 000 Français catholiques, et 500 Anglais protestants.

C'étaient ces cinq cents Anglais qui voulaient écarter de toute fonction publique et principalement de tout emploi salarié les 70 000 Français. C'étaient ces cinq cents charitables protestants qui voulaient proscrire le culte des 70 000 catholiques. C'était cette infime minorité qui par ses faux rapports, ses honteuses inventions et ses actives manœuvres, égarait en Angleterre l'opinion du peuple et celle des ministres.

Cependant un des gouverneurs du Canada, le général Murray, avait signalé en termes expressifs les qualités, l'importance et les droits de la population française dans cette colonie.

Peu à peu le ministère anglais reconnut la justesse de ces observations, et la crainte de voir les 70 000 opprimés s'associer à la révolte de Boston le détermina à céder enfin à leurs justes réclamations. En 1774 fut promulguée la loi qu'on appelle l'*Acte de Québec*. Il affranchis-

sait les Français canadiens du serment de *Test*[1], leur rendait les libertés civiles et religieuses garanties par la capitulation de Montréal, et constituait un conseil législatif dans lequel entreraient les catholiques comme les protestants[2].

Ainsi, grâce à leur ferme et digne attitude, les vaincus du Canada finirent par conquérir leurs droits, sans l'assistance de la presse.

Ils n'avaient pas d'autre journal que la *Gazette de Québec*, et la bonne Gazette ne pensait qu'à vivre doucement de semaine en semaine sans secousse et sans inquiétude. Elle a vécu cent ans avec cent cinquante abonnés.

M. Sulte promet de nous donner la continuation de son histoire du journalisme. Elle sera la bienvenue, ainsi que toute autre œuvre à laquelle il consacrera ses recherches sagaces et son talent d'écrivain.

M. Faucher de Saint-Maurice se distingue aussi par ses conférences et ses écrits. Il est, comme son nom l'indique, d'origine française, et, comme tous les Canadiens, il aime la France

1. Le serment de ne pas croire à la transsubstantiation, de ne pas pratiquer le culte de la Vierge et des saints.

Ce serment fut ordonné [illegible] un bill du parlement sous Charles II pour écarter de tout emploi tous les gens suspects de catholicisme.

2. F.-X. Garneau, *Histoire du Canada*, t. III, p. 264.

et il raconte avec un accent de cœur le voyage qu'il y fit en 1869.

« L'Irlande, dit-il, m'éblouit, l'Angleterre m'enrhuma; la France me fit pleurer, pleurer de joie et d'orgueil, car alors nous ne pleurions pas autrement.

« Oui, c'était bien là cette terre de souvenance, telle que je l'avais entrevue dans mes rêves les plus charmants. Elle était forte, grande, belle, énergique.

« Pendant deux mois, j'eus le vertige de Paris. Puis je songeai qu'il y avait pour moi en France un coin de terre qui était véritablement la patrie. Je partis cheminant vers l'Océan et refaisant pieusement ce pèlerinage que nos aïeux, les gens de la Saintonge et du pays d'Aunis, faisaient, il y aura bientôt 250 ans, lorsqu'ils venaient au nom du Christ et des fleurs de lis convertir et coloniser le Canada.

« Oh! les bonnes gens! Oh! les bonnes heures que nous passâmes dans la patrie du pilote Jean Alphonse de Xaintonge, de Pierre de Gua, seigneur de Mons, d'Antoinette de Guercheville, bienfaitrice de Pentagoet, et de Samuel de Champlain, fondateur de notre vieux Québec.

« Nous étions au mois d'août, le temps était chaud, le soleil ardent, et les vignes ployaient sous la grappe. On se plaignait bien, par-ci, par-

là, de la sécheresse; mais en somme la vendange promettait d'être bonne. Tout le monde souriait et partout régnaient l'aisance et la paix.

« Depuis... ah! depuis, la Prusse a passé sur la France. Comme partout ailleurs, le deuil est venu aux pays d'Aunis et de Saintonge si remplis de souvenirs canadiens, et cette famille, que j'avais laissée souriante, pleure les morts de la patrie et la patrie elle-même, appauvrie, démembrée[1]. »

C'est ainsi qu'ils ont conservé leur héritage de cœur, c'est ainsi qu'ils aiment la France, les descendants de ces vaillants hommes qui défendaient avec tant d'ardeur le drapeau de la France sur la terre canadienne.

Voltaire, le courtisan de Frédéric II, ne pouvait comprendre un tel patriotisme et il écrivait au marquis de Chauvelin : « Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France[2]. »

M. de Saint-Maurice a une prédilection particulière pour notre littérature, et souvent se plaît à citer nos romanciers et nos poètes. Mais, quels que soient leur attraction et leurs succès, il n'essayera point d'entrer dans leur phalange.

1. *Choses et autres*, p. 223.
2. *Siècle de Louis XIV*.

Avant tout, il tient à son sol natal. Il est Canadien, il ne désertera point sa sphère canadienne.

Dans un de ses livres, il passe en revue divers écrivains de son pays : archéologues, naturalistes, chroniqueurs, et nous montre ainsi plusieurs côtés de la littérature de son pays. Il discute et il conclut. Il loue et il blâme.

Les œuvres qu'il examine ont été imprimées bien loin d'ici, à Québec, à Montréal, à Ottawa, et il en est bien peu malheureusement qui arrivent jusqu'à nous. Mais on est convaincu en le lisant qu'il accomplit sa tâche en conscience et que ses appréciations doivent être justes. Pour moi, j'applaudis pleinement au jugement qu'il a énoncé sur plusieurs publications que je connais, particulièrement à l'éloge de M. l'abbé Laverdière, le savant éditeur des œuvres de Champlain et de M. J. Lemoine qui a écrit en anglais et en français tant de bons livres, entre autres les *Mapleleaves*, ce curieux recueil de chroniques canadiennes, et l'Étude sur les explorations arctiques et le Traité d'ornithologie.

M. J. Lemoine, l'aimable naturaliste, parle des oiseaux comme on parle des gens avec qui on a vécu. « J'ai, dit-il, souvent vu une fauvette... J'ai connu un pinson... »

Brantôme dit avec la même familiarité : « J'ai connu une belle personne. » Mais Brantôme sou-

vent blasphème, et M. J. Lemoine nous fait de ses amis, les oiseaux, des peintures charmantes.

Dans un autre de ses livres, M. de Saint-Maurice raconte le voyage qu'il a fait sur le steamer le *Napoléon*, pour aller de Québec le long des îles et des îlots ravitailler les phares du golfe Saint-Laurent.

Le trajet, interrompu par de nombreuses haltes, est long, très souvent pénible, parfois périlleux, mais intéressant.

Dans quelques-unes de ces haltes, sur des côtes arides, inhabitées, on ne peut voir sans émotion la vie des pauvres gens attachés là à une tâche rigoureuse.

Tel est le gardien du phare loin de toute ville et de tout village, récréé parfois en été par quelque pêcheur, mais l'hiver séparé du monde entier, seul dans sa haute tour sur les rocs battus par les vagues, dans les jours sombres et les nuits lamentables, dans les fureurs des ouragans.

Si simple en apparence, mais si grave est son service. Allumer le soir ses lampes, mettre en mouvement leur mécanisme, rien de plus, dit-on. Mais au loin, dans les ténèbres de la tempête, des yeux inquiets cherchent cette lumière, et de sa ponctuelle apparition, de l'exactitude chronométrique de ses éclats successifs, dépend

peut-être le salut d'un navire, d'une escadre.

Dans le golfe Saint-Laurent, à la cime d'une petite île sauvage et dénudée qu'on appelle l'Ile-aux-Œufs, s'élève un phare qui produit une lumière blanche, tournante, visible à quinze milles.

Un jour, à la fin de l'automne, un de ses rouages essentiels se cassa. Impossible en cette saison d'en demander un autre à Québec. Il fallut remplacer l'action de la machine par le labeur manuel. Heureusement le gardien était marié. Sa femme et ses enfants pouvaient l'assister dans sa rude tâche de chaque soir, et tous se mirent résolument à la besogne. « Le givre, le froid, la lassitude, dit M. de Saint-Maurice, engourdissaient les mains ; le sommeil alourdissait les paupières. N'importe. Il fallait tourner toujours, tourner sans cesse, sans se reposer, sans se hâter[1].

Grâce à cette longue et ferme patience, le phare tout l'hiver produisit régulièrement à chaque minute et demie ses jets de lumière, et les marins naviguant la nuit dans ces parages reconnaissaient leur position en voyant la blanche clarté intermittente de l'Ile-aux-Œufs.

A chaque station, les pauvres gardiens de phares attendent avec impatience le bateau qui

1. *De tribord à bâbord*, p. 72.

au printemps leur apporte des vivres, des munitions, et des nouvelles de ce qui s'est passé depuis plusieurs mois dans le monde, des lettres d'un ami, d'un parent, auquel souvent on songe. C'est la vie qui leur revient, l'aisance matérielle et l'apaisement d'un souci de cœur.

A chaque station, M. de Saint-Maurice peut relater, dans son livre de voyage, un touchant épisode, une poétique émotion, un fait mémorable.

A la station de l'Ile-aux-Œufs, un des désastres de l'Angleterre.

En 1711, une flotte gigantesque commandée par sir Hovenden Walker traversait l'Atlantique. Rien n'avait été négligé pour lui donner une force irrésistible. Ses bâtiments de transport étaient chargés d'approvisionnements. Ses *Men of war*, chargés de soldats et de canons. Comme l'*invincible Armada*, envoyée par Philippe II à la conquête de l'Angleterre, cette *armada* de la bonne reine Anne partait pour conquérir le Canada. Au mois d'août, après avoir pris de nouveaux renforts à Boston, elle entrait dans le golfe Saint-Laurent, et, en une nuit, elle s'abîmait sur les récifs de l'île.

Les habitants de Québec, dont les Anglais se partageaient d'avance les dépouilles, apprirent au mois d'octobre le naufrage qui les sauvait de

leur péril et dans leur église de Notre-Dame des Victoires retentit l'éclatant *Te Deum*.

Au printemps de l'année suivante, on recueillit, dans les environs des terribles écueils, une quantité de choses, des armes et des vêtements, des tentes superbes, de magnifiques selles de chevaux et divers objets de luxe.

On retrouva près de deux mille cadavres parmi lesquels on reconnaissait, à leurs lambeaux d'uniforme, des gardes de la reine, des vétérans de Marlborough.

Vanité des triomphes humains!

Les fiers soldats qui, sept années auparavant, dans les plaines de la Bavière, remportaient la victoire de Blenheim, un coup de vent les noyait avec leurs bannières dans un fleuve d'Amérique.

Sur la plage d'Anticosti, M. de Saint-Maurice note avec une réflexion émlancolique un nom que nous devons honorer, le nom de Jolliet[1], le compagnon du père Marquette dans la découverte du Mississipi. Le roi, pour le récompenser de ses courageuses entreprises et de ses travaux

1. Jolliet, Jolliet! Deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont poussé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où de ta propre main
Tu jetas d'un seul trait sur la carte du monde
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain.
FERCHETTE, *Fleurs bor ales*.

d'hydrographie, lui donna, en 1680, pour lui et ses descendants, la seigneurie d'Anticosti. Une île de trente lieues de longueur et de dix de largeur[1], cela semble un beau et royal présent. Mais mieux auraient valu quelques hectares dans la vallée d'Ornans, ou le baroichage de Pontarlier. Sur les contours d'Anticosti, pas une baie pour un bateau de pêche; à l'intérieur, un sol difficile à défricher et aride. Avec sa seigneurie, le savant géographe, l'infatigable voyageur resta pauvre et, en 1700, mourut pauvre.

Dans les champs de la Nouvelle-Écosse, il y a sur un plus vaste espace bien d'autres souvenirs plus douloureux. C'est dans cette péninsule qu'ils vivaient ces honnêtes Acadiens[2], immortalisés par le poème de Longfellow. Mais ils aimaient leur religion catholique, et ils aimaient la France, la patrie de leurs ancêtres. Les Anglais, leurs nouveaux maîtres, ne pouvaient leur pardonner ce double attachement. Un dimanche, les Acadiens, cernés dans leurs églises par des soldats, apprirent qu'ils allaient être dépossédés de leurs biens et transportés dans d'autres colonies[3].

1. Bouchette, *Topographical Dictionary*, t. III, p. 2.
2. « A peaceful industrious and amiable race », dit M. H. Murray, *British America*, t. II, p. 129.
3. Rameau, *Une colonie féodale en Amérique*, p. 356.

Quelques jours après, ils sont expulsés de leurs demeures, et poussés à coups de fusil sur la plage vers les navires qui les attendent. Deux cent soixante jeunes gens, sommés de s'embarquer les premiers, déclarent qu'ils ne veulent pas être séparés de leurs familles. Aussitôt le commandant anglais, le chef des bourreaux dans cette horrible exécution, ordonne une charge à la baïonnette. Les malheureux sans armes, sans aucun moyen de défense, sont jetés, meurtris, ensanglantés, dans les chaloupes; puis les troupes se divisent par pelotons avec l'injonction de séparer les maris de leurs femmes, les pères de leurs enfants, et de les entasser sur différents navires. A mesure que cette cruelle disjonction s'accomplit, les vieillards se lèvent pour bénir, les époux s'embrassent avec un mortel serrement de cœur; les enfants sanglotent.

Ni larmes, ni supplications, n'adouciront l'inflexible arrêt. L'embarquement doit se faire et se fera sans miséricorde. Quand il est achevé, quand les navires vont jeter au hasard sur des côtes sauvages ces milliers de victimes, une soldatesque effrénée se précipite dans leurs villages déserts, enlève tout ce que les pauvres proscrits y ont laissé et incendie leurs maisons.

En ce jour-là, on a pu dire ce qui fut dit en 1807, après le bombardement de Copenhague :

« Le sang anglais n'a pas coulé, mais l'honneur anglais a coulé par touts les pores. »

Avec ces traditions de notre colonie, M. de Saint-Maurice recueille dans son périple des légendes des peuplades sauvages. J'en choisis une qui tient à l'histoire universelle du déluge : « Dieu, disent les Indiens de la Gaspésie, créa tout ce grand univers. Il divisa la terre en plusieurs parties séparées les unes des autres par de grands lacs, et, dans chacune, il fit naître un homme et une femme qui multiplièrent et vécurent longtemps. Mais comme ils étaient devenus méchants avec leurs enfants, qui se tuaient les uns les autres, le soleil en pleura de douleur. La pluie alors tomba en si grande abondance, que les eaux montèrent jusqu'à la cime des rochers et des montagnes les plus élevées. Cette inondation s'étendit de toutes parts, et les habitants de tous les territoires se jetèrent dans leurs canots d'écorce, pour s'en aller ailleurs chercher un refuge. Mais un vent impétueux les précipita dans l'abîme, à la réserve de quelques hommes et de quelques femmes qui étaient restés vertueux, et ceux-ci atteignirent une contrée où ils trouvaient une chasse facile et une pêche abondante. »

Le soleil n'a-t-il pas, l'an dernier, pleuré de douleur en voyant l'effet de nos révolutions?

Ses larmes n'ont pas produit un nouveau déluge, mais les pluies désolantes dont les météorologues n'ont pu s'expliquer la continuité.

« Dans la vie, dit M. de Saint-Maurice, je ne connais rien de plus attrayant que le voyage », et un matin, son goût pour les voyages, son attachement pour tout ce qui tient à la France, l'entraînait au Mexique.

C'était à l'époque où nous poursuivions cette entreprise si grandiose, hélas! et si désastreuse. Elle était conçue avec une honnête et vaste pensée. Elle a été glorifiée par des actes de bravoure prodigieux. Si elle avait réussi, les peuples des deux hémisphères auraient été émerveillés de ses résultats. C'était la régénération de l'empire des Aztèques, livré depuis près d'un siècle au brigandage et à l'anarchie. C'était la régénération graduelle de toutes ces républiques de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale, qui tombent de révolution en révolution. C'était l'ascendant de la race latine reconstitué dans ces régions dont la race anglo-saxonne prétend s'emparer. C'était, au point de vue de nos intérêts matériels, un monde heureux de subir notre influence et de s'allier à nous par des traités de commerce. Et toutes ces belles perspectives anéanties par quelques fautes que nous avons commises, par l'astuce de l'Indien Juarez,

par l'insatiable ambition des États-Unis! Quelle fatalité!

M. de Saint-Maurice, qui a le sang français dans les veines, est attiré par nos clairons, et désire combattre sous nos drapeaux.

Après un examen auquel préside un général de division assisté de deux généraux de brigade, il est attaché à un régiment d'artillerie, avec le titre de capitaine d'état-major, et le voilà qui entre bravement en campagne, si bravement qu'après deux funestes rencontres bientôt il n'y peut tenir. Au siège d'Oajaca, il est blessé; au col de la Angostura, dans un intrépide combat, de nouveau blessé, cette fois si grièvement et ensuite si malade qu'il doit se résoudre à quitter les champs de bataille. Il retourne dans son pays, ayant eu l'honneur d'être, pour son courage, décoré de la main de l'empereur Maximilien.

Ce magnanime empereur, le descendant des Habsbourg, condamné à mort par un Juarez! O honte! ô infâme journée de Queretaro!

Dans sa retraite, M. de Saint-Maurice recueille ses notes, écrit son livre, heureux de se souvenir, heureux de revoir par la pensée les diverses zones du Mexique, les grands paysages et les grands monuments, heureux surtout de raconter les actions d'éclat de nos soldats, et sa

vie dans nos bivouacs, et ses relations affectueuses avec nos officiers.

Nous devons aimer ce livre et le mettre à un bon rang dans la bibliothèque canadienne.

En voici un autre, d'un caractère tout différent, qui doit avoir aussi son succès. C'est l'œuvre récente d'un des doyens de la littérature de son pays, M. P. Chauveau.

Je me rappelle le temps où il écrivait ses premiers vers, les douces heures que j'ai passées avec lui et quelques-uns de ses amis à Québec. Je n'étais alors, comme je suis à présent, qu'un obscur voyageur dans la vie de ce monde. Mais je venais de la France, et au nom de la France on m'accueillait avec un sentiment de confraternité. Quels aimables guides sur ces magnifiques rives du Saint-Laurent, « ces *terrains sauvages* », dit le savant Voltaire[1]! Quelles poétiques excursions aux environs de la cité des Champlain, à l'île d'Orléans, à la cascade de Montmorency, au village de Lorette! Le soir, nous nous réunissions dans une maison hospitalière, et l'on ne parlait ni des ambitions républicaines, ni des ingénieuses découvertes du darwinisme, mais des beaux lieux que nous avions vus dans la journée, de leur poésie et de leur histoire. A la fin de la

1. *Siècle de Louis XV.*

soirée, quelquefois la jeune fille de la maison nous chantait un chant populaire du pays, pas une *Marseillaise*, oh! non, mais la claire fontaine.

C'était un bon temps.

M. Chauveau attirait alors l'attention par ses poésies, et par son *Charles Guérin*, un roman de la vie réelle, simple, honnête et touchant. Il mérite d'être mis à côté du *Défricheur* de M. Gérin, qui n'a pas été assez loué.

Plus tard, M. Chauveau est entré dans la vie politique. Il est devenu député, puis il a été nommé ministre de l'Instruction publique.

C'est avec l'expérience acquise dans ces hautes fonctions qu'il publie son nouveau livre intitulé l'*Instruction publique au Canada*. Cet ouvrage a été très apprécié en Allemagne et en Angleterre. Il doit plus particulièrement intéresser la France. Mais je crains que plus d'une de ses pages ne paraisse fort déplaisante à ces hautes intelligences qui si activement travaillent à reconstituer, selon les principes les plus salutaires, notre vieux système d'éducation. Hélas! hélas! les descendants de nos monarchiques colons subissent encore l'effet de notre origine. La lumière des temps modernes ne les a point suffisamment éclairés. J'essayerais en vain de dissimuler leurs erreurs; mieux vaut franchement les reconnaître.

Chacun sait que le catholicisme a sauvé le monde de la barbarie. Dans les siècles ténébreux du moyen âge, il n'y avait pas d'autres lumières intellectuelles que celles des cloîtres et des presbytères. « L'Église, a dit un célèbre orateur, enseignait tout ce qu'elle savait, et personne alors n'en savait davantage. »

Les prêtres et les religieux ont été les premiers instituteurs de l'Europe. Les prêtres et les religieux ont établi, au seizième et au dix-septième siècle, les premières écoles de notre colonie dans le pays des Hurons, des Algonquins, des Abenakis.

En 1615, un récollet, installé aux Trois-Rivières, réunissait autour de lui des enfants d'Indiens pour leur apprendre à lire et à écrire.

En 1632, un jésuite (ces terribles jésuites), le père Lejeune, disait : « Je suis devenu régent au Canada, j'avais l'autre jour un petit sauvage d'un côté et un petit Maure de l'autre, à qui je fais épeler l'abécédaire. »

En 1637, un jésuite construit le collège de Québec.

A la même époque, une religieuse, sœur Marguerite Bourgeois, s'en va à Montréal fonder une institution pour les jeunes filles, et, en attendant un local meilleur, donne ses leçons dans une étable.

Les Européens, les gens bien avisés, ont reconnu que depuis longtemps la tâche du clergé est finie et qu'il faut au plus vite lui enlever toute participation à l'enseignement public.

L'innocent peuple canadien n'a pas encore admis cette lumineuse idée : son respect et sa confiance envers les prêtres n'ont pas subi la moindre atteinte, et il ne songe nullement à supprimer ses institutions religieuses; au contraire, il leur donne plus d'extension.

De l'humble fondation de Marguerite Bourgeois est sortie une apostolique confrérie répandue maintenant à travers une grande partie de l'Amérique; des classes élémentaires des villages et des hameaux est sorti un essaim de fervents instituteurs, et du collège de Québec, une complète université qui a ses laboratoires, ses bibliothèques, et confère des grades de bachelier, de licencié, de docteur.

Aux divers ordres de religieux et de religieuses installés primitivement dans le Canada sont venues s'adjoindre des corporations de frères de la doctrine chrétienne et de sœurs de charité, qui ont ouvert, de côté et d'autre, de nouveaux établissements.

Les membres de ces corporations ainsi que les prêtres catholiques et les prêtres protestants sont affranchis de l'examen que doivent subir

les élèves des écoles normales qui se destinent à l'enseignement.

Les prêtres sont, ainsi que les membres du parlement et les magistrats, *visiteurs* d'office des maisons d'éducation, et les évêques sont de droit membres du conseil supérieur de l'instruction publique.

Le pauvre Canada est, comme on le voit, très entaché de cléricalisme. Mais dans ce clérical pays, la majorité n'outrage point les doctrines de la minorité et n'essaye point de l'opprimer. Les trois quarts des habitants de la province de Québec sont catholiques, les autres, protestants.

Les protestants ont leur université, leurs écoles, leurs commissions et leurs inspections spéciales. Un des secrétaires du conseil supérieur de l'instruction publique est catholique; l'autre est protestant.

Dans ce pays clérical, les familles protestantes payent un impôt scolaire de sept à quatorze ans, et s'il leur convient de ne pas envoyer leurs enfants à l'école, nulle loi ne comprime le libre exercice de leur volonté.

Pour les enfants indigents l'enseignement est tout à fait gratuit.

Dans ce pays clérical, il y a des universités, des gymnases, des écoles professionnelles, des écoles normales, des écoles primaires; plus

d'écoles et d'élèves, selon la population, qu'il n'y en a dans les contrées de l'Europe les plus notables pour le développement de l'instruction publique.

M. Chauveau le démontre par une statistique dont j'extrais les chiffres suivants :

Dans la province de Québec, une école par 295 habitants, un élève par 6 habitants. En France, grâce aux frères de la doctrine chétienne, et aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, nous comptons un élève par 9 habitants, une école par 536; en Angleterre, un élève par 13 habitants, une école par 2670.

Dans la province de Québec, la langue de la population catholique, de ses universités, de ses gymnases, de ses écoles professionnelles et de ses milliers d'écoles primaires est la langue française, la claire et noble langue de nos temps classiques, qui n'a pas encore été corrompue sur les rives du Saint-Laurent par les néologismes des bords de la Seine.

Si l'une de nos fréquentes révolutions obligeait encore nos braves gens à émigrer, c'est sur la terre du Canada qu'ils devraient chercher un refuge. Là, ils n'auraient pas la douleur d'apprendre comme il est dur à monter, l'escalier d'autrui, et comme il est amer, le pain de l'étranger. Là, ils retrouveraient leur langue, leur religion, leur vieille France.

## VIII

# LES ROIS ET LES PRINCES

## DANS LA GÉOGRAPHIE

C'est bien sûr que lorsqu'on connaît les vertus de la république, on ne peut plus avoir qu'une très fâcheuse idée de l'autorité des rois et des privilèges des princes.

Il en est à peu près de même du gouvernement de Dieu, qui doit être aussi supprimé. Cependant les positivistes, qui nous font voir dans quelle ignorance le monde a si longtemps vécu, joignent à leur raisonnement un certain désir d'équité. Lorsque l'humanité, dit un de leurs *compendium*, sera parvenue à son plus haut degré de perfection, il sera tenu compte à Dieu des services qu'il lui aura rendus.

Comment, à cette heure suprême, Dieu sera-t-il remercié de ses bons offices? Peut-être par un titre honorifique, ou par une statue, ou par

quelque hommage spécial dans les fêtes de l'humanité triomphante! La question n'est pas encore résolue. Les juges délibèrent.

A l'égard des rois, on n'a pas cette généreuse sollicitude. Une nouvelle école paraît toute prête à démontrer que l'histoire des peuples ne commence réellement qu'à dater du jour où ils ont conquis les institutions républicaines.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Grâce à cette belle doctrine, on supprimera d'un trait de plume les traditions monarchiques de plusieurs siècles.

Le programme des études historiques sera ainsi considérablement amoindri, à la grande joie des candidats au baccalauréat et des aimables corporations de lycéennes.

Mais dans un autre cercle d'études, à tout instant on retrouvera ces royautés proscrites par la sagesse démocratique. Elles sont étroitement liées aux progrès intellectuels de l'humanité. A diverses époques, en divers pays, elles ont été les premières, les plus puissantes auxiliaires des artistes, des poètes, des savants.

Je voudrais citer quelques exemples de leur action dans la science géographique.

Bon gré, mal gré, il faut inscrire en tête des annales de la navigation les noms de deux rois: Salomon, le grand roi de Jérusalem, Hiram, le

roi de Tyr, dont les flottes ont les premières sillonné les flots de la mer Rouge et de la Méditerranée.

Un roi d'Égypte, Nécos, eut comme Sésostris l'idée de rejoindre par un canal ces deux mers.

« En ce travail gigantesque périrent, dit Hérodote, douze myriades d'Égyptiens qui sont six vingt mille hommes. Par quoi fit cesser besogne et y eut un oracle qui se mit en travers et dit qu'un barbare parachèverait[1]. »

Les Égyptiens appelaient barbares les peuples étrangers. Ainsi l'oracle s'est vérifié. La grande œuvre de l'isthme de Suez a été faite par un étranger, par un Français, sous le règne d'un empereur français.

Mais Nécos voulait se signaler par quelque mémorable entreprise, et il organisa et ordonna le périple des rives africaines.

« Il dépêcha, dit Hérodote[2], certains vaisseaux phéniciens, leur commandant d'aller passer derrière les colonnes d'Hercule, et naviguer jusqu'à la mer septentrionale pour retourner en Égypte. Ces Phéniciens s'embarquèrent sur la mer Rouge et naviguèrent en la méridionale. L'automne venu, ils descendirent à terre et firent

1. Traduction de Saliat, p. 189.
2. Id., ibid., p. 298.

semailles afin d'avoir moyen pour naviguer et reconnaître l'Afrique de toutes parts. Ayant attendu la moisson, recueilli et serré leur métève (récolte), ils remirent à la voile, et après deux ans révolus, au troisième ils se vinrent rendre aux colonnes d'Hercule et retournèrent en Égypte. »

L'héritier du petit trône de Macédoine, l'héroïque, le légendaire Alexandre, s'est fait une bien autre place dans l'histoire des sciences naturelles et de la géographie par ses expéditions à travers des contrées inconnues des Grecs, par les explorations maritimes de son lieutenant Néarque, par les éléments de travail qu'il fournit à son précepteur.

« L'admirable ouvrage d'Aristote, a dit Cuvier, l'histoire des animaux, qu'on ne peut lire sans être ravi d'étonnement, n'aurait jamais pu être fait si Alexandre n'avait envoyé à son illustre maître de nombreux renseignements, surtout de nombreux sujets d'histoire naturelle[1]. »

« Il y a dans l'histoire des découvertes géographiques, dit un autre écrivain, cinq ou six époques capitales qui ont particulièrement

1. L. Dussieux, *Les grands faits de l'histoire de la géographie*, t. I, p. 50.

contribué aux progrès de la connaissance du globe chez les nations civilisées. Les expéditions d'Alexandre marquent une de ces époques, et ce n'est pas la moins importante[1]. »

Au moyen âge, Charlemagne compte au nombre de ses plus précieux trésors trois tables en argent. L'une représentait la cité de Constantinople, l'autre les antiques monuments de Rome. La troisième représentait la terre et l'Océan, comme le bouclier d'Achille, forgé par Vulcain, décrit par Homère.

Charlemagne savait, comme Homère, tout ce qu'on savait de son temps.

Alfred le Grand recueille d'intéressantes notions sur la Germanie et traduit en anglo-saxon les récits de deux Norvégiens qui avaient fait de longs voyages dans les régions septentrionales.

L'empereur Constantin VII, surnommé Porphyrogénète[2], écrit pour l'instruction de son fils deux traités dans lesquels on trouve de curieux détails sur les peuples voisins de l'empire : Turcs, Russes, Bulgares, Serbes, Croates, et

1. Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la géographie*, p. 93.
2. Pendant le règne de l'usurpateur Lecapenus, il avait vécu pauvre. A son avènement au trône, il prit le titre de Porphyrogénète (né dans la pourpre). Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, ch. XLVIII.

l'histoire des relations de la cour de Byzance avec ces diverses nations.

Au treizième siècle, le pape Innocent IV envoie une ambassade en Perse et une autre au petit-fils de Gengiskan, le puissant général Baton qui campait alors sur les rives du Volga. Pour la première de ces missions, le souverain pontife a choisi quatre religieux de l'ordre des Frères-Prêcheurs; pour la seconde, trois religieux de l'ordre de Saint-François.

A peu près dans le même temps, avec la même intention diplomatique et la même pensée religieuse, saint Louis envoie aussi du même côté une ambassade.

Il espère, comme le souverain pontife, déterminer les princes mongols à soutenir les croisades chrétiennes contre les musulmans.

Les bons religieux ont été bravement, à travers toutes les difficultés et tous les périls, au but qui leur était assigné.

Ils n'ont point réussi dans leur mission politique; mais ils ont fait un curieux voyage et trois d'entre eux, Du Plan, Carpin, Ancelin, les délégués du pape, Rubruquis, le délégué du roi, ont raconté avec une simplicité charmante leurs divers trajets, leurs émotions et leurs observations.

Ces trois candides récits ont une place impor-

tante dans les documents géographiques du moyen âge[1].

Au commencement du quinzième siècle, dans la petite ville de Sagres, près du promontoire du cap Saint-Vincent, l'ancien « Promontorium sacrum », est un infant du Portugal, don Henri. Il est là, ce jeune prince laborieux et rêveur, étudiant les mathématiques et l'astronomie, les ouvrages géographiques de l'antiquité et ceux du moyen âge : Ptolémée et Benjamin de Tudèle; puis contemplant la mer et songeant aux terres inconnues dont elle arrose les rivages ou qu'elle entoure de ses flots.

Déjà plus d'un navigateur poussé par les vents ou entraîné par son courage a traversé la zone maritime que l'on disait infranchissable.

Notre vaillant Bethencourt a pris possession des Canaries; nos hardis Dieppois ont longé la côte occidentale d'Afrique et porté le drapeau de la France dans le golfe de Guinée.

A en juger par quelques lignes de Lafiteau, le

1. Ils ont été traduits du latin en français et publiés par M. Bergeron. 1 vol. in-4, Paris, 1634, réimprimé dans la collection des *Voyages en Asie*, 1 vol. in-4, La Haye, 1736.

Un écrivain à qui nous devons plusieurs excellentes œuvres de littérature, M. L. de Backer, a traduit, de nouveau, avec un soin consciencieux, la narration de Rubriquis et y a joint d'intéressants commentaires. Il démontre que cet envoyé du roi de France est d'origine française, né à Rubrouk, dans le département du Nord. Son vrai nom est Guillaume de Rubrouk.

savant jésuite, on a lieu de croire que le zélé Henri connut les voyages de nos compatriotes[1]. A coup sûr il connaissait la tradition de l'antiquité sur la forme péninsulaire de l'Afrique. C'est le contour de l'Afrique qui fixe sa pensée. C'est de ce côté qu'il veut envoyer ses navires.

Les deux premiers reviennent n'ayant fait qu'un court trajet; un autre arrive à Madère, un autre va jusqu'à Sierra-Leone, à trois degrés de l'équateur[2].

Pendant quarante-huit années, il poursuivit son œuvre d'exploration. Quand il mourut, en 1463, cette grande œuvre n'était point accomplie; mais elle ouvrait aux Portugais la route de l'Inde.

Le petit royaume de Portugal, d'une superficie inférieure, dit M. É. Reclus, à celle de maint gouvernement de Russie[3], a été, pendant

1. Il se confirma de plus en plus dans la persuasion qu'on pourrait réussir à faire quelques découvertes avantageuses en suivant la côte d'Afrique. On assure néanmoins qu'il y fut encore plus excité, et d'une manière plus efficace, ainsi que l'écrit Odoric Raynaldi dans la continuation des annales de Baronius, par des Français de basse Bretagne qui, ayant été portés par des tempêtes bien au loin à l'occident dans la mer Atlantique et y ayant découvert de nouvelles terres, étaient revenus à Lisbonne et lui avaient fait part de leurs aventures et de leurs découvertes. (*Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le nouveau monde*, t. I, p. 8.)

2. *History of Spain and Portugal*, t. III, p. 203.

3. *Nouvelle Géographie universelle*, t. I, p. 217.

quelque temps, l'un des États les plus puissants de l'Europe.

Cette puissance, il l'a eue par le fils de Jean I, par l'infant Henri surnommé le Navigateur.

Bientôt voici les glorieuses entreprises, les éclatantes découvertes, qui de jour en jour émerveillent l'Europe, qui, dans l'espace de trente ans, ajoutent un hémisphère à la carte du monde et relient les extrémités occidentales de l'ancien continent à ses extrémités orientales[1].

La plupart de ces découvertes ont été suscitées, encouragées, soldées par des rois et des reines.

C'est la reine Isabelle la Catholique qui détermine le voyage de Christophe Colomb, et peu s'en est fallu que cette gloire ne fût donnée à un roi de France.

Après de longues et inutiles requêtes, après sa cruelle comparution devant la junte de Salamanque, l'immortel Génois, humilié, découragé, voulait quitter l'Espagne et s'en aller vers Charles VIII, qui lui avait écrit une bonne royale lettre.

La généreuse résolution d'Isabelle le retint. « Il faut, dit-elle, que ses vœux s'accomplissent; il faut qu'il aille sur la mer lointaine. Je payerai

1. Vivien de Saint-Martin, p. 314.

moi-même ses frais de voyage, dussé-je vendre mes diamants[1]. »

C'est le roi Emmanuel de Portugal qui arme cinq navires et en confie le commandement à Vasco de Gama, le héros des *Lusiades*.

Un jour, cet intrépide capitaine voit ses matelots effrayés à l'aspect des flots soulevés par une éruption sous-marine :

« En avant! s'écrie-t-il, la mer tremble devant nous. »

C'est Charles-Quint qui protège Magellan, et l'habile Magellan s'en va découvrir dans l'Atlantique le détroit qui porte son nom, puis fait le tour du monde.

En Angleterre, Henri VII patronne les voyages de Cabot du côté de Terre-Neuve et du Labrador.

Élisabeth visite Drake à bord de sa goélette et lui remet des lettres de noblesse.

En France, dès le seizième siècle, on a eu l'idée d'arriver au royaume de Cathaï, aux régions de l'Inde, par le nord-ouest, le fameux passage du nord-ouest tant de fois cherché depuis cette époque. François Ier, après avoir envoyé de ce côté le capitaine florentin Verrazani,

1. Washington Irving, *Life of Columbus*, t. I, p. 163. — Prescot, *History of the reign of Ferdinand and Isabella*, t. II p. 112.

donne la même mission à notre vaillant Cartier, de Saint-Malo, une première fois en 1534, avec deux navires de soixante tonneaux; puis l'année suivante, avec trois navires « équipés et advitaillés » pour quinze mois.

« Le dimeche e jour e feste de la Penthecoste, dit le bon Malouin, le seizieme jour de may, en l'an mil cinq cent trete cinq, du commandement du capitaine e bon vouloir de tous, chascun se confessa et reçusmes tous ensemblement notre Createur en lesglise cathedrale de Saint-Malo. Apres lequel avoir reçu fusmes nous presenter au cueur de la dicte église devant reverend pere en Dieu Monsieur de Saint-Malo, lequel en son estat episcopal nous donna sa benediction.

« Et le mercredy en suivant, dix-neufiesme jour de mars, le vent bon et convenable et appareillasmes avec trois navires[1]. »

C'est ainsi qu'ils se préparaient à leur tâche, ces braves marins d'un autre temps. « A la pointe du raz, dit le pêcheur breton, grand Dieu, protégez-moi; ma barque est si petite et la mer est si grande. » Colomb, Bartholomeo Diaz, Vasco de Gama, Magellan, Cabral, Cartier,

1. *Brief récit et succincte narration de la navigation faite en* 1535 *et* 1536 *par le capitaine Jacques Cartier.*

L'édition originale de ce livre est d'une extrême rareté. Il a été réimprimé textuellement par M. Troos, en 1863.

tous les intrépides pionniers des vierges océans, tous les merveilleux découvreurs pouvaient bien faire la même prière. Ils n'avaient que de petits navires d'une grossière structure, et ils s'en allaient sur des mers inexplorées vers des promontoires plus redoutables que la pointe du raz, par leurs écueils, par leur climat, par leurs rives désertes ou leurs sauvages habitants. A bord de la *Santa-Maria*, de la *Pinta*, de la *Nina*, les trois corvettes commandées par Colomb, avec le titre d'amiral, chaque soir les matelots chantaient le *Salve Regina*. Lorsque tout à coup, du haut de la *Pinta*, retentit le cri joyeux : « Terre! terre! » Colomb se jeta à genoux pour remercier le Ciel, et l'équipage entonna le *Gloria in excelsis*[1]. A la petite île des Lucayes qu'il atteignit enfin après soixante-neuf jours de navigation, le pieux amiral donna le nom de San Salvador[2].

Un grand nombre de terres ainsi découvertes ont été baptisées d'un nom de saint ou d'un nom de fête annuelle.

1. Navarette, *Relation des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

2. Un noble Génois, un descendant des doges qui, en 1840, était ambassadeur d'Italie en France, et qui a laissé un doux souvenir à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, M. le marquis de Brignole, s'est fait un devoir de cœur d'élever, dans sa ville natale, un monument à son glorieux concitoyen.

Ces dénominations ne froissaient aucune prétention, n'offusquaient aucune vanité. Elles plaisaient à toutes les âmes chrétiennes, et désignaient le jour précis où un navire chrétien arrivait à une plage nouvelle. Sur cette plage, le commandant plantait une croix et un drapeau, inscrivait le nom de son Roi et le nom de Dieu.

Sur une des rives du Saint-Laurent, Cartier s'arrête près d'un village d'Indiens, et il dit dans son journal : « Le 23 du mois, fismes faire une croix haute de trente pieds, au milieu de laquelle mismes un ecusson relevé avec trois fleurs de lys et dessus estoit escrit en grosses lettres entaillées dans du bois : Vive le Roy de France. En après, la plantasmes en leur presence, et la regardoient fort tant quand on la faisoit que quand on la plantoit. Et l'ayant levée en haut, nous nous agenouillasmes tous, ayant les mains jointes l'adorans à leur veue, et leur faisions signe, regardans et montrans le ciel que d'icelle dependoit notre redemption[1]. »

En ce second voyage, Cartier découvre le magnifique fleuve auquel il donne le nom de Saint-Laurent et, sur les rives de ce fleuve, le Canada[2] dont François Ier, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV

1. Voyage de Jacques Cartier au Canada, en 1534, p. 56.
2. Mot indien qui signifie « Amas de cabanes ». F.-A. Garneau, *Histoire du Canada*, t. I, p. 64.

ont fait la Nouvelle-France, la sage Nouvelle-France, qui joint aux traditions chevaleresques, aux vertus domestiques, aux sentiments religieux de l'ancienne France, le savoir et l'activité des temps modernes. Elle grandit, elle ne se laisse point entraîner au vent des révolutions. Elle grandit régulièrement, constamment, et s'embellit de telle sorte qu'un jour peut-être on pourra lui appliquer le vers d'Horace :

*O matre pulchra filia pulchrior.*

Aux voyages de découvertes succèdent les expéditions scientifiques suscitées aussi ou subventionnées par les gouvernements monarchiques.

Le roi de Danemark, Christian VI, paye lui-même les dépenses faites par Norden pour ses études archéologiques en Égypte. Frédéric V et Christian VII payent également l'exploration de l'Arabie par Niebuhr. Les rois de Suède patronnent les voyages de Hasselquist en Syrie, de Kalm en Amérique, de Thunberg à Batavia. Telle est la considération de Gustave III pour la science, qu'il annonce lui-même aux États la mort de Linné comme un deuil national.

On doit à l'intelligente ardeur de Pierre le Grand l'expédition de l'illustre Danois Behring, qui découvrit, entre l'Asie et l'Amérique, le détroit auquel il a donné son nom.

On doit à Catherine II l'expédition du commodore Billings dans la Russie asiatique et le savant voyage de Pallas à travers diverses provinces de l'empire russe; au règne d'Alexandre, le voyage de circumnavigation de Krusenstern; au règne de Nicolas, l'émouvant voyage de l'amiral Wrangel dans les terribles parages sillonnés récemment par Nordenskiold.

On doit à Guillaume III, roi de Prusse, le très instructif et très intéressant voyage de M. Erman autour du monde.

L'Angleterre se glorifie à juste titre des navigations de Cook, des héroïques entreprises de Franklin, Parry, Ross.

Notre honneur n'est pas moindre. Nous avons acquis et de toutes parts répandu des trésors géographiques, grâce à la libéralité de nos rois, aux études de nos sociétés savantes, aux explorations de nos chers marins : Bougainville, La Pérouse, d'Entrecasteaux, Freycinet, La Place, Dumont-d'Urville, Dupetit-Thouars.

Louis XVI, notre vénéré martyr, était un très habile géographe. Ce fut lui qui traça à travers les océans l'itinéraire de La Pérouse, et il donna aussi d'excellentes instructions à d'Entrecasteaux.

Au temps de la Restauration et de la Monar-

chie de juillet, une part était régulièrement réservée dans le budget pour les expéditions pacifiques de nos bâtiments de guerre.

Ils partaient, ces beaux bâtiments armés, ils emmenaient, en diverses stations importantes, une laborieuse cohorte : astronomes, hydrographes, dessinateurs. Ils allaient au loin déployer avec leurs fières batteries le drapeau de la France. Ils entretenaient par d'honnêtes procédés les bonnes relations de notre pays avec les contrées où ils s'arrêtaient; puis, ils revenaient avec tout ce qu'ils avaient recueilli sur différents points.

De leurs observations et de leurs récits, de leurs dessins artistiques et de leurs figures d'histoire naturelle, le gouvernement faisait faire de magnifiques volumes dont il gratifiait les grandes bibliothèques de France et les bibliothèques étrangères.

Telle était l'ardeur de ces investigations, que dans l'espace de quelques années on a vu paraître à la fois les travaux de la commission scientifique de l'Algérie, le voyage de circumnavigation de la *Thétis* et de la *Vénus*, l'expédition de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* au pôle sud, l'expédition de la *Recherche* au Spitzberg et dans les régions scandinaves. En même temps, M. Tardy de Montravel faisait la carte du fleuve des Ama-

zones et M. Jurien de la Gravière partait avec la *Bayonnaise* pour les mers de Chine.

Notre budget à cette époque n'était cependant pas le quart de ce qu'il est aujourd'hui.

Si par leurs dons pécunaires ou leur autorité, les rois et les princes ont aidé aux grands voyages, il en est qui ont eux-mêmes aussi voyagé, qui ont raconté leurs pérégrinations et qui mériteraient d'être inscrits dans les annales géographiques.

Un mémorable voyageur est Pierre le Grand. De sa lointaine Moscovie, il vint en Hollande, puis en Angleterre et en Autriche, plus tard à Paris.

Dans les contrées qu'il parcourait, il ne s'occupait guère de l'effet pittoresque du paysage; dans les capitales où il séjournait, sa principale occupation n'était point de visiter les palais des souverains et d'assister au premier rang à leurs fêtes solennelles, mais de pénétrer dans les établissements d'utilité publique, d'examiner les divers procédés du commerce et de l'industrie, les magasins et les ateliers. Il voulait s'instruire et instruire son peuple. On sait ce qu'il a fait par son génie et par sa volonté. De son règne datent la vie nouvelle et la puissance toujours croissante de la Russie.

Il est un autre voyageur de plus haute origine

dont on ne peut prononcer le nom sans une douloureuse émotion : c'est l'archiduc Maximilien d'Autriche, le malheureux empereur du Mexique.

Il a mérité d'être appelé le prince charmant, ce descendant de la vieille race des Habsbourg, charmant par sa noble attitude et sa loyale physionomie, par sa dignité et son aménité, par sa vive intelligence et son germanique penchant à la rêverie. Avec sa bonne grâce et sa douce voix, Maximilien, dit un de ses biographes, était vraiment irrésistible. Il fallait n'avoir ni âme, ni esprit, pour ne pas être en un instant séduit et captivé par lui[1].

Tout jeune et pendant de longues années il a voyagé, d'abord avec les strictes obligations de l'officier de marine, puis avec plus de liberté.

Il a visité attentivement les principaux points de l'Europe. Il a été en Grèce, en Asie Mineure, en Afrique, puis en Amérique jusqu'au delà de l'équateur. Il a lui-même raconté en un style élégant, sans prétention, ses diverses excursions[2].

Par là on peut voir ses qualités d'esprit et de cœur, son remarquable savoir, son talent d'ob-

1. *Enthullungen über die letzten Libenstage des Kaisers Maximilien I.*

2. *Aus meinem Lebem Reiseskizzen Aphorismen-Gedichte.* Mémoires, esquisses de voyage, aphorismes, poésies. C'est le

servation, sa sympathie pour toutes les souffrances et ses nobles élans.

Très attaché à son pays natal, il veut visiter pour son instruction d'autres pays. Il aspire au lointain espace, il a la soif de l'inconnu.

Né sur les marches du trône de la catholique Autriche, il a gardé la foi de ses aïeux. Il s'incline dévotement à Jérusalem, sous les voûtes de l'église du Saint-Sépulcre; en Albanie, dans les pauvres petites chapelles dilapidées par les Turcs.

Au Brésil, il signale la bienfaisante action que les Jésuites exerçaient sur la race indienne, et la grande faute que le Portugal a commise en les expulsant.

Il se plaît, en Algérie, à entendre proclamer par nos officiers les vertus et le dévouement des ordres religieux établis dans notre colonie.

Il va visiter les Trappistes, et il leur consacre une des bonnes pages de son livre.

« Staouëli, dit-il, est à deux lieues sur la côte. C'est là que les Français abordèrent pour la première fois. Le dey était assis sous un palmier en éventail à simple tige, les yeux fixés sur les

titre des œuvres de Maximilien, fraternellement recueillies et publiées après sa mort par l'empereur François-Joseph.

M. Jules Gaillard a traduit, avec un soin scrupuleux et un vrai talent, les voyages et les aphorismes. 2 vol. in-8°, Paris, 1869.

vaisseaux de guerre et sur les chiens de chrétiens qui abordaient. Plus il en voyait paraître, plus il était joyeux; car, suivant ses expressions, c'étaient autant de victimes de plus qu'il pourrait sacrifier au Prophète et à ses vastes desseins. Mais le sort tourna autrement, les Francs battirent les Maures, et pour couronner cette journée, le sacrifice de la messe fut célébré devant les troupes victorieuses à l'ombre de ces mêmes palmiers qui avaient abrité le chef musulman.

« C'est en cet endroit si intéressant pour l'histoire moderne de l'Algérie que les Trappistes ont fondé leur couvent, d'après les vrais principes des anciens chrétiens. Ils commencèrent leur œuvre modestement, avec de terribles sacrifices, dans un des lieux les plus sauvages de la côte, où ne poussait que le palmier nain hérissé d'aiguillons, semblable à une plante maudite. Nombre de frères succombèrent aux ardeurs du climat et furent enterrés dans le cimetière récemment établi. Les survivants attirèrent des sœurs, et, l'abbé à leur tête, ils travaillèrent avec la pelle et la pioche, sans se décourager. Dieu bénit leurs incroyables efforts. On agrandit le couvent, on en fit un bâtiment à quatre faces. Une métairie fut fondée et garnie d'ornements domestiques. La culture, grâce aux

prodiges accomplis par un travail discipliné et consacré à Dieu, ne tarda pas à s'étendre et devint florissante.

« L'abbé, véritable apôtre des anciens temps, a supporté toutes les épreuves depuis la fondation de son couvent. C'est un homme dont le caractère a quelque chose de vraiment grand. Il faut le voir avec sa vénérable barbe grise, dans ses amples vêtements blancs et noirs, montrer avec une sorte de joie enfantine son établissement aux étrangers.

« Il faut connaître la région où se trouve Staouëli, et la chaleur brûlante de l'Afrique. Il faut voir là les arbres fruitiers de France déjà couverts de fruits superbes et les divers produits de la ferme, pour apprécier les travaux de ces bons et saints colons, pour se rendre compte du profit que toute cette terre nouvelle peut tirer de leurs exemples, pour bénir enfin avec toute la reconnaissance qu'elle mérite une des plus sages institutions de l'Église à laquelle nous appartenons. »

Maximilien avait à un haut degré l'amour des lettres et des arts. Mais ce qui l'attire surtout dans ses voyages, ce qui l'émeut, ce qui lui inspire les sentiments les plus poétiques et les plus élevés, c'est la nature, la grandeur, la beauté de la nature dans ses divers aspects en

diverses contrées, l'Orient avec son manteau de lumière, le Nord avec ses teintes mélancoliques et son austère majesté, la région tropicale avec sa prodigieuse végétation.

J'ai eu aussi le bonheur de voir les splendeurs des tropiques. J'en ai lu une quantité de descriptions et je n'en connais pas une supérieure à celle que Maximilien a faite d'une forêt vierge au sein du Brésil:

« L'élément principal de la forêt se compose, dit-il, d'une infinité d'arbres élancés, aux branches bizarres, qui s'élèvent jusqu'aux cieux; leur couronne aérienne est formée de feuilles vigoureuses, brillantes, comme celles du laurier ou camélia. Leurs tiges, qui se pressent vers la lumière, sont menues et libres. Parmi ces groupes d'arbres qui se poussent et se pressent çà et là, quelques vieux colosses, au tronc énorme et robuste, étendent leurs rameaux gigantesques. Ce sont les tours qui relient entre elles les différentes parties de la forêt; ce sont les antiques témoins de la puissance primitive de la nature, les patriarches qui ont vu passer des siècles à leurs pieds. Sur eux et autour d'eux se presse un monde de parasites : ici des bramèliacées aux larges feuilles, qui se suspendent aux branches du colosse et y forment une sorte de nid, chef-d'œuvre d'architecture naturelle; là, une or-

chidée qui étincelle dans la couronne de l'arbre, où elle emprunte au soleil l'émail qui la pare. Tantôt on voit des tillandoies se balancer comme en rêvant aux extrémités des rameaux, ou un philodendron avec ses feuilles hardiment découpées et sa tige semblable à une peau de lézard, grimper comme un animal étrange sur le large tronc du géant.

« La couronne des arbres semble un échafaudage préparé pour l'exposition des plantes parasites. Elles y boivent les chauds rayons du soleil. Mais, du haut en bas, tous les étages ont leur couche de végétation. De la tige du patriarche partent des lianes qui vont enlacer comme un réseau des arbres plus jeunes. Plus bas sont les fougères, les aroïdes, et une immense variété de plantes produites par le sol humide.

« Mais les plus beaux endroits sont ceux où une éclaircie dans la forêt donne passage aux rayons du soleil. Alors la nature inondée par la lumière créatrice se livre à tous ses transports; une végétation merveilleuse germe et fleurit : le palmier s'élance vers le ciel en se berçant mollement; les vertes feuilles de bananiers s'épanouissent; les royales sixtaminées brillent et flamboient au sein de leurs feuilles d'azur; le rotang se balance capricieusement entre les cimes des arbres avec ses chaînes pendantes et ses réguliers bouquets de

feuilles ; les tiges des bambous à l'aspect féerique frémissent dans les airs. Le soleil radieux envoie du haut du ciel ses brûlants baisers à cette libre et joyeuse famille qu'il a engendrée.

« En contemplant cet Éden d'un regard étonné et ravi, l'homme sent qu'il n'en fait pas partie. Il est comme un enfant qui se serait indûment introduit dans un jardin étranger. »

Dans l'ombre de ces forêts, l'attentif voyageur a vu scintiller le merveilleux petit oiseau qu'on appelle au Brésil le *Beija flores* (le baise-fleurs), et que nous appelons le colibri. Après l'avoir à diverses reprises longtemps observé, il dit :

« Le colibri échappe au jugement prosaïque. Il ne se laisse pas plus analyser que l'arome des fleurs, que le souffle poétique de la harpe éolienne. Il est si petit, si gracieux, si rapide, qu'il se soustrait en quelque sorte à la définition commune de la substance des corps. On ne sait comment le classer dans un des règnes de la nature. On le prendrait pour un joyau du paradis, tombé par hasard dans la forêt terrestre. C'est comme la quintessence des trois règnes concentrée en une mignonne créature qui bourdonne dans l'atmosphère des tropiques. C'est la vie animale avec la forme, les couleurs d'une fleur fantastique, et l'éclat étincelant de la pierre pré-

cieuse. Le Portugais a trouvé pour cet être merveilleux un nom charmant. Il s'est élevé jusqu'à la conception d'un mythe poétique. Il regarde les beija flores comme des âmes d'enfants morts. »

Çà et là, dans la profondeur de la forêt vierge, on est tout surpris de trouver des habitations humaines. Leur aspect inspire à Maximilien ces touchantes réflexions :

« Sur l'Océan, lorsqu'on voit à l'horizon s'élever un point blanc, une voile lointaine, cette vue éveille chez le navigateur un sentiment de curiosité sympathique. Notre âme se porte vers ce point sur lequel des inconnus, nos semblables, poursuivent leur destinée. C'est ainsi qu'au sein de cette mer de verdure, on regarde s'élever vers le ciel les blanches colonnes de fumée annonçant au voyageur que là-bas, entre ces vagues immenses de feuillage, une existence indépendante et ignorée lutte et se soutient à force de travail. Les yeux du passant s'attachent avec intérêt à cette manifestation silencieuse d'une vie solitaire, et l'on ne se représente point, sans une mélancolique émotion, la manière de vivre de ces êtres qui, si loin du monde, séparés de tout ce qui leur fut cher, sont allés chercher un asile dans l'impénétrable forêt. Ces colonnes de fumée sont les bornes milliaires de la civilisation, ce sont les feux de bivouac des avant-

postes, où la Providence a envoyé de vaillants pionniers.

« Quand on songe aux motifs qui ont poussé tant de vaillants lutteurs dans les solitudes sauvages, le cœur se sent attristé à la vue de leurs cabanes. »

Celui qui exprimait ces charitables sentiments, l'homme de cœur, le vaillant prince entraîné dans les révolutions du Mexique par une généreuse pensée, est mort à quarante et un ans, trahi par un de ses officiers, condamné par un Juarez.

Les États-Unis ne se sont point opposés à ce crime, et l'Europe ne l'a point empêché. C'est une des hontes de notre temps.

Un autre fils de maison souveraine, le prince Adalbert de Prusse, a été, comme Maximilien, attiré par la féerique nature de l'Amérique méridionale. Il a ponctuellement écrit la relation de son voyage; il a, d'une main habile, dessiné les plans de l'Alhambra et de Gibraltar, les cartes de Ténériffe, de la baie et du delta de l'Amazone. Il a, le long de son chemin, d'Italie en Espagne, à Madère, au Brésil, dessiné tout ce qu'il voyait de plus pittoresque ou de plus curieux : plaines et montages, villes et villages, et les types de physionomie étranges, et les merveilles de la végétation.

Ces dessins, ces cartes, cette relation, forment un ouvrage superbe, luxueusement imprimé à un petit nombre d'exemplaires[1].

L'ami qui m'en a donné un, a vraiment fait une belle action.

Le prince médiatisé, Maximilien de Wied Neuwied, a très savamment étudié l'histoire naturelle du Brésil et des États-Unis[2]. A un autre point de vue, l'Amérique du Nord a été, d'une façon fort intéressante, décrite par le duc Bernard de Saxe-Weimar l'un des fils de Charles-Auguste, l'heureux souverain qui, dans sa petite capitale de Weimar, a vu d'année en année éclore autour de lui les œuvres de Gœthe, de Schiller, de Wieland, de Voigt, de Herder, les grandes gloires littéraires de l'Allemagne.

Dans notre aristocratique nomenclature nous ne pouvons omettre de citer, parmi les voyages les plus récents, celui de M. le duc de Montpensier à Constantinople, en Égypte et en Grèce[3], celui de M. le comte de Paris en Syrie[4], celui du prince Albert et de la reine Victoria dans les montagnes d'Écosse[5].

1. *Aus meinem Tagebuch*, 1 vol. in-8°, avec atlas.
2. *Reise durch Nord America*. 2 vol., 1838. Traduit en français par Ch. Bodmer. Paris, 1840.
3. 1 vol. in-8° avec atlas. Paris, 1845.
4. *Damas et le Liban*. 1 vol. in-8°. Londres, 1861.
5. *On the Highlands*. 1 vol.

Un des gendres de cette puissante reine impératrice des Indes, M. le marquis de Lorne, a fait un voyage qu'il intitule modestement : *A Trip to the Tropics* (une Excursion aux Tropiques) et qui mérite une mention sérieuse.

A vingt ans, entraîné par une vive et intelligente curiosité, M. de Lorne s'en va de ses montagnes d'Écosse, de son antique domaine d'Argyll, vers les régions du nouveau monde, vers les Antilles, ce merveilleux archipel qui se déroule comme un collier d'or et d'émeraudes autour de la mer des Caraïbes. Ce collier, dit un de nos meilleurs écrivains, s'accroche d'un côté à l'embouchure de l'Orénoque; de l'autre, à la pointe des Florides :

« Porto-Rico, Saint-Domingue, la Jamaïque et Cuba en sont les grosses pierreries, et, presque au milieu, se trouvent les îles de la Vierge, comme un entrelacement de perles éblouissantes. Ces îles sont semées avec une inépuisable profusion d'Antigue à Saint-Thomas, qui en est la dernière à l'ouest, les unes vertes comme des vallées normandes, les autres nues comme le granit; celles-ci ayant 10 lieues de circonférence, celles-là 10 mètres; certaines portant de riches moissons et de belles villes, certaines abritées tout entières sous

l'envergure du pélican qui vient s'y poser[1]. »

C'est sur une plage des Antilles que Christophe Colomb aborda en son premier voyage. En voyant au mois d'octobre cette terre si verte et si riante couverte de fruits inconnus, il fut convaincu qu'il était arrivé à l'une des îles de l'empire des Indes et il donna aux indigènes le nom d'Indiens qui leur est resté.

Nous avons eu jadis une belle partie de cet archipel. Nous avons eu Antigue, la Dominique, Tabago, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Saint-Domingue, la Trinité.

Les guerres et les révolutions nous ont enlevé ces précieuses conquêtes. Mais nous y avons laissé de profonds souvenirs.

Un des écrivains les plus populaires de l'Angleterre, M. Anthony Trollope, a visité les Antilles, et là il a vu la persistance de l'attachement à la France, dans des îles gouvernées autrefois par la France, non point sans interruption pendant des siècles, mais pendant un petit nombre d'années.

« Quelle langue, dit-il, croyez-vous que l'on

1. Granier de Cassagnac, *Voyage aux Antilles*, t. II, p. 128. Nous devons à cet écrivain, entre autres œuvres mémorables, la plus éloquente, la plus véridique *Histoire des Girondins et du Directoire* et un très savant livre sur les origines de la langue française.

parle à la Trinité, où nous avons un gouverneur, un conseil administratif, une garnison et d'importants comptoirs? L'anglais? Non, mais le français. Toute la population est française, par l'idiome, par le catholicisme. »

A cet honnête aveu, M. Trollope ajoute : « Il y a là un évêque catholique qui reçoit de l'Angleterre un traitement annuel et l'emploie entièrement en aumônes. »

Là, comme partout où l'ancienne France a passé, son souvenir est allié aux vertus du Catholicisme, à l'esprit de charité.

A la Dominique et à Sainte-Lucie, les mœurs, la langue, tout est encore français.

A Saint-Vincent, on peut noter un autre exemple de l'attraction de nos émigrants : les Anglais s'étant emparés de cette île, les Caraïbes, qui en occupaient une partie, se soulevèrent à trois reprises différentes pour les expulser et faire revenir les Français, dont ils regrettaient la domination.

Nous n'avons plus, à présent, dans l'archipel des Antilles, que le petit îlot de Marie-Galante, la Guadeloupe et la Martinique, très prospères au temps de la Monarchie, avant l'émancipation des Nègres, sous le gouvernement des officiers de marine.

La République de 1848 leur a porté un coup

terrible. La République actuelle n'amoindrit pas la plaie.

Plus prospère encore était jadis Saint-Domingue. On disait : Les bonnes gens de la Guadeloupe; les messieurs de la Martinique, nos seigneurs de Saint-Domingue[1]. On disait aussi, au temps de la traite : Heureux comme un nègre de Galliffet.

« Ceux qui n'ont point vu Saint-Domingue au temps de sa grandeur, dit M. Jurien de la Gravière, se feront difficilement une idée de l'importance que cette île avait acquise dans l'espace de cinquante ou soixante ans. Java seul et Cuba ont atteint aujourd'hui ce degré de richesse. A Saint-Domingue, la France pouvait se consoler de la perte de l'Inde et de celle du Canada. Saint-Domingue produisait annuellement 80 millions de kilogrammes de sucre, 34 millions de kilogrammes de café, sans parler du coton, de l'indigo, du cacao, des bois d'ébénisterie[2]. »

On sait ce que cette admirable île est devenue par l'effet de notre première révolution[3] et par le soulèvement des Nègres.

Les désastres produits par les révolutions

1. Granier de Cassagnac, t. I, p. 102.
2. *Souvenirs d'un amiral*, t. I, p. 65.
3. P. Faugère, *Fragments de littérature morale et politique*, t. II, p. 190.

durent longtemps, il y en a qui durent toujours.

Voilà près d'un siècle que la race noire d'Haïti s'est proclamée maîtresse du sol où elle était esclave.

Au nom du dogme d'égalité, elle s'est mise en république; elle s'est donné une Constitution, plusieurs Constitutions, puis des dictateurs, puis le luxe d'un trône impérial et d'une légion de ducs et de marquis. Enfin, on peut dire que les Haïtiens ne se sont refusé aucun des procédés par lesquels les pauvres peuples, précipités dans l'abîme des révolutions, tâchent de remonter l'infernal Averne.

Par tant d'efforts impétueux et tant de luttes, se sont-ils améliorés? Non. Ont-ils produit une œuvre remarquable, un homme vraiment distingué? Non. Se plaisent-ils au moins à cultiver cette terre qu'ils convoitaient et qu'ils ont acquise par d'effroyables violences? Non. S'ils la cultivaient, ils seraient riches, et dans leurs campagnes, comme dans leurs villes, tout annonce la douloureuse misère, misère morale et misère matérielle.

M. Granier de Cassagnac, dans son vigoureux style, nous a raconté son dramatique passage à Port-au-Prince.

M. le marquis de Lorne, en allant de Jacmel à cette capitale, a vu les champs incultes, les ca-

banes délabrées, la paresse et la pauvreté de cette population qui ne peut pas même entretenir les routes que les Français avaient faites, et laisse tomber en ruine ses hôpitaux.

A Port-au-Prince, le long de la rade, pas un embarcadère, pas une poulie, pas un levier. Dans les rues, point de pavés et point de réverbères. Mais dans ces rues sombres, traversées par des fosses remplies d'immondices, on peut voir passer à cheval un des *beaux* de la noire gentilhommerie, un officier d'état-major portant une jaquette bleue façonnée par un tailleur de Paris, et un chapeau à trois cornes ou un képi brodé, ou un shako orné d'une plume flottante[1].

Le reste du costume est moins brillant. Il se compose d'un pantalon qui ne descend guère au-dessous du genou et de deux éperons attachés par deux ficelles à deux talons noirs.

Lorsque Christophe Colomb découvrit l'île de Haïti, on y comptait, dit Las Cases, trois millions d'habitants. Il n'y en a pas à présent plus de trois cent mille.

A la Jamaïque, les noirs ont aussi pris les armes, il y a une vingtaine d'années, pour s'emparer du domaine des blancs.

1. *A Trip to the Tropics*, p. 53.

Grâce à l'énergie et à l'habileté du gouverneur, ils ont échoué dans leurs tentatives. Ils ont seulement dévasté beaucoup de maisons et tué beaucoup d'honnêtes gens.

Cette colonie, que les Anglais enlevèrent aux Espagnols en 1655 et qui jadis était si riche, est maintenant très peu productive. Le sol n'y est plus guère cultivé. Le nègre libre ne travaille pas. Quand il a gagné le peu qu'il lui faut pour se nourrir, son bonheur est de s'abandonner à son indolence. Il ne veut plus s'occuper ni des champs de cannes à sucre, ni de la caféière. Mais en ses doux loisirs, il vole tant qu'il peut, persuadé qu'en volant le bien des blancs, il ne fait que reprendre une faible portion de ce qui lui appartient.

Les philanthropes attribuent l'immoralité de la race noire à son ignorance. Mais les planteurs de la Jamaïque affirment, dit M. le marquis de Lorne, que l'éducation n'a point pour les nègres un heureux résultat. Au contraire, elle aggrave leurs défauts. Les plus instruits d'entre eux sont les plus mauvais[1].

De la Jamaïque, le jeune, studieux voyageur va visiter les États-Unis, et s'arrête avec un sentiment particulier d'intérêt dans la Virginie, la

1. *A Trip to the Tropics*, p. 148.

plus ancienne colonie de l'Angleterre et l'une des treize provinces primitives du congrès de Philadelphie, de l'Union américaine.

« La forte race virginienne, dit un aimable écrivain[1], avait plus que tout autre conservé dans le nouveau monde les traditions, les mœurs, les habitudes et les goûts de la vieille Europe. »

En 1861, au commencement de la guerre de sécession, c'est sur le sol de la Virginie que les confédérés se réunirent. C'est là qu'ils remportèrent leurs grandes victoires, avec Jackson, le *Stonewall* (le rempart de pierre), avec Robert Lee, qui émerveillait ses soldats par son courage et conquérait tous les cœurs par ses vertus.

C'est là que Jackson est mort, et c'est là que Lee, le héros, a été vaincu, non par Grant, mais par les avalanches de canons et par les torrents d'hommes que les États du Nord lancaient sans cesse contre l'armée du Sud, réduite à un petit nombre de bataillons, épuisée de fatigue et dénuée des ressources les plus essentielles.

Après une lutte effroyable, le Sud a succombé et le Nord a été sans pitié.

M. le marquis de Lorne a vu les dévastations de la Virginie, et nous ne pouvons sans douleur songer à celles de la Louisiane, qui fut une de

1. Mme Lee Childe. *Le général Lee*, p. 1.

nos colonies, une des plus nobles et des plus chères.

Le Sud a succombé. Mais l'antagonisme qui a produit la guerre n'est point anéanti, non certes. Il est peut-être plus que jamais vivace et fortement enraciné. Le Nord a abusé de son pouvoir, et le Sud souffre et se souvient. Un jour, une nouvelle rupture éclatera dans la colossale confédération.

En partant pour l'Amérique, M. le marquis de Lorne ne cédait point à une fantaisie de touriste. Il est allé de l'est à l'ouest, du nord au sud, avec une intention sérieuse. Partout il regarde attentivement, il interroge, il écoute; par la nature de ses enquêtes et de ses remarques, il semble se préparer à la vie politique à laquelle il est destiné.

On le suivra dans son voyage avec un réel intérêt. On reconnaîtra en ses divers récits la justesse de ses observations, et on le louera d'avoir si bien dit ce qu'il a si bien vu.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES


I. Traditions du Danube. . . . . 1

II. Les sièges de Vienne. . . . . 49

III. Les légendes bibliques des Musulmans. . . . . 123

IV. Histoire d'une colonie anglaise. . . . . 184

V. Littérature populaire. Traditions, légendes, etc. . . . 222

VI. La poésie de l'anneau. . . . . 241

VII. La littérature française au Canada. . . . . 260

VIII. Les rois et les princes dans la géographie. . . . . 300

8190. — IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9.